Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE
ANECDOTIQUE

REVUE
ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Curiosités littéraires de Paris et de la province
Petits documents biographiques — Circulaires rares
ou bouffonnes — Complaintes et vaudevilles — Nouvelles
des librairies et des théâtres

DEUXIÈME SEMESTRE. — ANNÉE 1858.

SEPTIÈME VOLUME

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
A PARIS

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
R438
v.7

TABLE

DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

About 574.
Anglemont 574.
Anthoine de Saint-Joseph 574.
Asselineau 575.
Assollant id.
Audiffred 628.
Audigier (d') 483.
Augoyat 574.
Auvray 538.
Avenel 575.

Babou 575.
Barbier 387.
Barrillot 576.
Baschet 575.
Bataille 575.
Baudelaire 575.
Begin 384.
Benedetti 578.
Berger 529.
Besselièvre (de) 586.
Best 397.
Blanc (Ch.) 628.
Blanc (E.) 577.
Blanchard 392.
Blanqui 392.
Bolteau 582.
Bonnetty 578.
Bonvalet 635.
Bougy (de) 575.
Bouillé (de) 577.
Bordier 578.
Bourqueney (de) 578.
Bryas (de) 483.
Buchon 575.
Buloz 526, 593.
Busoni 481.

Calland 393.
Calonne (A. de) 578.
Calonne (E. de) id.
Capefigue 542.
Casimir 528.
Champollion 485.
Chantrier 635.
Charpentier 587.
Chasles (Ph.) 579.
Chavet 529.
Chavin de Malan 588.
Chenillon 381.
Cochinat 529.
Combes 530.
Coste 396.
Courbassier 382.
Cucheval-Clarigny 548.
Curmer 580.

Danielo 544.
Darthenay 575.
Deltuf id.
Denis (A.) id.
Dennery 488.
Desbarolles 575.
Desplaces id.

Didier 580.
Douet-d'Arc 578.
Drouineau 575.
Dubois (capitaine) 532.
Duflot 575.
Durieu 529.

Eggis 575.
Empis 393.

Farémont (de) 536.
Feuillet 634.
Fillias (V.) 579.
Flaubert 575.
Fleury 628.
Forcade 575.
Forneret 587.
Fournel 582.
Fournier (N.) 580.
Franklin (un peintre) 479.
Fromentin 580.
Furne id.

Gagne 576.
Galeas 386.
Galimard 576.
Galoppe d'Onquaire 530.
Garibaldi 580.
Gères (de) 575.
Gilly 632
Ginguené 478.
Goy (de) 575.
Gozlan 574.
Guessard 578.

Hachette 581, 582.
Haillot 582.
Hairouville (Charles) 541.
Henricy (C.) 531.
Herbillon 582.
Héricault (d') 583.
Horner 397.
Houssaye (A.) 582.

Jannet (A.) 534.
Jannet (G.) 582.
Janin (J.) 385.
Janin 533

Karr (A.) 543.

La Bédollière 634.
Lacour (L.) 583.
Lacroix (O.) 575.
La Fizelière (de) 575.
La Madelène (de) 575.
Lamarque 485.
Lamartine 486.
Langlois 579, 492.
Larocque 630.
Larounat 395.
Lassus 538.
Laurent 583
Lecomte 484.
Lesguillon 583.
Lespès 532.
Levens 495.
Libri 480.
Livet 583.
Lordereau 575.
Louandre 583.

Mallet 583.
Marquiset 477.
Mecklembourg (de) 494.
Méry 574.
Moland 583.
Monnier (A.) 575.
Monnier (H.) 631.
Monnier (M.) 575.
Montaiglon 583.
Montégut 575.
Moreau 584.
Morel 575.
Morlot (Mgr) 382.

Niel 577.

Ostrowski 576.

Pagès 394.
Pélissier (maréchal) 584.
Petroz (docteur) id.
Pigeory 621.
Pinçon 589.
Plée 634.
Port 578.
Poujoulat 584.

Rathery 593.
Raymond (E.) 529.

Renneville (Mme de) 386.
Robert 589.

Sacy (de) 526.
Sand (Mme G.) 394.
Saint-Didier (de) 594.
Scholl 576.
Sklower 383.
Solié 575.
Sontag (Mme) 494.
Tardieu 580.
Taschereau 577.
Thouvenel 578.
Tourret 493.

Vapereau 579, 584.
Vinçard 585.
Vincent (Ch.) 634.
Vulpian 575.

Woinez 530.

Yvan 585.

N. B. Comme la dernière livraison de cette année doit contenir la lettre P de nos *Familiarités françaises*, nous avons pu livrer cette table par anticipation.

DU 1 AU 15 JUILLET 1858.

[De 1er juillet.] — Un collaborateur mystérieux nous a fait aujourd'hui remettre une boîte bourrée de petites fiches en papier, que nous avons reconnues constituer un dictionnaire, — et un mot d'avis ainsi conçu :

« La *Revue anecdotique* me permettra-t-elle de lui offrir un travail qui me paraît être de son domaine : *Les excentricités du langage français ?*

« Par ces temps de sécheresse où les nouveautés littéraires se font rares et où les anecdotes vont se cacher sous l'herbe, ce répertoire pourra, j'espère, lui prendre de temps à autre un numéro sans trop restreindre le cadre habituel de sa rédaction.

« Pourquoi ne l'avouerai-je pas d'ailleurs ? c'est dans votre premier volume même que j'ai puisé l'idée première des notes que je vous envoie. Les explications dont vous avez cru devoir accompagner certains termes familiers m'ont paru pouvoir se donner avec succès sur une plus grande échelle.

« Un Compilateur. »

« *N. B.* Inutile de faire observer que ce petit vo-

cabulaire n'a rien de commun avec celui de l'Académie, hors duquel il peut seul trouver sa raison d'être. »

La publicité que nous accordons dès aujourd'hui aux premières lignes de ce travail peut être considérée par leur auteur comme un gage du plaisir avec lequel nous les avons reçues.

EXTRAITS EN GUISE DE

PRÉFACE

« Dans une séance particulière de l'Académie, Voltaire se plaignit de la pauvreté de la langue ; il parla encore de quelques mots usités et dit qu'il serait à désirer qu'on adoptât celui de tragédien par exemple. Notre langue, disait-il, est une gueuse fière ; il faut lui faire l'aumône malgré elle. » — VOLTAIRIANA.

« ...L'argot que la littérature a, dans ces derniers temps, employé avec tant de succès que plus d'un mot de cet étrange vocabulaire a passé sur les lèvres roses des jeunes femmes, a retenti sous des lambris dorés, a réjoui les princes dont plus d'un a pu s'avouer *floué !*

« Disons-le, peut-être à l'étonnement de beaucoup de gens, il n'est pas de langue plus énergique, plus colorée que celle de ce monde.... » — BALZAC.

« L'argot va toujours d'ailleurs ! Il suit la civilisation, il la talonne ; il s'enrichit d'expressions nouvelles à chaque nouvelle invention. » — Balzac.

« On ne sait pas quelle est en France la puissance des mots sur les gens ordinaires, ni quel mal font les gens d'esprit qui les inventent. » — Idem.

« La bohème parle entre elle un langage particulier, emprunté aux causeries de l'atelier, au jargon des coulisses et aux discussions des bureaux de rédaction. Tous les éclectismes de style se donnent rendez-vous dans cet idiome inouï, où les tournures apocalyptiques coudoient le coq-à-l'âne, où la rusticité du dicto populaire s'allie à des périodes extravagantes sorties du même moule où Cyrano coulait ses tirades matamores ; où le paradoxe, cet enfant gâté de la littérature moderne, traite la raison comme on traite Cassandre dans les pantomimes ; où l'ironie a la violence des acides les plus prompts, et l'adresse de ces tireurs qui font mouche les yeux bandés ; argot intelligent quoique inintelligible pour tous ceux qui n'en ont pas la clef, et dont l'audace dépasse celle des langues les plus libres. Ce vocabulaire de bohème est l'enfer de la rhétorique et le paradis du néologisme. » — Murger.

« ... Il est bon de se faire des notions claires des

choses quand on le peut. Un autre Despréaux diroit peut-être de cet auteur ce que ce grand critique a dit de Regnier, que ses ouvrages se ressentent des lieux que fréquentoit l'auteur. Mais ils ne faut que jetter les yeux sur la sécheresse de la matière pour laver celui-ci de ce soupçon... » — (*Critique du Diction. comique* de Leroux, 2e édition.)

« ... Il y a une longue liste de termes populaires qui n'est pas à dédaigner comme elle pourroit le paroître d'abord. Combien de personnes distinguées qui ne sont jamais sorties de la cour ou du grand monde, et qui, se trouvant quelquefois obligées de descendre dans de certains détails avec des gens du peuple, ne comprennent rien à ce qu'ils leur disent ! » — Zacharie Chastelain (1750).

A

Abatis : Comparaison flatteuse du pied ou de la main à la patte du canard, de l'oie ou de tout autre palmipède.

« Des pieds qu'on nomme abatis. » — Balzac.

Abominer : Exécrer, détester.

Aboule r : Apporter sans délai. — Ex. : *aboule ici !* « Mais quant aux biscuits, aboulez. » — Balzac.

D'après M. Francisque Michel, ce mot doit dériver du verbe gascon *abouta* qui *existait vraisemblablement autrefois*. (Dict d'argot.)

MM. Du Méril le tirent, eux, de *Boule*, globe de plomb lancé avec une fronde, ou de *Boulon*, trait d'arbalète. (*Dict. normand.*)

ABSORPTION : C'est à l'excellent article que La Bédollière a publié dans *les Français peints par eux-mêmes* sur l'École Polytechnique qu'il faut remonter pour trouver la vraie signification de ce mot.

« Lorsque le *taupin* (V. ce mot) a été admis, il devient conscrit et comme tel tangent à l'Absorption. Cette cérémonie annuelle a été imaginée pour dépayser les nouveaux, les initier aux habitudes de l'école, les accoutumer au tutoiement. »

Si nous ne nous trompons pas, on donne aussi le nom d'*absorption* à un repas digne de Gamache offert dans un restaurant du Palais-Royal par les Nouveaux aux Anciens.

ACHETOIR : Mot trivial ennobli par le grand Napoléon qui, au dire d'Emile Marco de Saint-Hilaire, se plaisait à en faire usage ! Il y a des lorettes qui nomment les achetoirs *quibus*. — Maurice ALHOY.

AGONISER : Prendre quelqu'un à partie, l'insulter sans lui laisser le moindre répit.

Si *antagoniser* était usuel, nous y verrions la racine de ce mot.

Ex. : « Je veux t'agoniser d'ici à demain. » — RICARD.

AILERON : Bras : — A été pris dans le même ordre d'idées qu'*abatis*.

AIR (Se donner, se pousser, jouer la Fille de l') : Se retirer avec empressement.

Les deux premiers termes font image ; le troisième a été enfanté par la vogue de la *Fille de l'Air*,

pièce parue, il y a quelques années, sur un petit théâtre du boulevard du Temple.

Nombreux synonymes: *Se la casser*, *se la courir*, *s'esbigner*, *se cavaler*, etc.

Être à plusieurs Ailes : Être hypocrite ou fantasque ; jouer en cachette plusieurs rôles à la fois, ou faire tantôt bonne et tantôt mauvaise mine à la même personne sans motif apparent.

S'aligner : Tomber en garde pour faire assaut d'armes. Se dit exclusivement de ceux qui vont se battre en duel.

« Ils mettent parfois le sabre à la main et s'alignent. » — B. de la Barre.

Faire aller : Tromper sciemment quelqu'un, lui faire perdre son temps en démarches ridicules ou compromettantes.

« Essaye d'en faire aller d'autres que Florine, mon petit. » — Balzac.

Faire aller vient après le verbe *faire poser* dont il est le complément.

Aller où le roi va à pied : « C'est à mots couverts le lieu où l'on va se décharger du superflu de la mangeaille, » selon une vieille définition applicable depuis le dix-septième siècle.

Scarron, qui n'a pas dédaigné de donner l'hospitalité à cette métaphore éminemment philosophique, ajoute que c'est « ce qu'on nomme à Paris chez les personnes de qualité la chaise percée ; car depuis environ vingt ans, la mode en est venue de faire toutes ses nécessités sans sortir de sa chambre, et cela par un pur excès de propreté. »

Allumé : Échauffé par le vin.

V. Pochard, à la nombreuse famille duquel se attache cet adjectif.

Pour un postillon, *allumer* est déterminer l'élan le ses chevaux par deux ou trois coups de fouet.

« Allume ! allume ! » — H. Monnier.

Amant de cœur. Les lorettes nomment ainsi celui qui ne les paie pas ou celui qui les paie moins qu'un autre, à la faveur d'un caprice de plus ou moins longue durée.

Au dix-huitième siècle, on disait indifféremment Amant de cœur ou Greluchon que M. Francisque Michel qualifie selon nous bien sévèrement de souteneur de filles. (V. son *Dict. d'argot.*) Le greluchon n'était qu'un amant en sous-ordre auquel il en coûtait souvent plusieurs milliers de livres pour entretenir avec une beauté à la mode de mystérieuses amours. Plus d'un grand nom de France a été, sous ce rapport, entaché de *greluchonnage*.

Nous trouvons dans un recueil manuscrit de nouvelles à la main, à la date de 1762, ce curieux exemple :

« La demoiselle Sophie Arnould, de l'Opéra, n'a personne. Le seul Lacroix, son friseur, très-aisé dans son état, est devenu l'*ami de cœur* et *le monsieur*. »

Ces deux mots avaient de l'avenir. Le *Monsieur* est toujours bien porté dans la langue de notre monde galant, et l'*ami de cœur* a détrôné décidément *greluchon*.

« Son seul rival porte aujourd'hui le nom d'*Arthur*. »

Amateur : Homme qui ne s'occupe pas de son métier.

C'est à l'armée que revient l'usage exclusif de ce mot qu'elle emploie fort souvent. Un officier pourra cultiver les lettres, les arts, les sciences même avec le plus grand succès ; il ne sera jamais qu'un *amateur* aux yeux de ses camarades, s'il ne joint pas à tous ces talents les qualités militaires.

Cependant on dit dans le même sens : un clerc *amateur*.

Amateur sert aussi d'équivalent dans l'armée à notre ancien *quidam*.

Un officier dira : il y avait là cinq ou six amateurs; — un soldat ou un sous-officier dira : il y avait là cinq ou six particuliers.

AMÉRICAIN (Œil) : Faire l'œil américain, c'est jeter ou prétendre jeter sur quelqu'un un coup d'œil perçant et fascinateur.

« Ai-je dans la figure un trait qui vous déplaise que vous me faites l'œil américain ? » — BALZAC.

Est-ce dans la vogue des traductions de Cooper et dans la popularité donnée par nos romans aux Mohicans et aux Delawares de l'Amérique du Nord, qu'il faut aller chercher l'origine de ce mot ?

Lorsqu'on dit d'une femme qu'elle a l'œil américain, on donne presque un équivalent à l'œil *esmérillonné* qu'affectionnaient nos pères.

« L'œillade américaine est grosse de promesses, elle promet l'or du Pérou, elle promet un cœur non moins vierge que les forêts vierges de l'Amérique, elle promet une ardeur amoureuse de soixante degrés Réaumur. » — Ed. LEMOINE.

ANCIEN (l') et le CONSCRIT : Élève de première et de seconde promotion à l'Ecole Polytechnique ou à l'école de Saint-Cyr.

ANDOUILLES (dépendeur d') : Le peu d'élévation des cuisines parisiennes condamne de plus en plus à la province ce terme par lequel on veut désigner en raillant un individu grand et mince.

ANECDOTER : « La matière était si grave qu'il a constamment essayé de l'*anecdoter*. » — BALZAC.

Anglais : Créancier. Ménage a trouvé trace de ce mot dans les poésies de Guillaume Crétin (1500) et de Marot :

> Et aujourdhuy je faictz soliciter
> Tous mes angloys, pour les restes parfaire
> Et le payement entier leur satisfaire.

M. Fr. Michel dit qu'il ne partage en rien l'opinion de Pasquier, qui voit dans cette locution une allusion aux prétentions qu'avaient nos voisins d'être nos créanciers (V. ses *Recherches sur la France*, l. 8, ch. 27); il croit plutôt qu'elle vient d'*angle*, terme de jeu des échecs qui avait produit *anglier* et *énanglé*, synonymes de *mat*.

Nous trouvons néanmoins l'explication de Pasquier au moins tout aussi fondée que celle de M. Fr. Michel.

Anglais est aussi employé dans un autre sens plus délicat.

Une lorette dit aujourd'hui : *Les anglais ont débarqué*, comme du temps d'Oudin, on disait : *Le cardinal est logé à la motte*. (V. ses *Curiosités françaises*.) Allusion claire pour ceux qui connaissent la couleur des uniformes de celui-ci et de ceux-là.

Anses (panier à deux) : Homme qui se promène ayant une femme à chaque bras.

De cette épithète imagée découle l'expression Offrir son *anse*, pour Offrir son bras.

Antipather : Avoir de l'aversion, de la répugnance pour quelqu'un.

« Je l'antipathe. » Gavarni.

Antony, Antonysme : — En 1831, après les succès d'*Antony*, les salons parisiens furent tout à coup inondés de jeunes hommes pâles et blêmes, aux longs cheveux noirs, à la charpente osseuse, aux sourcils épais, à la parole caverneuse, à la physionomie ha-

garde et désolée... Des bonnes âmes s'inquiétant de leur air quasi-cadavereux, leur posaient cette question bourgeoisement affectueuse : « Qu'avez-vous donc? » A quoi ils répondaient en passant la main sur leur front : « J'ai la fièvre. » — Ces jeunes hommes étaient des *Antonys*.

«Quant à l'Antonysme, il mourut sous les épigrammes des loustics... lesquels ne voient plus une demoiselle de comptoir sur le retour sans lui dire : « N'êtes-vous pas ma mère?» et ne dévorèrent plus la moindre côtelette de mouton sans pousser la fameuse exclamation : Elle me résistait, je l'ai assassinée! » — Ed. Lemoine.

Antonyque : « Ce sourire est voltairien... mélancolique ou antonyque, ce qui est un. » — Idem.

Archi : Préambule dont la langue usuelle se sert à tout propos, sans scrupule, du moment qu'il s'agit d'inventer un superlatif. — Le *Dictionnaire de l'Académie* veut bien reconnaître du reste qu'on peut former de la sorte un très-grand nombre de mots.

Arcpincer : Arrêter quelqu'un à point nommé, sans qu'il ait espoir de vous échapper.

Tombé de l'argot pur dans le domaine public, ce verbe donne, à notre avis, en se décomposant, *archipincer*.

M. Franc. Michel, si remarquable et si ingénieux d'ailleurs en matière d'étymologie, y veut reconnaître la présence du mot *archer*, par allusion à l'ancien guet.

Aristo : C'est le mot *aristocrate* laconisé, à l'exemple de beaucoup d'autres qu'il nous est réservé de passer en revue.

« L'épicier lui trouve l'air trop bête et le refuse... Aristo! » — Lefils.

Arlequin : « C'est une bijoutière ou marchande d'arlequins. Je ne sais pas trop l'origine du mot *bijoutier* ; mais l'*arlequin* vient de ce que ses plats sont composés de pièces et de morceaux assemblés au hasard, absolument comme l'habit du citoyen de Bergame. Ces morceaux de viande sont très-copieux, et cependant ils se vendent un sou, indistinctement. » — 1854. Priv. d'Anglemont.

« Cette sorte de plats.... sont comme l'habit du célèbre Bergamasque, composés de pièces et de morceaux assemblés au hasard. » —1855. Franc. Michel.

« Ce qu'on appelle en termes du métier les rogatons, c'est-à-dire tous les morceaux que la pratique laisse dans les assiettes, se vendent par seaux. C'est là ce qu'achète la mère Maillard, et c'est avec cela qu'elle compose ses arlequins. Le seau vaut trois francs. On y trouve de tout, depuis le poulet truffé et le gibier jusqu'au bœuf aux choux. » — Priv. d'Anglemont.

Arme (passer l') à gauche : Mourir, militairement parlant. — Synon. : défiler la parade, casser sa pipe, tortiller de l'œil, etc., etc.

Cette phrase qu'il arrive plus d'une fois d'entendre prononcer par le peuple : *Il en a reçu une volée que le diable en a porté les armes*, est la dégénérescence d'un terme fort ancien et fort répandu dans nos anciennes chansons de geste du douzième et du treizième siècle. Lorsqu'il arrive à l'auteur de conter la punition d'un traître, il ne manque guère d'ajouter que le diable *anporte son arme* (âme) en enfer.

Arsouille : Voyou de la dernière espèce.

« C'étaient des *arsouilles* qui tiraient la savate. » — Th. Gautier.

Art (faire de l'art pour l') :

« Cette bohème-là se recrute parmi ces jeunes

gens dont on dit qu'ils donnent des espérances et parmi ceux qui réalisent les espérances données, mais qui par insouciance, par timidité, par ignorance de la vie pratique, s'imaginent que tout est dit quand l'œuvre est terminée et attendent que l'admiration publique et la fortune entrent chez eux par escalade et avec effraction. Ils vivent pour ainsi dire, en marge de la société dans l'isolement et dans l'inertie. Nous avons comme une école composée de ces types si étranges, qu'on a peine à croire à leur existence; ils s'appelaient les disciples de *l'art pour l'art*. Selon ces naïfs, l'art pour l'art consistait à se diviniser entre eux, à ne point aider le hasard qui ne savait pas même leur adresse et à attendre que les piédestaux vinssent se placer sous leurs pas. » — MURGER.

ARTHUR : « Si la lorette soupçonne son Arthur. » — M. ALHOY.

Voyez *Amant de cœur*.

La *Physiologie de la Lorette*, par Maurice Alhoy, a défini tout au long ce type et ses diverses classifications.

ARTICLE (faire l') : Plaider les intérêts de quelqu'un.

« Malaga ferait l'article pour toi ce soir. »—BALZAC.

ARTICLE (être porté sur l') :

Nous croyons pouvoir remplacer avantageusement cette définition par six vers classiques :

La nature attisant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens, enfants impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courir de l'amour la carrière épineuse ;

De flatteuses erreurs et des désirs puissants
Triomphent sans combats de son foible bon sens.

(Encyclopédie poétique de Gaigne. 1778. vol. 2, p. 43.)

Articlier : « A t-il du talent ? — Il a de l'esprit. c'est un articlier. Vernon porte des articles, fera toujours des articles et rien que des articles. Le travail le plus obstiné ne pourra jamais greffer un livre sur sa prose. » — Balzac.

Artilleurs a genoux : Infirmiers militaires.

L'origine du mot est facile à deviner, pour ceux qui ont vu *Pourceaugnac*. C'est, on s'en doute, l'armée qui a inventé ce synonyme dont l'application intempestive a causé déjà plus d'une rixe sanglante. — Lorsque l'uniforme des infirmiers fut, il y a quelques années, complété par une paire d'épaulettes à franges blanches, les loustics de caserne s'écrièrent aussitôt : *Tiens ! on leur a donné des épaulettes de charpie.*

Au dix-septième siècle. on donnait déjà le nom de *mousquetaires à genoux* aux apothicaires. (V. le Dict. de Leroux.)

Artiste : On appelle ainsi le vétérinaire, dans les régiments de cavalerie.

As de carreau : Havresac d'infanterie.— Sa forme carrée lui a fait donner ce surnom dont *Azor* est synonyme.

As de pique (fichu comme un) : Mal bâti, vêtu sans goût ou sans ordre.

Jadis, on appelait *as de pique* un homme nul, fat et sans mérite. La signification purement matérielle que ce terme a prise aujourd'hui, serait donc encore un reste de cette ancienne acception.

Astic : Tripoli. — Dans l'armée on appelle tripoli un mélange de blanc d'Espagne, d'eau-de-vie et d'un peu de savon, servant à nettoyer les pièces de cuivre.

Le verbe *astiquer* a une signification plus étendue en ce sens qu'il s'applique au nettoyage d'un sabre comme au cirage d'une paire de bottes.

« Les autres astiquent leur fourniment ou raccommodent leurs habits. » — Labédollière.

Un troupier dira, par analogie, d'un monsieur bien mis et d'une élégante en grande toilette que *ce sont des civils bien astiqués*.

S'astiquer a pris aussi une place honorable dans la langue des duels militaires. « Chacun d'eux, tenant son sabre, se place en garde et s'apprête à s'astiquer. » — R. de la Barre.

Synon : Se rafraîchir d'un coup de sabre.

Atout : Coup grave. « Voilà mon dernier *atout*... — Vous m'avez donné le coup de mort. » — Balzac.

Dans ce passage, *atout* est pris au figuré dans le sens de malheur irremédiable, coup de grâce. On dira d'un homme blessé grièvement : Il a reçu là un fameux atout.

Cette expression nous vient évidemment des joueurs de cartes qui ont appliqué aux hasards accidentels de la vie le nom de l'ennemi le plus redoutable que connaisse leur passe-temps.

d'Attaque, d'Autor et d'Achar : Vivement, péremptoirement, sans réplique, sans relâche, « de belle maîtrise, » comme on disait autrefois. — Les deux derniers, en grande vogue chez les gamins, sont évidemment les mots *autorité* et *acharnement* raccourcis par le même procédé, qui fait dire *preu* et *seu* pour *premier* et *second*.

« On dit *liquid* pour *liquidation*, comme ailleurs on dit d'*autor*, d'*achar*, *soc* et *démoc.* » — MORNAND.

L'AUTRE : Nom donné à l'empereur Napoléon par ses partisans sous la Restauration. Il devait avoir dans leur bouche une valeur exceptionnelle. Cela voulait dire en effet : l'autre roi, celui dont le règne est toujours latent pour nous.

« Pour le fils de l'Autre (le duc de Reichstadt). » — BALZAC.

« M. de Saint-Robert était, du temps de *l'Autre*, officier supérieur dans un régiment de la *vieille.* » — COUAILHAC.

AUVERPIN : Auvergnat. « Est-ce qu'il n'y a pas dans ce quartier un brave Auverpin qui a fait ses affaires ? » — PRIV. D'ANGLEMONT.

AZOR : Havresac d'infanterie. Son pelage fauve lui fait donner quelquefois ce nom de petit chien. — Quand un fantassin se met en route avec armes et bagages, il dit en plaisantant qu'il part *à cheval sur Azor.*

« Dites donc, mame Saint-Phar, il me semble qu'on *appelle Azor* » (siffle). — COUAILHAC.

B

BADOUILLARD : « Pour être badouillard il fallait passer trois ou quatre nuits au bal, déjeuner toute la journée et courir en costume de masque dans tous les cafés du quartier latin jusqu'à minuit. » — PRIV. D'ANGLEMONT.

Bagou : Selon Nodier, langue factice dont le secret consiste à former des phrases composées de mots étonnés d'être ensemble et qui ne présentent aucune espèce de sens.

M. Fr. Michel croit en trouver trace dans une facétie du seizième siècle, *le Valet à tout faire.*

> Faut-il faire un maquerellage ?
> A faire un *bagos* se foy rage
> En fournissant quelques moyens.

« Ce mot (*bagout*), qui désignait autrefois l'esprit de répartie stéréotypée, a été détrôné par le mot *blague.* » — Balzac.

Bagou : Bavardage, jactance. — Franc. Michel

— Le *bagoult* de la critique. — Balzac.

— Tout un argot enfin, tout un *bagout* barbare et vieux même à Bobino. — Lucchet.

Nos différents auteurs ne s'accordent guère, on le voit, sur la signification précise et sur l'orthographe de ce mot. L'opinion de Balzac nous semble toutefois devoir être suivie.

Bahut : Pension, collége.

Combien n'a-t-on pas entendu d'écoliers dire avec tristesse : Il faut que je retourne au bahut.

Quelques gamins peu respectueux disent par extension le *bahut paternel* en parlant du logis de leurs *auteurs.*

Bahut spécial : Ecole de Saint-Cyr. « Qu'êtes-vous venu faire ici au *bahut spécial ?* » — R. de la Barre.

Bahuter : — Faire montre de son *chic* militaire.

Ce terme, propre aux élèves de Saint-Cyr, emporte avec lui une idée tapageuse et retentissante.

Nous trouvons une confirmation de ce sens dans les deux extraits ci-joints, concernant le mot *bahuteur.*

Bahuteur: Qui bahute. « Aussi le Saint-Cyrien se dépouille-t-il rapidement de cette écorce rude et sauvage qui allait au *bahuteur* de Saint-Cyr. » —R. de la Barre.

« En première ligne le *bahuteur*, la pratique ou sujet. Cette catégorie est la plus nombreuse et la plus difficile à conduire. » — idem.

« Ceci est bahuté » veut dire par contre: « Ceci a bonne tournure, ceci a le *chic* troupier. »

Nos pères usaient du mot *bahutier*, comme nous le voyons dans le *Dictionnaire comique* de P. Le Roux:

« *Bahutier.* Quand un homme fait plus de bruit que de besogne, on dit qu'il fait comme les bahutiers. Car en effet les bahutiers, après avoir cogné un clou, donnent plusieurs coups de marteau inutiles avant que d'en cogner un autre. »

Bain de pied: Il est d'usage à l'estaminet où l'on vient demander soit une tasse de café, soit un verre de liqueur, que le garçon, pour vous faire bonne mesure, remplisse votre récipient de façon à faire déborder dans la soucoupe une faible partie de son contenu. Le nom de *bain de pied* a été justement octroyé à ce gracieux excédant. Cette coutume, qui a pour inconvénient de salir vos doigts et de ne prolonger vos jouissances de dégustateur qu'au prix d'un *transbordage* malpropre, est absolument proscrite dans les salles à manger qui se respectent.

Chacun se rappelle encore ce gai vaudeville de *Titi le talocheur* où un ouvrier, tombé au milieu du dessert d'une famille bourgeoise, excite l'indignation générale en criant au domestique qui sert le café: « Eh ben! garçon, et mon bain de pied! »

Se balader : Flâner. — Vient de *baladin*.

Baler se trouve dans le roman de Renart et dans celui de *la Rose*.

Balocher vient de la même famille.

On dit Balocheur, Balochard, Balocheuse. — Une célébrité du quartier latin a porté le nom de *Louise la Balocheuse*.

Balai (donner du) : Mettre quelqu'un à la porte.

Au dix-huitième siècle, on disait dans le même sens : Donner du manche à balai. (Dict. Le Roux.)

Balancer ou *Envoyer à la balançoire* : Econduire. Rompre à l'amiable.

On dit d'un amant qu'il a balancé sa maîtresse, et réciproquement.

« César et Antoine ont un cheveu pour Cléopâtre, elle veut faire aussi la risette à Octave qui la balance. » — Commerson.

« Le conducteur de diligence appelle son renvoi de l'administration un balancement. » — J. Hilpert.

Balancer, c'est aussi mystifier quelqu'un, le bercer d'un faux espoir, profiter de son indécision pour lui faire une série de mauvaises charges.

Balançoire : Conte en l'air, mystification, simagrée.

« Des faiblesses, des points d'orgue, des soupirs, enfin toutes les *balançoires* d'un mourant. » — Balzac.

Les couplets d'une Revue de l'année qui fut naguère jouée aux Délassements-Comiques se terminaient par ce refrain :

Balançoires !
Balançoires !
C'est l'histoire
De Paris.

Balle: Franc. « Trois cents *balles* pour les détenus. » — Balzac.

« Les Corybantes jouaient des cymbales en l'honneur de Cybèle; moi, quand j'ai cinq *balles*, je les dépense seulement en l'honneur d'une seule belle »
Commerson.

Balle: Tête ridicule. — Qui n'a entendu un gamin de Paris s'écrier:

— Oh! ete balle!

Ce mot nous vient de l'argot

Rond comme une balle se dit d'un homme qui a mangé et bu avec excès.

Ballon, s. m.: Derrière. — Enlever le ballon à quelqu'un, c'est lui donner un coup de pied au derrière.

« Il est inutile de faire remarquer l'analogie qu'il y a ici entre la partie du corps ainsi désignée et une peau gonflée de vent que l'on relève du pied. » — Fr. Michel.

Synon.: Pétard, prussien, bienséant, postérieur, centre de gravité, etc.

Balthazard: Repas qui, par sa plantureuse ordonnance, rappelle ou prétend rappeler les festins de ce roi dont la Bible a consacré le luxe gourmand.

« Ma foi, tant pis! dit Schaunard en lui-même, je vais me donner une bosse et faire un *balthazard* intime. » — Murger.

« *Maria.* Ah! voilà le *balthazard* qui arrive. — *Eole.* Comment appelez-vous ça? — *Marie.* Un balthazard... et vous? — *Eole.* Moi j'appelle ça un déjeuner, tout bonnement. » — Th. Barrière et Decourcelle.

Balluchon: Petit ballot pareil à ceux que les tailleurs ou les couturières portent à la main.

Bancal : Sabre courbe en usage dans l'artillerie et la cavalerie légère.

Un bancal étant ordinairement un homme dont les jambes sont arquées au point d'entraver sa marche, on conçoit l'analogie qui a présidé à la formation de ce mot.

« Voilà M. Granger qui apporte le bancal. » — Gavarni.

Dans le peuple, on appelle aussi *banban* une personne boiteuse, sans doute à cause du bruit particulier de sa démarche, lorsque les pieds frappent inégalement la terre.

Bande (coller sous) : Acculer quelqu'un dans une situation difficile. — Le terme est, comme on s'en doute, emprunté au noble jeu du billard. Il est de la même famille que Caramboler, c'est-à-dire culbuter, terrasser quelqu'un.

Banque : Opération de nature suspecte et de résultat problématique malgré les dehors avantageux que son auteur a eu l'art de lui donner. — Les nombreuses faillites des gens de finances, dont l'opulent train de vie abuse sur la véritable situation et ne fait ordinairement qu'étendre le crédit, a dû, pour nous, faire naître la nouvelle acception de ce mot.

M. Franc. Michel définit ainsi la *Banque :* « Accord entre escrocs — Faire une banque, inventer un expédient pour trouver de l'argent. »

Banquiste : Personnage dont la spécialité est de faire des *banques*.

M. Fr. Michel pense que *banquiste* vient de l'usage où étaient autrefois les marchands d'orviétan de monter sur un banc pour prôner leur marchandise.

Baraque : Dans la bouche des domestiques, maison ruinée dont les maîtres ne sont pas solvables.

« Tu es dans une *baraque.* » — RICARD.

BARONIFIER : Investir du titre de baron. « D'Aldrigger fut alors baronifié par S. M. l'empereur. » — BALZAC.

On peut appliquer à la formation de ce mot nouveau la remarque que nous avons déjà faite à propos d'*Archi*.

BAS-BLEU : Se dit également, pas toujours en mauvaise part, des femmes auteurs et de celles qui ont des goûts littéraires.

« Voyez-la donc dans la rue, trottinant les coudes serrés contre la taille, la tête haute, le regard baissé, un bout de manuscrit sortant de son cabas ; voyez dans cette vieille chaussure ce bas qui s'enroule ou plutôt qui se déroule, est-ce un bas bleu? C'est un bas sale! Tope là! Vous avez l'origine du mot. C'est la grande habitude des femmes de lettres de ne jamais s'occuper de ces minces détails de la vie de chaque jour. » J. JANIN.

« Un bas-bleu d'une instruction à épouvanter, qui a tout lu ! qui sait tout... en théorie ! » — BALZAC.

Bas-bleu a même droit de cité dans des sphères plus hautes, si nous en croyons ces lignes : « La comtesse de Lieven, *bas-bleu* politique de la plus haute distinction. » — H. VIEL-CASTEL.

BASSINER : Ennuyer, accabler quelqu'un de questions oiseuse ou indiscrètes.

Bassin et *Bassinoire* servent à désigner un fâcheux ou un importun.

Synon. : *Canule.*

BATAILLE (chapeau en) : Chapeau d'uniforme dont les cornes tombent sur chaque oreille, comme dans

la gendarmerie — Mis dans le sens contraire, il est ce qu'on appelle en *colonne*. Ainsi le portent les soldats de la garde.

« Regardez une réunion d'officiers d'état-major : les uns portent d'immenses chapeaux en *bataille*, les autres de petits chapeaux en *colonne*. » — LABÉDOLLIÈRE.

Ces deux expressions s'expliquent d'elles-mêmes aux yeux de tous ceux qui ont vu manœuvrer un peloton d'infanterie ou de cavalerie.

BATH : Remarquable sous tous les rapports. — Voir pour les nombreux synonymes de ce superlatif au mot *Chic*.

Nous ne pouvons guère assigner d'autre origine à ce mot que l'ancienne vogue du papier à lettres anglais dit *papier Bath*, du nom de son fabricant.

BAZARDER : Vendre tous ses effets mobiliers. — Il a dans un sens général la valeur que *laver* et *lessiver* ont dans un sens particulier. Quant à la racine du mot, elle est facile à trouver. Un bazar consistant ordinairement en une foule d'objets de diverses natures vendus le plus souvent à bas prix, le terme est venu tout naturellement à la bouche de celui qui se trouve contraint de faire maison nette.

BAZAR : On dit *quel bazar!* en parlant d'une maison peu solide malgré ses brillants dehors, d'un grand étalage d'objets sans valeur.

Bazar signifie de même la réunion de tous les effets mobiliers appartenant à une seule et même personne. « Comment déménager tout mon bazar ? » dit un étudiant pressé par l'époque du terme.

C'est à l'Orient que notre langue populaire a emprunté cette locution qui doit être contemporaine de nos conquêtes en Afrique et dont le pendant est *Smalah*. (V. ce mot.)

Beau : Homme à la mode. « Le *beau* de l'Empire est toujours un homme long et mince, qui porte un corset et qui a la croix de la Légion d'honneur. » — Balzac.

Il y a les *ex-beaux* et les *beaux du jour*. Nous venons de voir définir un des premiers ; parmi les seconds, on a successivement distingué les dandys, les mirliflors, les gants jaunes, les lions, les gandins, etc.

Bec (casser, chelinguer du), avoir une haleine infecte ; — (se rincer le), boire ; — (clouer, river le), imposer silence; — (taire son), garder le silence.

Bécher : Battre, rosser.

M. Fr. Michel l'emploie dans le sens d'injurier, et nous montre des exemples fréquents de *béchier* (donner des coups de bec) dans les fabliaux du moyen âge.

Jouer la belle : Se dit au figuré de l'homme qui risque tous ses intérêts d'un seul coup.

On sait que deux joueurs *jouent la belle* (sous-entendu partie), lorsqu'après avoir gagné chacun une partie, ils conviennent d'en risquer une dernière, décisive en ce qu'elle ne sera pas suivie d'une *revanche*.

Bénef : Bénéfice.

De la famille des mots raccourcis qui ont pris faveur depuis quelque temps, comme From, Poch, Champ, Délass-Com, etc.

Béquiller : Manger.

Ce verbe a pour synonymes Becqueter et Tortiller du bec, et peint, comme lui, assez bien le va-et-vient de mâchoires affamées.

« C'est égal, je lui ai envoyé un coup de *tampon*

sur le mufle qu'il ne pourra ni béquiller, ni licher de quinze jours. » — Théoph. Gautier.

Berry : — Capote d'études à l'Ecole polytechnique. « Toujours plus ou moins culottée, graphiquée d'encre, veuve d'un certain nombre de boutons. » — La Bedollière.

Bêtises (dire des) : Mettre la conversation sur un pied leste et grivois.

Beurre (faire son) : Prélever un bénéfice illicite dans l'exercice de certaines fonctions.

Ce terme aurait-il été primitivement à l'adresse des cuisinières faisant danser l'anse du panier? En tout cas, la même image s'applique volontiers aux affaires d'argent dans le langage figuré. On sait ce que veut dire *se faire graisser la patte*. L'argent est aussi appelé *graisse*. — Deux voleurs, mettant la main sur un riche porte-monnaie, diront : Il y a gras.

Mettre du beurre dans les épinards, qui est aussi usité, n'est pas pris en aussi mauvaise part que *faire son beurre*. On le dit plutôt de quelqu'un auquel un changement de fortune fait apprécier le bien-être d'une aisance subite.

« Un fonctionnaire, puni pour avoir fait son beurre en prévariquant, trouve souvent ce même beurre un peu salé. » — Commerson.

(*Sera continué dans un des plus prochains numéros.*)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2

1858. — Numero 2. — Tome vii.

DU 16 AU 31 JUILLET 1858.

M. Chenillon et le buste de Mgr l'Archevêque. — Comment on peut abonner à son journal un oncle avare. — Une citoyenne active. — MM. Bégin et Sklower. — Rébus impertinent. — La copie de M. Janin. — Trois pseudonymes. — Météorologie rurale. — Assignation poétique. — M. Barbier et le bibliophile Jacob. — Un passe-port de la Légion amoureuse de l'Yonne. — Noble confiance de *La Critique* en ses propres moyens. — Orthographe et galanterie. — Henry Calland et Pagès (du Tarn). — Liste d'aménités littéraires. — Les remords de M. La Rounat. — Monuments inédits de l'histoire des vanités humaines : trois lettres d'un candidat au grade de lieutenant dans la garde nationale. — Bibliographie.

[Du 16 juillet.] = M. Chenillon, — un sculpteur de talent, qui vient d'attacher son nom à la restauration de Notre-Dame et de Saint-Jacques-la-Boucherie, — termine un buste de Mgr l'archevêque de Paris dont on s'accorde généralement à louer la grande ressemblance et la parfaite exécution.

L'histoire des études qu'a nécessitées ce buste ne laisse pas que d'être assez piquante et double encore le mérite de son auteur. Lorsque ce travail

fut proposé à M. Chenillon, ce ne fut pas au nom de Mgr Morlot, qui jusqu'alors avait absolument refusé, par un sentiment de délicatesse invincible, de se prêter à toute exhibition de ce genre. Il fallut donc se mettre à l'œuvre en secret, l'ébaucher presque de mémoire. A chaque instant, l'artiste se trouvait arrêté par des difficultés qui exigeaient de grosses heures d'espionnage. Heureusement, il avait trouvé l'occasion d'étudier son modèle sans exciter trop de soupçons, grâce aux conférences qui se tiennent chaque carême à Notre-Dame, où le chapitre métropolitain s'était prêté de la meilleure grâce du monde à lui ménager un bon poste d'observation. Il fallut y revenir souvent, et ce ne fut pas sans rappeler plus d'une fois Verger aux dévots qui remarquaient ses clins d'œil, ses froncements de sourcil, son air préoccupé. Qu'aurait-ce été si on l'eût vu le ciseau à la main !

= Dans le premier numéro du *Journal des intérêts de la médecine rurale* qui vient de paraître à Valence, on trouve, sous la rubrique Petite Poste, cette curieuse invitation de M. Courbassier, rédacteur en chef :

« *A M. Courbassier, médecin à Bagnols.*

« Oncle, mon bon ami, je compte sur vous, dussiez-vous charger votre héritier de payer l'abonnement. »

= Dans un catalogue de pièces sur la révolu-

tion française mises en vente chez le libraire Claudin, nous remarquons cette note :

« 1046. Adresse de la comtesse de La Mothe Valois à l'Assemblée nationale, pour être déclarée citoyenne active. Londres, 1790. 14 pages, 3 fr. 50.

« *Pièce curieuse*. Vous me rendrez, dit-elle, au bonheur et au plaisir... en m'élevant au rang de citoyenne active dont je continuerai de me rendre digne tant qu'il me restera de la jeunesse et des appas. »

[Du 17 juillet.] = Encore une réclamation du genre de celles que nous accueillerons toujours avec plaisir, en vertu du droit et de la loyauté littéraires :

« Monsieur,

« Je dénonce à votre Revue les derniers numéros d'un recueil périodique où se trouve un travail du docteur Bégin, intitulé *Le Congrès d'Erfurth*. Malgré les promesses de ce titre, il n'y parle que de l'entrevue de Napoléon avec Gœthe et Wieland. Il n'a choisi ce titre que pour cacher son plagiat. Il déclare n'avoir rempli que le rôle de traducteur; mais sa traduction est calquée exactement sur celle de Sklower, publiée en 1853 chez Ledoyen, sous le titre d'*Entrevue de Napoléon et de Gœthe* (2e éd.), à ce point qu'il prend les analyses, dans lesquelles Sklower a plusieurs fois résumé les longues phrases des Allemands, pour une traduc-

tion littérale, et les copie, sans se donner presque la peine de les modifier. A la page 49 de la brochure de Sklower, se trouve une faute d'impression : dans la note 1, il faut lire 1851 au lieu de1853. Bégin transcrit religieusement la date erronée, et pourtant il s'agit, dans cet endroit, d'une source importante à laquelle il prétend avoir puisé.

« M. Bégin cite, il est vrai, pour un détail insignifiant l'ouvrage de Sklower, mais en tronquant le titre et *sans donner le nom de l'auteur*; et puis une autre fois il cite l'opinion de Sklower, sans indiquer qu'il a écrit l'*Entrevue de Gœthe et de Napoléon.*

« En somme, l'idée de ce travail n'appartient pas à M. Bégin; il ne fournit pas d'autres renseignements que ceux fournis par Sklower : que lui reste-t-il donc en propre? C'est d'avoir placé les notes ,mises par Sklower à la fin de sa brochure, dans le corps du *Journal de Gœthe.*

« Agréez, etc. »

[Du 18 juillet.] = Se moque qui voudra des innocentes énigmes de nos pères. Nous en préférons mille fois la candeur aux impertinentes impossibilités des rébus de l'*Illustration*, et en particulier de celui qui se trouve ainsi expliqué dans le numéro du 10 juillet :

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

« Qui ne connaît le supplice des crochets de Decamps? Quelle merveille ! »

Nous n'avons pu voir les ingénieuses illustrations qui avaient été chargées d'embrouiller encore cette phrase déjà inintelligible pour la plupart des abonnés de l'*Illustration*, alors même qu'ils la lisent tout imprimée ; mais nous déclarons que c'est se jouer sans pudeur du public en général, et surtout des amateurs de charades.

[Du 19 juillet.] = Indépendamment de ses autres mérites, la copie de M. Jules Janin a le mérite d'être parfois tout à fait illisible. Un article, envoyé tout dernièrement par lui à l'*Artiste*, a mis sur les dents tout le personnel de l'imprimerie. Après avoir été examiné à la loupe, le manuscrit a dû être renvoyé à son auteur avec humble prière d'en faire exécuter un double plus accessible aux yeux des faibles mortels. Le critique des *Débats* s'est trouvé, dit-on, tellement surpris par la requête que, trouvant trop long de se déchiffrer lui-même, il s'est mis sur-le-champ en frais d'une prose nouvelle, grâce à cette faconde dont on connaît la richesse.

[Du 20 juillet.] = A propos du critique des *Débats*, consignons la découverte que *Figaro* vient de faire en son éminente personne, du chroniqueur mystérieux de l'*Indépendance belge* qui a signé jusqu'ici du pseudonyme de Ernst.

Voici encore deux autres pseudonymes plus ou

moins connus, mais qu'il est toujours bon de noter. M. Sauveur Galeas, qui a écrit dans plusieurs journaux, est M. Salvator Galeazzini, et la comtesse de Renneville, de la *Chronique rose*, s'appelle de son vrai nom Mme de Lascaux.

[Du 21 juillet.] = Les météorologistes ne sont pas qu'à l'Observatoire, si nous en jugeons par la communication dont un journaliste chartrain a bien voulu se dessaisir en notre faveur. Un brave Beauceron avait voulu y rendre compte au *Journal de Chartres* de la marche d'une trombe; les détails qu'il nous donne sont encore moins remarquables par leur naïveté que par le sentiment de supériorité qui éclate dans leur conclusion.

« Le 8 juillet 1854 a quatre heur apres midy.

« Nous avons vu de sou laire un serpens dans une petite nuée qui venais du coté de Poivilled et qui cest grossie audessus de Jouy ; il s'est lévé autour de la gare de Jouy une pompes et cette pompe cettoies le serpens qui pompais avec sa queux; il pompais tout ce quil rencontrais il a tiré du saint foin dans un champ en javelotté plus de 30 mètre de hauteur passans par sou laires sans alans aux nord tous jour pompans. Ce serpens avais aproximativement apeu près en tout sa longueur au moins 100 mètre de long c'est-à-dire 60 ou 70 mètre depuis la queux jusqu'aux cercle qui décrivais pour montés à droite se fouré la tête entre deux nuage il avais un bou aux

levans et l'autre bou aux couchans La queux au levant il est jamais possible a personne de mieux tirer le porteret du serpens que celuy-ci. »

= On lit dans le *Bulletin du Bouquiniste* du 15 juillet :

« Nous avons inséré dans notre 34e numéro (15 mai) une note de M. A.-T. Barbier qui annonçait au monde bibliographique avoir découvert le fameux Ménage sous le masque d'Isarn.

« Dans le numéro 35 (1er juin), le bibliophile Jacob répondit à M. A.-T. Barbier, et lui démontra, par des faits, des dates et des arguments sans réplique, qu'Isarn était bien Isarn, comme Ménage était Ménage.

« M. A.-T. Barbier, qui a tant de droits à notre déférence, refusa de donner à ses idées et à ses recherches une forme plus nette et plus exacte ; il exigea de nous l'insertion de sa réponse telle quelle, et, pour obtenir cette insertion, il eut recours à l'entremise d'un huissier.

« Voici la pièce curieuse que nous mettons sous les yeux des bibliographes :

L'an mil huit cent cinquante-huit, le vingt-neuf juin, à la requête de M. André-Thomas Barbier, ancien bibliothécaire, demeurant à Paris, rue de Grenelle-St-Germain, n° 168.

J'ai, François-Gustave Fontaine, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue de Buci, n° 12, soussigné ;

Fait sommation à M. Auguste Aubry, libraire-édi-

teur du journal *le Bulletin du Bouquiniste*, demeurant à Paris, rue Dauphine, n° 16, en son domicile, parlant à sa femme, ai dit, etc.,

D'insérer dans le plus prochain numéro du journal *le Bulletin du Bouquiniste* la réponse suivante que le req érant entend faire à l'article intitulé le *Ménage Isarn* de M. A.-T. Barbier, signé P.-L. Jacob, bibliophile, publié dans le numéro du premier juin courant, du journal susindiqué, pages 271 et 272.

AU BIBLIOPHILE JACOB.

Sur sa longue plaidoirie en faveur d'Isarn, transformé par lui en chamois, et plus honnêtement en Isarn par Sarasin, comme Ménage nous l'apprend lui-même dans le manuscrit de Courart, en 1653 *et non en* 1650.

Vous prétendez qu'Isarn vive
Trois ans avant que d'être né;
Plus malicieux que l'abbé Rive,
Vous seul l'avez imaginé.
Autrement que Ménage habile,
Vous feriez parler un lapin,
Et plus sorcier que Thrasile,
Sans y perdre votre latin.

Déclarant que faute de satisfaire à la présente sommation, le requérant se pourvoira par les voies de droit, même par celles extraordinaires à l'effet de l'y contraindre.

Et j'ai au susnommé à domicile et parlant comme ci-devant laissé cette copie.

Coût cinq francs quarante centimes.

Pour réquisition : BARBIER. FONTAINE.

M. A. Aubry, libraire-éditeur, rue Dauphine, n° 16.

[DU 22 JUILLET.] = Le fac-simile d'un passeport de baigneur donné par notre Numéro 10 (der-

nier semestre) nous a valu l'envoi d'une foule de documents du même genre. Parmi ces pièces, dont l'examen est réellement nécessaire pour faire croire à l'existence de sociétés dites *des bavards*, *des menteurs*, *des pochards*, etc. (il en existe même à Paris une dénommée *Société des aimables cochons*), nous avons remarqué un passe-port de la *Légion amoureuse de l'Yonne*. Cette pièce, imprimée avec un certain luxe, ne doit pas remonter plus haut que 1848; elle est conçue dans les termes suivants. — Les lignes de points indiqueront au lecteur pudique combien nous avons tenu à ne pas l'effrayer.

PASSE-PORT DE LA LÉGION AMOUREUSE.

« Nous, Bons Enfants de France, Administrateurs et Régisseurs des Cœurs amoureux et sensibles, Amateurs du Sexe féminin, Distributeurs des caresses ..., demeurant au chef-lieu du canton des Plaisirs, département de la Joie :

« Laissez librement passer et repasser .... notre cher et bien-aimé Frère et Camarade, M. le Sire de Framboisy, natif de Joigny, département de l'Yonne, âgé de 29 ans, taille de 1 mètre 60 cent., cheveux et sourcils roux, yeux gris, nez à la Cléopâtre, bouche large, menton bouc, front bas, visage jovial et bête; commandant en chef la Légion des Cœurs amoureux des jeunes personnes du Sexe féminin; lequel dit M. le Sire de Framboisy *ayant*

donné dans mille circonstances des preuves éclatantes de sa valeur à obliger les personnes qu'il a connues, lui avons octroyé et octroyons le présent, en lui enjoignant de parcourir en papillon l'étendue du territoire de Cupidon, enclavé dans notre département.

« Muni du présent, ledit Sr le Sire de Framboisy pourra *badiner*, *fôlâtrer et caresser* les personnes aimables, nonobstant toute opposition ; voulons que porteur du présent, il lui soit permis de palper les bras, genoux .... de l'aimable Sexe féminin, enfin de la tête jusqu'aux pieds, tant de jour que de nuit...

« Enjoignons aux aimables personnes du Sexe, âgées de 14 à 30 ans, de le loger..... en cas de refus, elles seront condamnées au célibat à perpétuité.

« Mandons et ordonnons à tout porteur d'un pareil Passe-Port signé de notre main, et revêtu de notre sceau, de ne distribuer aucune *caresse de contrebande*.....

« Fait et arrêté en notre Palais, le 15 mai 1858, 24e jour de la lune des plaisirs.

« *Président*,
« DUC D'AMOUR.

« *Administrateurs*,
« WERTHER ET OTHELLO.

« *Secrétaire*,
« LORD BYRON.

« *Garde-des-Sceaux*,
« DON JUAN EL MARANA. »

[Du 25 juillet.] = En fait de journaux nouveaux, nous n'en avons qu'un, mais il en vaut vingt.... rien qu'à l'entendre parler.

Ce phénomène a nom *la Critique*, journal universel, et ses bureaux de rédaction sont ouverts rue Mignon, n° 7, — une rue bien étroite pour la foule abonnable que nous fait présager ce glorieux premier-Paris :

« Au delà de toutes les espérances, en dehors de toutes les prévisions, *la Critique* vient d'obtenir un succès immense dont le retentissement s'est fait entendre dans tout le monde littéraire. Comme Hercule, l'enfant s'est révélé homme à la première expérience. Il a montré son cœur, sa tête et ses muscles, en aimant, en pensant et en combattant. C'est un athlète vainqueur à tous les jeux.

« Nous avons entrepris une croisade contre tout ce qui pervertit le goût, la morale, la religion, la société. Nous soumettons la littérature entière à une sévère épreuve. Nous brisons les plumes indignes ; nous promettons de favoriser tous ceux qui ont du talent, et s'il n'y a pas d'écrivains qui aient du talent, nous promettons d'en faire naître.

« Le public, lassé de tout ce qui ne cause que lassitude, s'est rallié à notre parti, car il s'est avoué que nous avions raison, ce qui n'empêche pas nos adversaires de résister tant qu'ils peuvent, et de défendre leur tort comme nous défendons notre droit. Ils cherchent à se sauver par une lutte,

sans réfléchir que c'est la lutte qui doit les perdre.

« N'est-il donc pas des présages qui peuvent le faire supposer? Ces abonnements qui se groupent sur nos livres, cet or qui roule dans nos caisses, tout cela n'a-t-il aucune signification, et ne doit-il pas donner autant à penser aux autres qu'à nous-mêmes?

« Oui, *la Critique* est un journal heureux ; oui, la foule le cherche, le saisit et le dévore. Et ce n'est pas le caprice d'un moment qui la dirige ; c'est l'intelligence parfaite de notre importance littéraire. On nous aime, mais avant de nous aimer, on nous estime, et l'estime est de ces choses que le temps respecte.

« Charles Blanchard. »

[Du 26 juillet.] = M. W*** possède autant de fortune et aussi peu d'orthographe que n'importe quel maquignon de France. Mais il attache d'autant moins de prix à une science vaine, que les bank-notes seules lui ont jusqu'ici été nécessaires pour remplir auprès des Florine de petits théâtres le rôle coûteux de protecteur.

Comme tout protecteur, il fait parfois des ingrates. Hier, après avoir sonné et resonné à la porte d'une oublieuse Amanda, il conçoit des doutes sur la solitude réelle du logis et résout héroïquement de faire le guet au bénéfice de sa jalousie. Il s'embusque donc dans un coin ténébreux de l'e-

calier, non sans avoir tracé sur la porte ce reproche hiéroglyphique, mais dépourvu de syntaxe :

« Je suis *vénus*. »

Il paraît que M. W*** est Méridional; du moins, cet accent aigu semble accuser les bords de la Garonne.

Au bout de dix-huit minutes, ô rage ! ô désespoir ! il voit la porte fatale s'entrebâiller sournoisement et donner passage à un jeune homme dont le nez insolent lui révèle un rival préféré.

En échangeant un dernier adieu, le jeune homme jette un regard distrait sur le battant de la porte, éclate de rire, et, tirant un crayon de son carnet, écrit au-dessous de l'autographe de M. W*** :

« Je suis l'*amour*. »

L'histoire réjouit en ce moment tous les foyers lettrés du boulevard du Crime.

[Du 27 juillet.] = *Les grands coupables littéraires*, épître à M. Empis, directeur du Théâtre-Français, par Henry Calland, auteur de l'*Epître à Ponsard* (chez Ledoyen).

La Nouvelle Phèdre et le directeur de l'Odéon, par Pagès (du Tarn) (chez Havard).

Si nous étions tant soit peu *Revue des Deux-Mondes*, l'occasion serait belle pour faire sur ces deux brochures de circonstance un article de fonds avec quelque titre bien sérieux comme celui de : *Le théâtre considéré dans ses rapports avec la littérature contemporaine.*

Mais nous n'abuserons pas de cette faculté. Il

n'est pas facile, d'ailleurs, de s'approprier des idées aussi tranchées, des mots aussi cinglants, des sorties aussi virulentes, que ceux de MM. Calland et Pagès. Leurs protestations sont empreintes d'un cachet qui leur est propre et qu'on ne saurait leur prendre sans danger ; — laissons donc parler MM. Pagès et Calland.

M. Calland a, s'il faut en croire ses vers, été éconduit par M. Empis. Pour punir cet ingrat directeur d'avoir méconnu le chef-d'œuvre d'un auteur *honnête*, il lui montre « ce vil ramas de vulgaires auteurs au cerveau d'où jaillit le truc et la ficelle. » Point de grâce, point de pitié pour ces vils objets des préférences directoriales, et dût M. Empis en être affolé de désespoir, il se voit forcé d'apprendre de M. Calland lui-même que :

Son ami Legouvé est le souffreteux nourrisson d'une muse énervée ;

Ponsard est l'homme cher aux êtres impuissants;

Laprade, un poëte incompris, dédaigné du public, ne suppléant au mérite que par l'obstination ;

George Sand, une cavale indomptée qu'on ne nomme plus que Mme *Cendre ;*

Augier, un homme dont le nez est plus grand que le talent ;

Karr, un esprit lourd trivial et penseur peu profond ;

Méry, un grelot sonore et vide;

Sandeau, un rêvasseur;

Prémaray, un insipide ;

Clairville, un effronté maraudeur ;

Barrière, un grossier porc-épic ;

Dumas fils, l'observateur d'un monde bâtard, n'ayant qu'une plume à son aile ;

Pitre-Chevalier, un petit prestolet ;

Dennery, une vache andalouse (au point de vue de la langue) et un exécrable brasseur de drames ;

Enfin, Michel Carré, Lurine, Plouvier, Paul Féval, Mirecourt, Conscience et Murger,

> Auteurs nauséabonds qu'un lecteur persistant
> Malgré son bon vouloir revomit à l'instant.

Voilà, ou peu s'en faut, la somme des câlineries que M. Calland, auteur de l'*Epître à Ponsard*, se croit en droit de faire aux auteurs contemporains. S'il ne nous a rien dit de son propre mérite, nous sommes convaincu que l'épuisement de son petit vocabulaire.... critique en a seul été la cause.

Cependant, il a fait assez violence à sa modestie pour nous révéler le titre hindou de son impatiente tragédie : *La Begum.*

Le courroux de la nouvelle Phèdre de M. Pagès (du Tarn) est plus contenu ; ce n'est pas à nos noms littéraires qu'il en veut, c'est à M. La Rounat, qu'il compare à un satrape mystérieusement caché dans une impénétrable forteresse. Fort, d'ailleurs, de l'assentiment général et convaincu d'avoir assez fait pour la mission tragique qui lui a été départie par le ciel, il rentre dans le calme de la vie do-

mestique et secoue sur l'Odéon la poussière de ses sandales.

Puisse alors ce La Rounat endurci se répéter avec terreur ces deux vers de la *Nouvelle Phèdre* :

> .. .. Je voudrais à ce degré descendre
> Que la voix du remords ne se fît plus entendre,
> Jeter sur mon devoir un tranquille rideau...

= Les chroniques des grands journaux sont de plus en plus à sec. Celle qu'a donnée en dernier lieu le *Courrier de Paris* contient, en guise de nouveauté, une invitation de bal singulière dont le fac-simile se trouve dans notre premier numéro du 1er janvier 1858.

Pour ne pas toucher à ce sujet sans apprendre quelque chose à nos lecteurs, disons que le *père Jacques*, signataire mystérieux de cette invitation, n'est autre que M. Coste, l'ancien et vénérable directeur du *Temps*.

[Du 28 juillet.] = Voici trois missives dignes de faire suite à notre série de lettres autographes publiées pour servir à l'histoire du cœur humain. Il va sans dire que nous en garantissons l'authenticité.

Le service de la garde nationale, on ne l'ignore pas, rencontre beaucoup de récalcitrants. Les uns trouvent ridicule d'être astreints à courir la ville avec un fusil qu'ils ne savent point manier, d'autres trouvent que l'uniforme ne cadre pas avec leurs agréments extérieurs, d'autres enfin tiennent à leur indépendance de chaque jour, etc., etc. Mais

parmi tous ces motifs n'existait pas encore celui que vient de faire valoir un jeune espoir du barreau. Les trois lettres de M. B***, que le lecteur va trouver plus bas, nous dispensent de plus amples explications. Quel tact! quel atticisme! quelle élégance! Mais aussi quelle connaissance profonde des hommes et des choses! quelle noble confiance en ses propres moyens!

« *A. M. le commandant Horner,* 16e *bataillon.*

« Paris, le 9 avril 1858.

« Monsieur,

« Je regrette infiniment de vous déranger pour ma petite personne, mais je compte à l'avance sur votre indulgence pour m'excuser : il s'agit d'une affaire de service.

« Je fais partie de la 7e compagnie de votre bataillon. Par suite de malheurs de famille, ayant perdu mon frère il y a quelque temps, et un autre de mes parents, je suis tout occupé d'affaires de succession, d'inventaires, etc., etc. Je me trouve constamment dérangé; aussi, pour éviter toute espèce d'inconvénients, ai-je dû demander à mon sergent-major, M. Bormand, de me dispenser de toutes prises d'armes pendant quelque temps, ce que, du reste, il m'a accordé très-gracieusement : il m'a même donné près de trois mois.

« Mais, au bout de ces trois mois, je compte, monsieur, être arrivé, avec votre concours, à la satisfaction d'une difficulté assez grande.

« Je compte prêter serment comme avocat à la cour impériale de Paris ou tout au moins en avoir reçu le diplôme avant la fin de juin. Ma position sera dès lors égale à celle de bien des gens, c'est possible; mais dans tous les cas, elle sera supérieure à celle de tous ceux de ma compagnie. Elle est, en effet, horriblement mal composée : elle ne compte qu'épiciers, charcutiers, marchands de vin et charbonniers, tous gens avec lesquels j'ai pour habitude de traiter de supérieur à inférieur, en écartant toute familiarité; elle ne compte pas un homme distingué de tenue, de manières ou d'éducation. Or, vous le savez, dans les corps de garde il s'établit une très-grande familiarité entre gens de la même compagnie; elle ne saurait nullement s'accorder avec la position à laquelle j'aspire, avec beaucoup de chances d'y arriver : m'en abstenir complétement serait considéré par la compagnie comme de la fierté, autre inconvénient non moins grand.

« Cette familiarité ne saurait non plus aller de front avec mes autres relations; c'est là surtout le motif pour lequel je demande à être autre chose que simple soldat dans ma compagnie.

« Comment concilier en effet mes relations avec plusieurs membres de l'Institut, du Corps législatif, du conseil d'Etat, de l'Académie de médecine, de la Faculté de droit et de pharmacie, avec plusieurs médecins de S. M. l'Empereur, avec toutes les sommités dans les arts et la peinture, avec celles

que je pourrais trouver dans ma compagnie? Ce sont de très-honnêtes gens, je n'en doute pas; mais enfin je n'y suis pas plus à ma place que vous n'y seriez vous-même; or, je vous avoue que j'aimerais mieux je ne sais quoi que de descendre.

« Ma position d'avocat est en effet une des positions les plus délicates qui existent; c'est une potion où l'on a besoin de conserver un très-grand ascendant moral sur tout le monde, surtout si l'on veut se faire écouter.

«D'ailleurs, un fait certain existe, et ce fait, le voici :

« Quand le tambour vint me recruter, je lui répondis, en me retranchant derrière une nullité absolue : *Je n'ai pas l'âge voulu.*

« Là-dessus, il me répondit que deux officiers allaient se retirer dans deux ou trois mois au plus, qu'il y aurait donc des vacances, et que, pour ma part, j'étais sûr *d'avoir un grade de lieutenant en commençant.*

« Je voulais bien rabattre quelque chose de ces paroles, que je considérais un peu comme une gasconnade, quoique venant d'un Alsacien; mais je comptais sur le grade de sous-lieutenant. J'annonçais d'ailleurs à l'avance que je refuserais tout grade de caporal ou de sergent, comme étant encore trop peu de chose pour me sortir tout à fait de la compagnie; que je ne voulais pas du grade de sergent-major, vu que j'avais assez à faire avec mes propres affaires. Comme vous le voyez, je posais

mes conditions, on ne me les imposait pas; comme cela seulement, *je consentais à être volontaire;* car avec mes relations, ma fortune et mon instruction, je puis figurer n'importe où, sans déshonorer mes collègues.

« Je ne me suis pas fait habiller encore, et j'attendrai une décision formelle à cet égard : dans le cas où elle ne me serait pas favorable, je ferai reporter mon fusil à la mairie. En attendant, je participerai à toutes les cotisations, et je viens de faire prendre un billet pour le bal, quoique, sans aucun doute, je n'y puisse aller.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« E. B***. »

« *A. M. le commandant Horner*, 16e *bataillon.*

« Paris, ce 29 avril 1858.

« Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de vous écrire le 9 avril; je comptais recevoir une réponse à ma lettre; cependant je n'en ai eu aucune nouvelle. Comme un si long intervalle de temps pourrait vous avoir fait oublier ce dont il était question, je me fais un plaisir de vous réitérer ma demande, dans l'espoir qu'elle ne restera pas inaperçue ou du moins sans réponse.

« Je demande un grade soit de lieutenant, soit de sous-lieutenant dans mon bataillon. Je crois en

avoir le droit, par ma position, mon éducation et la fortune que je possède.

« Faute de quoi, je me hâterai de vous prier de ne plus me considérer comme volontaire; je ferai reporter mon fusil à la mairie : je ne veux pas mettre une seule fois le vêtement de *simple garde national*. Voilà bientôt *six mois* que les choses sont pendantes, et j'en ai assez : d'une façon comme de l'autre, il faut que la question reçoive sa solution; je vous ai fait valoir toutes les considérations possibles.

« Je compte, monsieur, cette fois, sur une réponse de votre part.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« E. B***. »

« *Pour la séance du* 10 *courant à MM. les membres du Conseil de discipline du* 16e *bataillon. — Mairie du* 10e *arrondissement.*

« Paris, ce 10 mai 1858.

« Messieurs,

« Je suis réellement bien fâché de la peine que vous avez prise de me faire envoyer un papier pour m'inviter à me rendre auprès de vous; je vous remercie bien sincèrement de votre excellente invitation, et vous dispense à l'avenir de m'en envoyer, car je ne m'y rendrai pas davantage. Vous pourrez me sommer, je n'irai pas non plus. Du moment que l'on est forcé de faire faire des proposi-

tions de grade pour recruter des gardes nationaux, c'est bien triste; il est bien plus triste encore de ne pas tenir sa parole.

« Ma clarinette, vous le savez, est toujours à votre disposition ; si vous désirez la venir prendre, vous m'obligerez infiniment.

« Quant au papier que vous m'avez envoyé, vous me permettrez de le garder comme un échantillon de français correct et élégant.

« Quant à votre jugement, je l'attends bien pacifiquement; s'il vous plaît de me condamner au maximum de la peine prononcée contre un garde national qui manque à *un service d'ordre et de sûreté*, libre à vous, je ne m'en émeus guère. Prenez garde seulement de perdre votre temps; car les amnisties du 15 août ne vont pas tarder à arriver.

« Du reste, ne craignez point que je vous en veuille le moindrement si vous me condamnez aux haricots ; je les assaisonnerai de bouteilles de champagne à votre santé ; je suis bon prince, et fais bien les choses .

« La lettre que je vous écris sera mon fondé de pouvoir pour me défendre.

« Je suis fort aise, Messieurs (et sans aucun doute, vous êtes de mon avis), que malgré mon absence, l'ordre et la sûreté publique n'aient pas été mis un moment en danger.

« Le 10, je ne puis me rendre près de vous, je vais dîner chez le premier vice-président du Sé-

nat, et au dessert je prendrai la liberté de porter un toast à votre santé, et de réclamer le bonnet d'âne ou de la Folie pour qui de droit.

« Votre très-respectueux serviteur,

« E. B***.

« *P.-S.* J'avertis celui qui a écrit mon nom sur ma lettre d'invitation, qu'il est un ANE; je me nomme M. Jean, Eugène, Louis, B***, et non M. Jean, *Eugé*, Louis *B****. »

LIVRES.

LE MAJOR TAUNAY. *Terentius*, traduit en vers français. Tome II (Dentu).

En complétant une œuvre dont nous nous sommes déjà plu à signaler le mérite, le deuxième volume nous la fait apprécier encore davantage. M. le major Taunay nous donne là un vrai Térence gaulois qui, indépendamment de sa valeur intrinsèque, présente des avantages qui ne seront pas sans prix aux yeux des amateurs, comme une juxtaposition commode des deux textes, latin et français, une impression soignée et de charmantes illustrations.

LELION-DAMIENS. *Le Bréviaire des Comédiens* (Tresse). — Compilation originale ordonnée avec tact. Tout en faisant un livre d'esthétique pur, l'auteur a su en rompre l'uniformité par une série de citations qui révèlent un érudit en matière de bibliographie théâtrale. Ce sont autant d'avis qui portent juste, et qui, sans exclure une certaine fermeté, respirent un sérieux intérêt pour l'art dramatique.

PAUL BOILEAU. *Erreurs des critiques de Béranger*. (Chez tous les libraires.) — Petite édition

diamant fort bien imprimée et bourrée de considérations politiques qu'il ne nous appartient pas d'apprécier. Il nous est permis toutefois de reconnaître que la méthode, la logique et une certaine chaleur entraînante brillent dans la manière dont l'auteur a traité un sujet qu'il possédait à fond. Seulement, une dernière chicane, : pourquoi a-t-il signé Paul Boiteau, et non Boiteau d'Ambly? Est-ce parce que son épigraphe est *Patrie et Liberté?* Nous sommes convaincu que la Patrie et la Liberté n'auraient point vu un grand crime dans l'usage de cette particule.

Félix Taunay. *Astronomie du jeune âge.* (Dentu, 2e édition.) — Cette épître, trop concise, joint à l'attrait d'une pièce facilement rimée le sérieux de notes instructives dont l'examen donne encore un prix nouveau à la manière dont l'auteur a su tourner les difficultés de son sujet.

— Ce n'est pas impunément que les bains de mer vont se peuplant chaque année. Pour ouvrir une nouvelle phase de l'histoire locale, leurs nombreux visiteurs n'en tiennent que davantage à connaître l'ancienne. On jouit doublement du présent quand on a pu, en connaissance de cause, jeter un regard sur le passé. C'est pour répondre à ce besoin, à ces aspirations, que M. Achille Gleize publie en ce moment sous le toit protecteur de Michel Lévy des Souvenirs humoristiques sur *Cabourg et la Vallée d'Ange.* La Normandie lui en sera reconnaissante, et Paris va trop chez les Normands pour ne pas bien accueillir l'œuvre d'un journaliste qu'il connaît déjà.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

B [suite]

Bibard : Homme habitué à boire beaucoup, — c'est le premier degré de l'ivrognerie. — Un bibard n'est pas tout à fait un pochard.

Synon. : Boit sans soif.

« Par rapport à ces vieux bibards d'invalides. » — La Bédollière.

Bibi : Chapeau de femme aux dimensions moindre que celles des chapeaux ordinaires.

« Malaga portait de jolis bibis. » — Balzac.

Biblot : Objet de fantaisie propre à décorer une étagère. — Abréviation du mot *bimbelot*, dont la signification propre est jouet d'enfant.

Dans l'armée, on appelle *mon biblot* tout ce que contient le havresac ou le porte-manteau.

On dit aussi d'un personnage couvert de chaînes et de breloques : *Ce monsieur a de beaux biblots.* (V. le deuxième exemple.)

« On nomme *bibelots*, en style d'amateur, cet inimaginable amas de bronzes, chinoiseries, filigranes, ivoires, saxe, sèvres, bonbonnières, médaillons, éventails, cassolettes, écaille, laque, nacre, cristal, jade, lapis, onyx, malachite, marcassite, poignards, kan-

Droits de traduction et de reproduction réservés

giars, bijoux, joujoux, qui doivent nécessairement orner, j'ai voulu dire encombrer, les étagères d'une femme posée dans le monde par sa célébrité ou sa beauté. Etre sans biblot, c'est le dernier degré du discrédit et de la honte. Toutes ces dames du quartier Bréda ont du biblot; les danseuses en ont; ma portière en possède aussi. C'est qu'il y a biblot et biblot : celui qu'on gagne à la fête de Saint-Cloud et celui que cent capitaines de navire ont à grands frais rapporté de toutes les îles connues ou inconnues. » — Félix Mornand.

« Trouve-moi des dentelles chouettes! et donne-moi les plus reluisants biblots. » —Balzac.

Bibloter : marchander des biblots, courir les étalages de bric-à-brac, collectionner des curiosités.

Biche : Un des nombreux synonymes de lorette.

La petite presse de 1857 et 1858 a fait un grand usage de ce mot.

« La femme du genre *biche* n'a pas encore fait son apparition. » — *Figaro*.

« On nomme biches celles que j'ai appelées musardines. » — Alb. Second.

« Londres, le seul pays où il y ait des lionnes. Ici, nous n'avons que des biches timides. » — Roqueplan.

Bien (un monsieur) : Un homme comme il faut.

« Elle aime à causer, surtout avec les *messieurs bien*. » —Privat d'Anglemont.

Etre bien veut dire aussi Être entre deux vins.

BILLE : « L'argent au Temple est de la braise, ou de la thune, ou de la bille. » — MORNAND.

BILLET de cinq cents, de mille, s'entend de 500, de 1,000 francs.

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

— Ah!

— Les anglais sont après moi.

— Te faut-il beaucoup ?

— Un billet de cinq cents... — BALZAC.

« Les ressources d'une lorette pour extraire *un billet de mille.* » — IDEM.

On dit : Je te donne mon *billet* que..., lorsque, voulant assurer quelqu'un d'une chose, on offre pour ainsi dire sa signature pour garantie de sa sincérité.

Prendre un *billet* de parterre, c'est tomber à plat ventre par accident.

BINETTE : Tête.

Syn. : Boule, balle, boussole, coloquinte, frimousse, tronche, trombine, facies.

Pour arriver à rendre enfin l'œuvre complète,
Nadar de chacun d'eux décalqua la *binette*.

(*Almanach du Tintamarre.*)

« *Binette, le coiffeur du roi*, ne cédait jamais une de ses belles perruques pour moins de *trois mille livres tournois*. Il est vrai que ce grand perruquier ne se contentait pas de mettre une simple petite bande d'implanté sur le milieu, et qu'il garnissait toute la partie frontale de *fin toile de crin*, chose qui donnait à ses devants de perruque *in-folio* une légèreté extraordinaire. Aussi, comme les élégants de l'époque aimaient à causer toilette, parlaient-ils souvent de

binette (leur perruque), surtout lorsqu'elles sortaient de chez le grand faiseur.

« — Vous avez là une bien jolie *binette !* disait-on lorsqu'on voulait complimenter quelqu'un sur la beauté de sa perruque. Aujourd'hui, et sans savoir pourquoi, on dit souvent par moquerie : Oh ! la drôle de binette ! » (*Journal des Coiffeurs.*)

Binôme : « Aux laboratoires, nous verrons chacun des élèves (de l'école polytechnique) manipuler avec un camarade qu'il nomme énergiquement son *binôme.* » — La Bédollière.

Bisquant : « Pourtant, c'était bisquant, et y avait de quoi leur dire. » — Festeau.

Bitture : Repas copieux, régal.

« N'aspirons-nous le grand air que pour l'ineffable joie d'engloutir impunément du *piqueton* jusqu'au *gobichonnage majeur*, jusqu'à prendre *une bitture ?* » — A. Luchet.

« Le cortége fait halte pour une *bitture* générale. » — La Bédollière.

Synon. : Bosse, balthazard, lichette.

Blague : La blague est ainsi définie par M. Auguste Luchet dans ses *Mœurs d'aujourd'hui* (Coulon-Pineau, 1854) :

« Un homme d'esprit et de bonnes manières, M. le comte de Maussion, a donné au mot *blague* une signification que l'usage a consacrée : « l'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir et d'exploiter pour cela les hommes et les choses.

« La contrefaçon que les industriels du temps passé faisaient des blagues de pélican (poche ou jabot que cet oiseau porte sous son bec) en employant de simples vessie de cochon, donna, dit-on, naissance à notre *blague* moderne. »

Voici quelques axiomes du même M. de Maussion sur le même sujet :

« Sans la blague on n'est rien chez nous.

« On peut être à la rigueur homme de mérite et blagueur. — La blague n'est pas le charlatanisme : le charlatanisme est étranger, grossier et vil ; la blague est nationale, délicate et polie. — « Le Français est essentiellement blagueur, le Parisien surtout. »

« On peut être forcé de soutenir un mensonge par amour-propre et respect tardif de soi; on abandonne une blague sans scrupule... »

« Mon beau-père, vous n'êtes qu'un vieux blagueur, » dit Robert Macaire au baron de Wormspire, et ils s'embrassent.

« Il n'y a que *vieux* de désagréable dans le propos de Macaire... Au lieu que si vous changiez cela par : « Monsieur, vous en avez menti ! » l'amant d'Eloa irait peut-être pour l'honneur des escrocs se battre contre le père de sa maîtresse. »

« J'admets, dit M. Auguste Luchet, auquel nous avons pris tous ces renseignements, j'admets comme M. de Maussion, une blague française délicate et polie, tout à fait impersonnelle et désintéressée ; mais n'a-t-elle pas l'inconvénient énorme de produire tôt ou tard le scepticisme de tous à votre endroit? N'est-il pas déshonorant qu'un homme, avant d'entamer quoi que ce soit de sérieux avec un autre homme, soit

obligé de lui dire : *Ah ça ! pas de blagues !* quand il s'agit de la fortune, de l'honneur ou de la vie ? »

Il y a du vrai dans ces considérations, mais M. Luchet va trop loin lorsqu'il ajoute: « N'est-ce pas tout un temps, toute une génération, toute une race avilis dans un mot ? » L'invention et le succès du mot *blague* (le défaut qu'il représente a été certes de tous les temps) n'empêcheront jamais qu'il y ait des choses et des hommes sérieux.

Le caractère distinctif de la blague est d'être au contraire, selon nous, complétement inoffensif: c'est une douce raillerie à laquelle on se laisse prendre si l'on veut, mais qui ne ruinera personne; et quand M. Luchet range dans la catégorie des blagueurs un inventeur véreux, il commet un crime de lèse-argot; il ne connaît pas ou ne veut pas connaître alors *le faiseur*.

Rien de plus délicat que les nuances de ce mot :

«C'est un blagueur » veut dire indifféremment : C'est un homme qui se moque du prochain et un homme sans consistance qui ne peut être pris au sérieux. — « Il a de la blague » se dit d'un homme qui cause avec entrain, gaîté, esprit même. — *Blaguons*, c'est Causons librement, disons tout ce qui nous passera par la tête.

M. Francisque Michel donne au mot *blague* la signification restreinte de *verbiage*, *jactance*, et ajoute les réflexions suivantes :

« Ce mot, aujourd'hui bien connu et généralement répandu, ne figure point encore dans le Dictionnaire de l'Académie, et je le regrette ; car il est en outre bien fait. Quoi de plus semblable en effet à une vessie gonflée de vent qu'un discours pompeux et vide ?

« M. de Balzac, qui en voulait aux journalistes, leur attribuait, sinon la paternité, du moins l'usage habituel de ce mot. Lousteau, Merlin et Finot prirent alors la défense de ce système appelé, dans l'argot de journalisme, la *blague*. » — Fr. Michel.

Cette définition, selon nous peu complète, a de plus le tort de nous représenter Balzac comme prenant le mot *blague* en mauvaise part.

Si l'auteur du Dictionnaire d'argot ne s'était pas borné à la lecture d'un seul roman de Balzac (*Un grand homme de province à Paris*), il aurait lu ceci dans *Un prince de la bohème :*

« Quelle admirable connaissance ont les gens de choix des limites où doivent s'arrêter la raillerie et ce monde de choses françaises désigné sous le mot soldatesque de *blague*, mot qui sera repoussé de la langue, espérons-le, mais qui peut seul faire comprendre l'esprit de la bohème ! » — Balzac.

Voici quelques-unes des nombreuses acceptions du mot *blague* :

Tantôt c'est tout simplement une sornette, un mensonge :

« En leur faisant avaler toutes sortes de blagues. » — Louis Huart.

Tantôt c'est de la faconde, de la verve et presque de l'esprit :

« Madame Schontz qui distançait de trois blagues, disait-elle, tout l'esprit de ces dames. » — Balzac.

Un homme qui a de la blague est un homme doué d'une grande facilité d'élocution.

Avoir la blague du métier, c'est faire valoir certaines choses en spécialiste consommé.

Ne faire que des blagues c'est, en termes d'écrivain, gaspiller tout son talent dans des œuvres de peu de valeur.

Blaguer a, comme *blague*, ses variétés singulières.

Dans cette phrase des *Comédiens sans le savoir* de Balzac : « Nous venons blaguer, » il résume d'un seul coup toutes les piquantes promesse de ces causeries familières, spirituelles et particulièrement pittoresques comme on en fait à Paris.

Dans cette autre phrase de la *Cousine Bette* (*Parents pauvres*) : « Ne blaguons plus, » il nous dit d'un seul coup : La situation est grave, le temps presse, et ce n'est pas l'esprit qui pourra nous sauver.

Tu blagues, dit seul, signifie toujours *tu en contes*, tu veux en faire accroire.

Blaguer est une science, témoin cette autre phrase de la *Comédie humaine :*

« Enfin elle *blague* aujourd'hui, elle qui ne connaissait rien de rien, pas même ce mot-là ! » — Balzac.

Blagueur : Menteur. Ce substantif est presque toujours pris en mauvaise part.

« Les marchands sont encore de fameux *blagueurs.* » — Ricard.

« Ton prince russe qui m'a l'air d'être un *fier blagueur.* » — Balzac.

Blaireau : Conscrit. « Moi, j'ai carotté un blaireau. .. » — La Bédollière.

Synon. : Bleu, colback.

Blanc, Petit blanc : Vin blanc.

Bleu : Cavalier nouvellement arrivé à l'école de

Saumur, et en général conscrit dans les troupes de toute arme.

« Celui des bleus qui est le plus jobard ». — R. DE LABARRE.

Synon. : Blaireau, colback.

BLEU, PETIT BLEU : Gros vin de couleur violette et de mince qualité.

« En causant, la franchise, arrosée par les libations d'un *petit bleu*, les avait poussés l'un l'autre à se faire leur biographie. » — MURGER.

BLOC (mettre au) : Consigner.

Synon. : Bloquer.

BLOCKAUS, BOISSEAU : Surnoms donnés aux anciens shakos de l'armée, si lourds et si incommodes.

BOC, BOCARD, BOXON : Mauvais lieu, lieu de débauche.

Serait-ce à cause des querelles fréquentes dont retentissent ces sortes d'endroits que ce dernier nom leur aurait été donné ?

BOCAL : Torse. (V. *Coffre.*)

J'suis sapeur,
J'ai six pieds d'envergure,
Un' chouette figure ;
Un bocal qu'a d'l'ampleur. — FESTEAU.

BŒUF (se mettre dans le) : Tomber par sa faute dans une situation misérable.

L'origine de ce mot, fort répandu dans le quartier

latin, nous paraît assez obscure. Faudrait-il y voir une allusion au régime peu varié des fortunes modestes, et à la portion de bouilli qui représente le bifteck des bourses indigentes ?

C'est bœuf, dans le vocabulaire de Saint-Cyr, est un des nombreux synonymes de *c'est chic*.

Bohême : A tort ou raison, ce mot a fini par représenter un ordre dans la société parisienne. On a pris la peine de le discuter, on lui a dédié des romans, des comédies et nombre d'articles de journaux. La définition un peu sèche du Dictionnaire de l'Académie : « Proverbialement et au figuré : *Mener une vie de bohême*, n'avoir ni feu, ni lieu, vivre dans le vagabondage, » mérite donc de plus amples explications, car autrement la bohême ne serait plus qu'une classe justiciable de la police correctionnelle.

« La *bohême*, qu'il faudrait appeler la doctrine du boulevard des Italiens, se compose de jeunes gens, tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie en leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués...

« Il se trouve dans la bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, s'ils se sentaient appuyés par la puissance de la France. On y rencontre des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes ! Enfin tous les genres de capacité, d'esprit, y sont représentés... Ce mot de Bohème vous dit tout. La bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est sa religion, la foi en soi-même est son code, la charité passe pour être son budget, etc. » — Balzac.

« Pour le lecteur inquiet, pour le bourgeois timoré, nous répéterons en forme d'axiome :

« La Bohème, c'est le stage de la vie artistique, c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue.

« Nous ajouterons que la bohème n'existe et n'est possible qu'à Paris. » — MURGER.

« Ils appellent cela faire *la vie de bohème*... Qu'en dites-vous, Murger? La vie de bohème, qu'ils ne connaissent pas, est la vie d'affection et de communion, non point de cynisme en troupe et de mépris renvoyé. » — A. LUCHET.

« Comment ! parce qu'il y a une demi-douzaine de niais ou d'étourdis qui croient faire acte de jeunesse en se parant du titre de *bohèmes*, et percent exprès leurs bottes pour continuer les héros de Murger, vous allez rendre responsable de ces gamineries la littérature tout entière!...

« Ne fermez donc pas si complaisamment les yeux ; je n'appelle pas bohème l'écolier de lettres qui doit cent francs à son tailleur; j'appellerai bohème ce viveur majestueux qui n'appartient pas à la littérature, et qui a l'art de dépenser cent mille francs par an sans avoir un sou à lui; bohème, ce prince de la finance qui se moque de mettre ses sujets sur la paille, etc.» — X. AUBRYET.

BOISSONNER : Boire sec, boire plus que de coutume. « Dites-donc, voisin, on a un peu boissonné chez vous hier? » — GAVARNI.

BON: Bon apôtre. — Vous n'êtes *bons !* vous... N'allons, vous n'avez fait vos farces ! » — BALZAC.

C'est un bon, signifie dans la langue populaire un homme solide, à toute épreuve.

En v'là une bonne, c'est-à-dire voilà une bonne charge, un fait à noter.

Bon-dieu : Poignard d'infanterie, dont la lame, la poignée et la croisée de garde figurent à peu près une croix ; de là le nom.

On dit aussi Manger le bon Dieu pour Approcher de la sainte table.

Boniment : « Long discours adressé à ceux que l'on désire se rendre favorables ; annonce d'un charlatan ou d'un banquiste. » — Fr. Michel.

Bonshommes : Croquis d'écolier.

« Il couvre ses casiers de *bonshommes.* » — H. Rolland.

Bordée (tirer une) : S'absenter sans permission. Usité surtout parmi les ouvriers et les militaires.

« La bordée dure en général autant que l'argent de celui qui la tire.

« L'adjudant épie les indisciplinés prêts *à tirer une bordée.* » — La Bédollière.

C'est évidemment de la marine que nous vient cette expression. On dit d'un navire qui louvoie, qu'il court des bordées. Or, un soldat en bordée ne tarde pas à en imiter les capricieux zigzags.

Boscotte : Bossue.

Bosse (se donner une) : S'empiffrer, se gonfler de vin et d'aliments.

« Après s'être donné *une bosse conditionnée*, ils retournaient au *bahut* reprendre leurs travaux. » — R. de la Barre.

Se donner une bosse de rire : Rire immodérément.

Botter : Convenir.

« Alors, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma voiture à onze heures. — Ça me botte. » — Gavarni.

On dit de même : *Ça me chausse* ou *Ça me va comme un gant.* Le verbe Enganter était jadis fort usité dans le sens de S'insinuer, captiver.

Boucan : Bruit violent, tapage.

> Grecs et Phrygiens allaient faire
> Trop de tapage sur la terre,
> Pour qu'il n'en fît pas au ciel :
> Ce fut un *boucan* sans pareil.
>
> (*La guerre de Troie*, ch. 6, p. 79.)

Dans l'origine, au commencement du dix-septième siècle, c'était une espèce de danse ainsi nommée de son inventeur, musicien cité par Ménage. Telle est du moins son étymologie d'après Fr. Michel. MM. Du Meril pensent qu'il vient de bouc; Du Cange le fait venir de Βουκάνη.

Bouchon : Acabit, genre.

Ceci est d'un bon *bouchon* : Ceci est original, singulier, cocasse. Se prend presque toujours en mauvaise part. — On n'y peut guère voir qu'une allusion aux bouchons cachetés de diverses couleurs qui représentent les crus dans le commerce vinicole ; — ce qui expliquerait cet autre superlatif, aussi en usage parmi les artistes : *Ceci est d'un bon tonneau.*

Bouffarde : Pipe, c'est-à-dire fourneau d'où l'on tire des *bouffées* de tabac.

> Je tiens à toi, mon doux tendron,
> Comme à son faux col tout Véron,

Comme un Turc à sa culotte,
Comme un rapin,
Frais et rupin,
A la bouffarde qu'il culotte.

COMMERSON.

BOUGIE GRASSE : Chandelle.

BOUGRE : Ce mot est à noter comme ayant perdu tout à fait la portée injurieuse qu'il avait jadis.

Il n'est plus aujourd'hui qu'un synonyme du mot *garçon*.

On dit : C'est un bon, un mauvais, un fameux bougre, comme un bon, un mauvais, un fameux gas.

BOUGREMENT : Extrêmement, fortement.

Synon. : Rudement, fièrement, crânement.

Le peuple remplace presque toujours le superlatif *très* par l'un de ces adverbes.

BOUILLANTE : Les soldats appellent ainsi la soupe qu'ils mangent deux fois par jour. Rien de mieux choisi que cette appellation dans le temps où elle était servie dans des gamelles pour cinq ou six hommes; car celui d'entre eux qui aurait attendu qu'elle refroidît, risquait de n'en point manger.

Il est à remarquer que la soupe est appelée *mouillante* dans la langue de l'argot.

BOUILLON : Opération ruineuse.

« Le métier est rude à la Bourse, sans parler des soucis et des *bouillons*. » — MORNAND.

« Bouillon, mot en usage dans la librairie pour peindre une opération funeste. » — BALZAC.

Prendre un Bouillon d'onze heures, c'est Se noyer.

J'excuserai mon trépas impromptu
Si tu me fais prendre un bouillon d'onze heures.

FESTEAU.

BOUILLON POINTU : Lavement.

Le meilleur loch et le meilleur topique,
C'est un bouillon pointu. — FESTEAU.

BOUISBOUIS : Dans l'argot du fabricant, veut dire Marionnette.

M. Fr. Michel croit avec assez de vraisemblance que ce nom est emprunté par onomatopée au cri de Polichinelle.

En littérature, *bouisbouis* s'emploie également pour désigner soit un théâtre, soit un bureau de rédaction. N'y aurait-il pas encore là quelque allusion au théâtre de Guignol?

BOULE : Tête. « Vu l'épaisseur de ces boules campagnardes. » — BALZAC.

BOULE DE SON : Pain de munition.

Juste autrefois, ce synonyme ne l'est plus aujourd'hui; car le pain du soldat n'a jamais été de meilleure qualité.

BOULETTE : Bévue, maladresse, faute grossière.

« Je ne ferais point de *boulettes*. » — BALZAC.

« Tu as fait une boulette. » — Maurice ALHOY.

BOULOTTER : Prospérer ou à peu près.

« Voilà deux cent mille francs qui ne rapporteront rien..... Il resterait donc cent mille francs à faire boulotter. » — Balzac.

Une personne *boulotte* est celle dont la taille est petite et replète.

Bouquine : Se dit de la barbe qu'on laisse plus ou moins pousser sous le menton. La mouche est par exemple beaucoup moins grande que la *bouquine*.

Synon. : Barbiche, royale, mouche.

Bouquiner. (V. *Étrangère*.)

Bourrier : Ordure, fumier. — « Je ne suis qu'un bourrier de la rue. » — Balzac.

Boursicoter : Jouer à la Bourse.

Boursicoteur, tier, Boursier : Homme qui joue à la Bourse.

Quelle antithèse ironique, lorsqu'on lit la définition académique de *boursicaut* : « Petite somme amassée avec soin et tenue en réserve.

Synon. : Coulissier.

« Boursier hardi, coulissier intrépide. » — Festeau.

Bousin : Tapage, lieu de débauche.

Quand on entend le refrain
D'un infernal bousin
Cent fois pis que le sabbat.

(Chanson de canotier.)

Bousiner : Faire tapage.

Boussole : Tête. (V. *Balle*, dont il est synonyme.)

Bouzingot : « Décidément ce peintre est un mauvais sujet, un malappris, un bouzingot. » — A. Achard.

« A la révolution de juillet, les romantiques se divisèrent en bouzingots et en jeunes France.

« Les premiers adoptèrent l'habit de conventionnel, le gilet à la Marat et les cheveux à la Robespierre ; ils s'armèrent de gourdins énormes, se coiffèrent de chapeaux de cuir bouilli. » — Priv. d'Anglemont.

Boutique : « Ce n'est pas une chose, c'est un esprit de petit négoce, de profits troubles et de soigneuses affaires, qui ne recule devant rien pour arriver à un gain quelconque. Il y a la boutique industrielle comme la boutique scientifique, artistique et littéraire. » — A. Luchet.

Boutiquer : Fagoter, mal parfaire telle ou telle chose.

Braise : Argent.

« Pas pus de braise que dans mon œil. » — Mornand. (V. *Os.*)

Breda-Street (dame ou habitante de). (V. *Lorette.*)

Bric-a-brac : « Ces travaux, chefs-d'œuvre de la main et de la pensée, compris depuis peu dans ce mot populaire, le bric-à-brac. » — Balzac.

Bric-à-brac : Revendeur de meubles et d'objets d'art. « Ce voleur de bric-à-brac. » — Gavarni.

Bric-a-braquois, se : « La valeur bric-à-braquoise de Pons. » — Balzac.

Bricabraquologie : » Sans célébrité dans la bricabraquologie. — Balzac. »

Remarquons en passant qu'une infinité de mots sont fabriqués tous les jours par le même procédé que cet audacieux néologisme (comme prononciation).

Bricoler : « M. Jannier bricolait à la Halle, c'est-à-dire qu'il y faisait à peu près tout ce qu'on voulait, qu'il était au service de qui désirait l'occuper, qu'il était porteur, commissionnaire, et qu'il remplaçait au besoin messieurs les forts. » — Priv. d'Anglemont.

« Et bricolons tout plus vite que ça, car j'ai les pieds dans l'huile bouillante. » — Balzac.

Dans ces deux exemples, le verbe Bricoler a un sens tout différent du seul que lui prête l'Académie : Biaiser, ne pas aller droit.

Bricoleur : « Les Bricoleurs sont des gens actifs, entreprenants, hardis, qui ne reculent devant aucun travail, qui s'offrent pour tout faire. » — Priv. d'Anglemont.

Brimade : Epreuve vexatoire en usage à l'Ecole de Saint-Cyr. « Le cœur se brise à l'idée des vexations de la *brimade*. » — La Bédollière.

« Point de ces *brimades*, qui ont longtemps déshonoré Saint-Cyr. » — Labédollière.

Brimer : Infliger la brimade.

Brindesingues (être dans les). (V. *Pochard.*)

Bringue : Femme de mauvaise tournure.

« Allez trouver votre grande *bringue* de femme. » — Balzac.

Brio : « Le *brio*, mot italien intraduisible et que nous commençons à employer, est le caractère des premières œuvres. C'est le fruit de la pétulance et de la fougue intrépide, du talent jeune, pétulant, qui se retrouve plus tard dans certaines heures heureuses ; mais ce *brio* ne sort plus alors du cœur de l'artiste, et, au lieu de le jeter dans ses œuvres comme un volcan lance ses feux, il le subit, il le doit à des circonstances, à l'amour, à la rivalité, souvent à la haine, et plus encore aux commandements d'une gloire à soutenir. » — Balzac.

Brioche : Grosse boulette. (V. ce mot.)

Faisons remarquer ici l'analogie qui existe entre la signification donnée aux mots *boulette*, *brioche* et *four*, qui expriment par gradation la même idée de mésaventure et d'insuccès.

Brocantes : Troc de marchandises de hasard.

« Je vais faire des brocantes. » — Balzac.

Brossée : Défaite.

« Les Turcs ont reçu une brossée. » — A. Ricard.

Synon. : Tournée, trempe, tripotée, danse, dégelée, raclée, rossée, roulée.

Se *brosser le ventre* : Jeûner forcément.

Brouillard (chasser le) : Boire le matin un verre d'eau-de-vie dont la chaleur excitante prévient, assurent les ivrognes, les mauvais effets de la brume.

On dit aussi *tuer le ver* par un motif analogue, l'alcool pris à jeun passant pour causer de vives contrariétés aux helminthes et ascarides vermiculaires.

Brulé : Perdu, démasqué.

« Le grec *brûlé* prend son parti lestement et va

sous un autre nom nobiliaire se faire pendre ailleurs. » — MORNAND.

BRULAGE : Déconfiture. » C'est un *brûlage* général. » — BALZAC.

BRULOT : Mélange de sucre et d'eau-de-vie brûlée.

« Au café, c'est avec bonheur qu'ils cassent les tasses où ils allument leur brûlot quotidien. » — R. DE LA BARRE.

BRULE-GUEULE : Pipe dont le tuyau a été tellement écourté que les lèvres du fumeur touchent presque le fourneau.

Tiens, serre ma pipe, garde mon briquet,
Et si la Tulipe fait le noir trajet,
Que tu sois la seule dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule de ton cher amant.

(Couplet d'une ancienne chanson prise dans un recueil ms. du dix-huitième siècle.)

BUCHER : travailler sans relâche.

Synon. : Potasser, piocher.

Temps de bucher : Epoque qui précède les examens.

Bucher a aussi le sens de Frapper avec acharnement.

On se buche là-bas, c'est-à-dire une mêlée sérieuse est engagée quelque part.

BYRONIEN : D'allures poétiquement inspirées. (V. *Tartine.*)

C

Cab : Sorte de cabriolet anglais que le cocher dirige du haut d'un siége placé derrière la capote. L'importation de cette voiture à Paris n'a pas eu grand succès. — *Cab* veut dire aussi Chien : c'est un diminutif de *cabot*.

Cabotiner : Etre acteur ou fréquenter les acteurs.
« Il a l'air artiste. Dans sa jeunesse, il a tant soit peu cabotiné; mais l'âge lui ayant mûri la raison, il a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. » — Priv. d'Anglemont.

Caboulot : Guinguette, petit cabaret.

Cadran : — Montre.
Synon. : Ognon, toquante.
Cadran est aussi l'un des nombreux synonymes de *prussien*. (V. ce mot.)

Cafard : Faire l'hypocrite.
« En sorte qu'il cafarde avec sa malade. » — Balzac.

Café (trop fort de) : inouï, insupportable.
« C'est Machiavel sous l'habit pailleté de Dorat. — Oh ! oh ! dirent Schaunard, et Marcel ceci est trop fort de *moka*. » — Murger.

Calé : Riche.

Calicot : Commis de boutique.

Calicote : Femme adonnée à la fréquentation des calicots. — « Clara Fontaine est une étudiante, Pomaré est une calicote. » — *Paris dansant.*

Californie : Ce mot a remplacé le Pérou dans presque toutes nos locutions proverbiales.

Calino : Homme ridiculement naïf. « L'artiste était fort ennuyé par une espèce de calino réellement plus bête que le bon Dieu n'est saint et qui l'accablait de ses questions saugrenues. » — *Figaro.*

C'est le nom du personnage principal d'une pièce du Vaudeville qui a mis ce terme à la mode.

Calme et inodore, (être) : Faire silence.

Ces deux mots ne vont jamais l'un sans l'autre, et doivent sans doute leur vogue à la parodie de quelque manuel de civilité puérile et honnête.

Calotter : Donner des calottes.

Calotin : Ecclésiastique.

« Ils ont chacun un calotin. » — H. Monnier.

Le mot date de la révolution de 1789.

Camélia. (V. *Lorette.*)

« La célèbre camélia Mlle F. assistait au sermon. » — *Figaro.*

En usage depuis les nombreuses représentations de la pièce de Dumas fils.

Camelot : « C'est-à-dire marchand de bimbeloteries dans les foires et fêtes publiques. » — Priv. d'Anglemont.

Camelotte : Marchandise de mince valeur, objet de pacotille. « C'est de la camelotte.» — Ricard.

Campagne (aller à la) : Etre renfermée à la maison de Saint-Lazare.

Usité parmi les filles.

Camphre : Eau-de-vie.

« Aux buveurs émérites et à ceux qui ont depuis bien des années laissé leur raison au fond d'un poisson de camphre. » — Priv. d'Anglemont.

Allusion à l'alcool camphré dont les ouvriers font souvent usage dans le pansement de leurs contusions ou de leurs blessures. — On a pris la partie pour le tout.

Canard : Fausse nouvelle répandue à dessein.

« Nous appelons un canard, répondit Hector, un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les *Faits-Paris* quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer, que dans l'*Histoire philosophique des Deux-Indes*, Raynal a donné deux de ses canards pour des faits authentiques.

« — Je ne savais pas cela, dit Vernon. Quels sont les deux canards? — L'histoire relative à l'Anglais vendant sa libératrice, une négresse, après l'avoir rendue mère, afin d'en tirer plus d'argent. Puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des philosophes. » — Balzac.

Canard : Récit mensonger inséré dans un journal;

feuille à l'usage du peuple que l'on crie dans les rues, et qui contient le plus souvent la relation d'un événement inventé à plaisir.

Ce mot vient d'un proverbe rapporté d'après Cotgrave par Oudin qui explique *vendre ou donner un canard par moitié* par *mentir, en faire accroire.*

Dès 1612, dans le ballet du *Courtisan et des matrones*, M. Fr. Michel a trouvé :

> Parguieu, vous serez mis en cage,
> Vous estes un bailleur de canars ;
> Au moins à d'aussi fins renars :
> J'avons fait changer de langage.
>
> Fr. Michel.

« Invention des journaux de Paris à bout de nouvelles et désireux de remplir leurs colonnes de faits palpitants d'intérêt et propres à procurer les émotions les plus diverses et les plus vives à leurs abonnés. Après Paris, la province et l'étranger se sont mis à exploiter le canard et s'acquittent de leur tâche avec un succès incontestable. » — Roqueplan, *Nouvelles à la main* de 1842.

« Si la nouvelle est fausse, en revanche, on en aisse toute la primeur à la dupe qu'elle servira à dépouiller. Ces sortes de machines de guerre sont d'un emploi journalier à la Bourse, et on les a, par euphémisme, nommées *canards.* » — Mornand.

(*La suite au prochain numéro.*)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

C [suite]

Canarder : Répandre un ou plusieurs canards.

« On a trop canardé les paroissiens... comme la philanthropie. » — Gavarni.

Canardier : Confectionneur de canards.

« Place au célèbre Edouard, le canardier par excellence, le roi des crieurs publics! » — Priv. d'Anglemont.

On trouve dans les *Français peints par eux-mêmes* un article spécial sur le canardier.

Cancan : « Espèce de danse ainsi nommée, soit parce que les exécutants imitaient la démarche et le cri de l'oie, soit par suite du bruit qu'ils faisaient. » Fr. Michel.

« La danse nationale actuelle du pays latin est le cancan. Nous ne nous sentons pas la force de blâmer le pays latin; car, après tout, le cancan est une danse fort amusante. » — 1840. Louis Huart.

« Nous avons le cancan gracieux, la saint-simonienne, le demi-cancan, le cancan, le cancan et demi et la chahut. Cette dernière danse est la seule prohibée. » — Alph. Karr.

Synon. : Chahut, tulipe orageuse, etc.

Cancaner : Danser le cancan.

« J'ai cancané que j'en ai pus de jambes... » — Gavarni.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

« Il s'est trouvé que M. Panckoucke a tout bonnement prêté de l'argent à toute la jeunesse cancanante du quartier latin. » — Roqueplan.

Synon. : Chahuter, pincer un léger cancan.

Pincer un léger cancan n'est pas tout à fait cancaner, c'est une chorégraphie mixte où se fait deviner seulement le fruit défendu.

Chahuter, c'est épuiser au contraire toutes les ressources pittoresques de ce fandango national.

Caner : Reculer au moment d'agir.

« Par Dieu! qui *fera la canne* de vous aultres, je me donne au diable si je ne le fais moyne... » — Rabelais.

« Caner : Le mot est emprunté aux mœurs de cet animal qui est habitué à faire le plongeon. » — Fr. Michel.

Chez eux lorsque le bec s'escrime
Et qu'madam' prend son ton criard,
Monsieur cane comme une victime. — Festeau.

Canif (donner un coup de) dans le contrat : Commettre une infidélité conjugale.

« Et puis ces messieurs, comme ils se gênent pour donner des coups de canif dans le contrat! La *Gazette des Tribunaux* est pleine de leurs noirceurs; aussi nous sommes trop bonnes. » — Festeau.

Canon : Petite mesure de liquides, fort en usage chez les marchands de vin de Paris.

Dieu sait à combien de calembours et d'équivoques on s'est livré à propos de ce mot !

Prendre un can sur le comp, est, dans le langage

des voyous parisiens, *prendre un canon sur le comptoir.*

« Pour tes cent sous de nectar en canons. » — FESTEAU.

Un canon d'eau-de-vie s'appelle aussi Polichinelle ou Poisson.

CANULANT : Ennuyeux, insupportable.

« C'est canulant. » — H. MONNIER.

CANULE : Homme canulant.

CANULER : Obséder, importuner quelqu'un.

S'applique surtout à ceux qui, malgré un premier refus, font toujours la même question ou la même demande.

CAPORAL : Tabac ordinaire.

« Un fumeur très-ordinaire brûle à lui seul son kilogramme de caporal par mois : cent francs par an au bas mot, dont soixante-dix pour le trésor, autant que le loyer d'une pauvre famille ou d'un jeune savant, autant qu'un paletot pour deux hivers. » — A. LUCHET.

CAPUCINE : « Veuillez excuser notre ami, il est gris jusqu'à la troisième capucine. » — MURGER.

C'est comme si l'on disait Il en a par-dessus le menton. On sait combien la troisième capucine est près de la bouche du fusil.

CARABINE : Fouet de conducteur du train. — Ce terme est particulier à l'armée.

CARAMBOLER : S'emploie au figuré pour *faire d'une pierre deux coups.*

« Leur père qui carambole, en ruinant son fils et sa fille. » — Balzac.

Caramboler quelqu'un signifie aussi *le battre, le terrasser.*

Carcan : Cheval étique. femme maigre et revêche.

Cardinaliser : Rougir.

« Exceptez les escrevices que l'on cardinalise à la cuicte. » — Rabelais.

« Il buvait... de manière à se cardinaliser la figure. » — Balzac.

Carliste : Dévoué à la monarchie de Charles X.

« Ah ! ben oui ! carliste ! M. Péguchet ? Ben du contraire, il méprise ben trop les prêtres pour ça. » — H. Monnier.

On appelle de même *Henriquinquistes* les partisans du comte de Chambord, Henri V.

Carotte (cheveux) : Cheveux d'un roux ardent.

Carotte. (V. *Carottier*).

« Des carottes ! combien qu'y en a des bourgeois, et des huppés, qui ne vivent que de ça ! » — Gavarni.

Faisons observer en passant que le Dictionnaire de l'Académie ne donne que ce seul sens, au terme *Ne vivre que de carottes* : Vivre mesquinement.

Carotter, tirer une *carotte* : Obtenir quelque chose sous un prétexte spécieux ; tromper sur la véritable destination d'une somme d'argent demandée;

payer quelqu'un d'excuses ou de belles promesses, mais toujours dans une affaire d'intérêts.

M. Francisque Michel nous apprend que cette locution est empruntée à l'italien qui, depuis le dix-huitième siècle au moins, a *piantar* ou *cacciar carote*, avec la signification *d'en faire accroire*, et *carotaio* dans le sens de *menteur*.

« Nul teneur de livres ne pourrait supputer le chiffre des sommes qui sont restées improductives, verrouillées au fond des cœurs généreux et des caisses par cette ignoble phrase : « Tirer une carotte. » — BALZAC.

« ..... M. de Rochegude, comme tous les petits esprits, avait toujours peur d'être *carotté*. » — IDEM.

« Quand il s'agit de payer, on vous carotte. » — BALZAC.

Tirer une *carotte de longueur*, c'est la préparer de longue main, en déguiser le but sous une foule de précautions oratoires.

Carotter a quelquefois le sens de s'imposer des privations volontaires, vivre de petits moyens. — Ceci rentre davantage dans la définition académique citée plus haut.

« Pour bien établir sa fille unique, il se dépouillera de tout... il sera très-heureux de vivre avec Dumay en carottant au Havre. » — BALZAC.

Carotter le service, c'est se dispenser temporairement, sous une allégation peu valable, des obligations du service militaire.

CAROTTEUR, CAROTTIER : Expert en l'art de tirer une carotte.

« Les missives carottières destinées aux banquiers que nous a donnés la nature. » — LA BÉDOLLIÈRE.

Les *pratiques* et les carottiers excellent dans ces honteux subterfuges. » — La Bedollière.

« Allons, adieu, carotteur! » — Balzac.

Grâce au régime militaire de l'Algérie, ses habitants marchent avec hardiesse dans la voie du néologisme. L'un d'eux disait un jour à un employé du Trésor (de la bouche même duquel nous tenons le mot) : « L'Arabe bon enfant... pas carottier du tout !... »

Carrée (tête), *tête de choucroute* : Allemand.

Carte (revoir la) : Vomir.

On comprendra ce dernier sens en se rappelant qu'on entend par *carte* la liste des mets qu'on choisit pour son repas.

Une femme *en carte* est une femme à laquelle la préfecture de police impose une carte de fille soumise.

Cascade : Vicissitude.

On dit le Fleuve de la vie et les Cascades de l'existence.

Casque : Chapeau rond.

Synon. : Gibus, pipelet, etc.

Casque a mèche : Bonnet de coton.

Casquer : Donner aveuglément dans le piége.

« Ce mot n'est autre que le verbe italien *cascare*, tomber, qui a donné naissance à notre substantif de cascade. » — Fr. Michel.

On emploie aussi. Casquer dans le sens de payer une somme d'argent.

Casquette : Pris de vin.

Ce mot doit son origine à une expression proverbiale qui avait cours au seizième siècle, ainsi que le prouve M. Fr. Michel. A proprement parler, *être casquette* signifie en avoir pour sa casque ou sa tête.

« Ils furent ensemble dans un cabaret boire quelques pots de bon vin... si bien que ce malheureux Jean s'en donna dans le casque. » — *L'art de pourrir la pomme sans crier.*

> Ai-je manqué, sans a jeun, soit casquette
> De t'apporter ma soif et ma chanson?
>
> Fleurant.

Casquette : Chapeau de femme.

« Cré chien! Loise, t'as la une casquette. » — Gavarni.

Casse : Bris accidentel des verres ou de la porcelaine dans un café ou un restaurant.

« Dans beaucoup de villes, le maître d'hôtel marie prend des pourboires, une part pour sa femme, une part pour ses enfants, une part pour la *casse*, etc. » — A. Luchet.

Casse-noisette : Tête dont le nez et le menton paraissent vouloir se rejoindre.

« Les flâneurs du quartier les avaient surnommés les deux Casse-noisettes. » — Balzac.

La perte des dents donne assez souvent cet aspect aux figures de vieillards.

Casse-poitrine : « Cette boutique est meublée de deux comptoirs en étain où se débitent du vin, de l'eau-de-vie et toute cette innombrable famille d'abrutissants que le peuple a nommés, dans son énergique langage, du Casse-poitrine. » — Priv. d'Anglemont.

Bien qu'assez vague, cette définition nous paraît préférable à celle de M. Fr. Michel, qui dit que c'est un breuvage composé des résidus tombés des comptoirs des distillateurs.

Reste à savoir si les consommateurs qui honorent de leur présence les comptoirs de distillateurs laissent égarer le moindre filet de leurs liquides.

Casser (se la) :

> Vous vous esbignez.
> Ils se la cassent. — Al. Second.

(V. *Air*.)

Casseur : Fanfaron, prêt à tout casser.

« La manière oblique dont ils se coiffent leur donne un air casseur. » — R. de la Barre.

Castor : Chapeau de feutre ou de poil de lapin.

Catégorie (1re, 2e et 3e) : Ces divisions, qu'une ordonnance sur la boucherie a rendues pour un moment officielles, ont à l'instant été adoptées par les gouailleurs de la société parisienne, et leur ont servi à coter le degré de distinction de celui-ci ou de celle-là. On dit Une femme de troisième catégorie, comme Une femme du quart de monde. (V. ce mot.)

Cavaler (se) : S'enfuir à toute vitesse.

« Nous savons par un passage du *Moyen de parvenir* que cavaler était synonyme de chevaucher. Se cavaler veut donc dire aller à cheval sur soi-même.» — Fr. Michel.

Synon. : Se la casser, se la courir, s'esbigner, se pousser de l'air, etc.

Celui (avoir) : Avoir l'honneur.

On en est venu à user de ce terme en se moquant des politesses exagérées de la petite bourgeoisie, où l'on avait à cœur de répondre : *J'ai celui de*, etc., à l'interlocuteur qui vous avait dit : *J'ai eu l'honneur de*, etc.

Centre de gravité : Derrière.

« Porter une main furtivement timide à son centre de gravité. » — Ed. Lemoine.

Dès 1672, Molière faisait dire à Belise dans les *Femmes savantes* :

PHILAMINTE.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Le laquais tombe.)

BELISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons Centre de gravité.

Centrier : Député du centre conservateur sous Louis-Philippe.

« Moreau! mais il est député de l'Oise. — Ah! c'est le fameux centrier. » — Balzac.

Centrier, centripète : Soldat du centre.

Synon. : Pioupiou, tourlourou, troubadour, pousse-caillou, cul-rouge, lignard.

Ces : Ce pronom a une valeur ironique particulière lorsqu'il est placé devant les substantifs.

« On a donné à Ces dames que voici le nom de musardines. » — Alb. Second.

Béranger a chansonné Ces demoiselles.

C'est un peu ça : C'est très-bien réussi, c'est on ne peut mieux.

Fort usité dans le peuple et dans l'armée.

Chafrioler : S'abandonner, se complaire.

« L'atmosphère de plaisirs où il se chafriolait. » — Balzac.

Chahut : Tapage, danse bruyante.

Vient évidemment, comme M. Fr. Michel le fait remarquer, de *chat-huant*.

J'vas prendre l'air innocent
En dansant,
J'mets l'chahut z'à la retraite. — Festeau.

Chahuter : Faire chahut.

« Ce verbe qui, à proprement parler, signifie crier comme un chat-huant, vient du nom de cet oiseau autrefois appelé *chahu* ou *cahu*...

« Il est facile maintenant de se rendre compte de ce qu'a pu être dans l'origine la danse appelée *chahut*. C'était, suivant toute apparence, un branle pendant l'exécution duquel un ou plusieurs danseurs faisaient

entendre le cri de l'oiseau des ruines. » — FRANC. MICHEL.

Chahuter veut dire aussi renverser, culbuter quelqu'un ou quelque chose :

> Si au fond de ses entrailles
> La Seine nous recevait,
> Sur les bords du noir Cocyte,
> *Chahutant* le vieux Caron,
> Nous l'fich'rons dans sa marmite, etc.
>
> (*Chanson de canotiers.*)

CHAÎNE D'ENRAYAGE : Nom dérisoire donné par les soldats à la chaîne qui rattache l'épinglette à la boutonnière de leur habit d'uniforme.

CHAIR HUMAINE (vendeur de) : Agent de remplacement militaire.

Au dix-huitième siècle, on donnait déjà le même nom aux sergents recruteurs.

Synon. : Marchand d'hommes.

CHALOUPE : Femme dont la toilette fait un étalage exagéré.

« C'te chaloupe ! » s'écrie un gamin de Gavarni en regardant passer une femme dont l'énorme jupon flotte au vent.

La *Chaloupe orageuse* était naguère une variété pittoresque du cancan.

CHALOUPER : Danser la chaloupe orageuse.

CHAMEAU : Femme de mauvaise tournure.

Dans le *Cabinet satyrique* de 1634, M. Fr. Michel

trouve plusieurs exemples concluants en faveur de cette définition, mais non en faveur de celle qu'on lui attribue généralement aujourd'hui. — En effet, on donne souvent le nom de *chameau* à des femmes dont les mœurs peuvent être suspectes, mais dont la tournure est beaucoup plus irréprochable.

« Que cette vie n'est qu'un desert, avec un chameau pour faire le voyage et du vin de Champagne pour se désaltérer. » — F. Duriège, 1842.

« Il n'y a pas d'affront pour une femme appelée *chameau !* Cet animal est sobre et laborieux. Quelle citoyenne du quartier Bréda peut en dire autant? » — Commerson.

Champ : Champagne.

« *Maria.* Oh!... du champ! — *Eole.*.. agne. — *Maria.* Qu'est-ce que vous avez donc? — *Eole.* On dit du champagne. — *Maria.* Ah bah! où avez-vous vu ça? » — Th. Barrière.

Chançard : Favorisé habituellement par le hasard. Synon. : *Veinard.*

Chandelle (tenir la) : Au figuré, être placé dans une fausse position par les hasards d'une intrigue quelconque; en être réduit à considérer le bonheur d'autrui sans y pouvoir prendre part.

Chantage, *Chanteur* : « Le chantage, c'est la bourse ou l'honneur. » — Balzac.

« Le chantage est une invention de la presse anglaise, importée récemment en France. Les *chanteurs* sont des gens placés de manière à disposer des jour-

naux. Jamais un directeur de journal, ni un rédacteur en chef, n'est censé tremper dans le chantage. Ces *bravi* viennent trouver un homme, qui pour certaines raisons, ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Beaucoup de gens ont sur la conscience des peccadilles plus ou moins originales. Il y a beaucoup de fortunes suspectes à Paris, obtenues par des voies plus ou moins légales, souvent par des manœuvres criminelles, et qui fourniraient de délicieuses anecdotes, comme la gendarmerie de Fouché cernant les espions du préfet de police qui, n'étant pas dans le secret de la fabrication des faux billets de la banque anglaise, allaient saisir les imprimeurs clandestins protégés par le ministre ; puis l'histoire des diamants du prince Galathione, l'affaire Maubreuil, la succession Pombreton, etc Le chanteur s'est procuré quelque pièce, un document important, il demande un rendez-vous à l'homme enrichi Si l'homme compromis ne donne pas une somme quelconque, le chanteur lui montre la presse prête à l'entamer, à dévoiler ses secrets. L'homme riche a peur, il finance. Le tour est fait. Vous vous livrez à quelque opération périlleuse, elle peut succomber à une suite d'articles : on vous détache un chanteur qui vous propose le rachat des articles. Dans le dix-huitième siècle, où le journalisme était au maillot, le chantage se faisait au moyen de pamphlets dont la destruction était achetée par les favorites et les grands seigneurs. L'inventeur du chantage est l'Arétin, un très-grand homme d'Italie qui imposait les rois, comme de nos jours tel journal impose les acteurs. » — Balzac.

« Un genre de crime qui appartient essentiellement à notre époque, c'est le *chantage*. Les anciens vivaient à ciel découvert, ils n'avaient guere à redouter

le chantage !... D'ailleurs, l'antiquité était si franchement vicieuse, qu'elle ne craignait point de s'entendre imputer tout haut les vices qu'elle étalait publiquement.

« Le chantage existe partout. Et celui que l'on punit n'est pas toujours le plus dangereux. Il y a le *chantage* en gants paille, qui s'exerce dans un salon, qui prend des airs de vertu, qui du haut de son équipage éclabousse le passant ; celui-là, on ne l'atteint pas! Mais le tribunal est la terreur de ces exploiteurs de bas étage qui proposent aux gens craintifs et aux pusillanimes une terrible alternative : la bourse ou le déshonneur! Cette semaine, nous avons vu un de ces aventuriers à qui M. le procureur impérial demandait des comptes sévères. C'était à Mabille, celui-là, qu'il exerçait sa piraterie. Il vivait, lui et les siens (car ils formaient une bande), au moyen d'impôts qu'ils prélevaient sur le luxe des élégantes pécheresses. Il s'imposait dans les boudoirs les plus riches du quartier Bréda ; il menaçait de faire du scandale, de rappeler à lord B... ou au prince C... la liste de leurs prédécesseurs, si on ne lui payait point une liste civile convenable! ou il découvrait une petite faute cachée, oubliée, et il menaçait de la faire revivre ; ou, au besoin, si dans le passé de la victime il ne trouvait point la tache désirée, il l'inventait!

« Nous avons vu autrefois au Palais un vieux professeur, fort connu, savant éminent. Ce malheureux depuis un demi-siècle était exploité par une bande de misérables qui lui demandaient de l'argent sous peine de lui imputer un vice ignoble. Le professeur avait craint le scandale ; il avait payé. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que les premiers exploiteurs

étaient morts ou retirés avec leurs rentes, et avaient cédé à des successeurs leur part dans l'exploitation de M. X... A chaque trimestre, un coup de sonnette se faisait régulièrement entendre dans la maison habituellement si tranquille du savant; ce coup de sonnette faisait tressaillir le pauvre homme : c'était la diffamation qui venait réclamer le prix de son silence. Et M. X... a payé comme cela environ 300,000 fr.

« Enfin, la justice a mis la main sur ces corsaires de la vie privée. Les douze coquins qui vivaient sur la fortune de M. X..., ne vivront dorénavant qu'aux frais de l'État. » — *Figaro.*

Chanter : « Puisque l'argot court aujourd'hui les boudoirs, nous dirons que faire chanter signifie obtenir de l'argent de quelqu'un en lui faisant peur, en le menaçant de publier des choses qui pourraient nuire à sa considération, ou qu'il a pour d'autres raisons un grand intérêt à tenir ignorées. » — Roqueplan.

M. Fr. Michel a trouvé un exemple de *faire chanter* dans la grande Chronique de Matthieu Paris.

Chanter est tombé aujourd'hui de l'argot dans le domaine public.

Chanterelle (appuyer sur la) : Serrer un individu de façon à le faire crier.

Chaparder : Marauder.

Les zouaves passent pour les plus habiles chapardeurs de l'armée, et le mot même est, dit-on, de leur invention. Les journaux l'ont imprimé plus d'une fois pendant la guerre d'Orient.

Vient sans doute du mot *chat-pard,* qui désigne un animal connu aussi sous le nom de chat-tigre ou serval.

Charabia : « Toutes ses affaires se traitent en patois d'Auvergne dit *charabia.* » — Balzac.

Charabia est pris aussi pour l'Auvergnat lui-même. Dans cette dernière acception, il a pour synonyme *Auverpin.*

« Que penseriez-vous d'un homme qui n'est ni Auverpin ni Charabia ? » — Priv. d'Anglemont.

Charlemagne (faire) : Se retirer du jeu lorsqu'on craint de perdre après avoir beaucoup gagné.

C'est un acte d'indélicatesse entre joueurs ; car il est d'usage que le gagnant laisse toujours au perdant l'occasion de prendre sa revanche.

« Le lansquenet fait fureur... Ah ! c'est qu'il est commode de pouvoir faire Charlemagne sans rougir, et Charlemagne est le roi du lansquenet. On se trouve en gain, on quitte la table et tout est dit. » — E. Arago. 1844.

Charlemagne : Poignard d'infanterie.

Synon. : Bondieu, coupe-choux.

Allusion ironique à l'épée dudit monarque.

Charlot : « Mais, oui ; Charlot est là, répondit le surveillant.

« Le peuple et le monde des prisons appellent ainsi l'exécuteur des hautes-œuvres de Paris. Ce sobriquet date de la révolution de 1789. » — Balzac.

Charpentier : Auteur dramatique doué de plus d'habileté que de talent véritable.

« Il n'est pas déjà si facile de se montrer un habile charpentier. » — ALB. SECOND.

CHASSE : Réprimande sévère.

Synon. : Galop, suif, poil, poussée, savon.

« C'est pas l'embarras, faut croire qu'il aura reçu une fameuse chasse pour être remonté si en colère. » — H. MONNIER.

CHATTEMENT : Avec câlinerie.

« Elle alla chattement à lui. » — BALZAC.

CHATTERIE : Friandise, petit soin.

CHAUD : Être chaud, en argot, veut dire Être rusé.

Dans la langue usuelle, *il est chaud là* veut dire, au contraire, Il est bien pressé, il témoigne une ardeur suspecte.

C'est un Chaud, veut dire indifféremment C'est un grand coureur de belles ou un homme déterminé, brave.

« *Adrien.* Ah! vous étiez à Wagram. — *Le conducteur.* Un peu. — *Adrien.* Il y faisait chaud, hein! — *Le conducteur.* Oui, qu'il y faisait chaud. » — H. MONNIER.

C'est-à-dire : La bataille était rude, animée. — On emploie Chauffer dans le même sens.

« Il paraît que ça chauffe dur en Afrique. » — BALZAC.

CHAUFFE LA COUCHE : « Les maris qui obtiennent le nom déshonorant de *chauffe la couche.* » — BALZAC.

Chauffeur : Homme rempli de gaieté et d'entrain.

« C'était un bon enfant... un vrai chauffeur ! » — H. Monnier.

Chauffeur est aussi employé comme synonyme de courtisan :

« Loquemans, c'est l'officier, le chauffeur de la petite. » — Idem.

Chausse (ça me) : Cela me convient.

Chausson : Système de pugilat particulier réunissant les avantages de la boxe et de la savate.

Chauvin, iste : Patriote ardent jusqu'à l'exagération.

Chauvinisme : « On doit être revenu en France de ce chauvinisme, et admettre qu'il y a des gens fort braves dans tous les pays. » — Alph. Karr.

Chemises (compter ses) : Vomir.

« Cette expression me semble venir du mot *hoquet* par lequel on distinguait en argot le paquet que portaient les gueux. » — Fr. Michel.

Nous y verrions plutôt une allusion à la tête inclinée de l'homme qui, comptant son linge sale, en jette les pièces autour de lui.

Être dans la *chemise* de quelqu'un : Ne pas le quitter d'une semelle, être au mieux avec lui.

Chenique : Eau-de-vie. On dit aussi *Schenick*. (V. ce mot.)

Synon. : Schnaps, roide, dur, trois-six, fil-en-quatre, tord-boyaux, casse-poitrine, sacré-chien.

Cheniqueur : Buveur d'eau-de-vie.

Un vieux Cheniqueur est un homme que les excès alcooliques ont abruti.

Chenu : Le Dict. de Leroux l'emploie dans le sens de bon, exquis : *voilà du vin chenu.*

M. Fr. Michel fait observer que *chenu*, qui veut dire proprement *blanc de vieillesse*, aura sans doute été appliqué au vin dont la vieillesse constitue l'une des grandes qualités.

Chenu s'entend aussi pour Riche, soigné d'exécution.

« Il met sur son nez une *chenue* paire de lunettes.» — La Bédollière.

En général, *c'est du chenu* est une expression que le peuple applique à tout pour témoigner son admiration.

Cheval de trompette : Homme aguerri.

« Moi d'abord, je suis bon cheval de trompette, le bruit ne m'effraye point. » — H. Monnier.

Chevalier de l'aune : Commis de boutique.

« Il n'y a que ces chevaliers de l'aune pour aimer la boue au bas d'une robe. » — Balzac.

On appelle Chevaliers du printemps ceux qui portent des œillets rouges à la boutonnière pour singer le port d'une décoration.

Cheveux (avoir de beaux) : Être mal ajusté, mal bâti, avoir mauvaise mine.

Avoir mal aux *Cheveux* se dit du malaise extrême et de l'hébêtement qui suivent d'ordinaire l'ivresse. Un homme qui a bu avec excès est toujours sûr d'avoir mal aux cheveux le lendemain.

Chic ou Chique : « Chic : Habileté, métier, savoir faire, fini. Ce mot qui faitpartie de l'argot des ateliers de peintres, était en usage dès le dix-septième siècle.

« J'espère avec le tems que j'entendrai le chic. — *Satyres de Du Lorens.*

« Quoi qu'en puissent dire Ménage et le Duchat *chic* vient de l'espagnol *chico*, petit. » — Fr. Michel.

L'exemple est curieux, mais l'étymologie douteuse.

Chique s'emploie indifféremment comme adjectif ou comme substantif.

« C'est chique et bon genre. » — Ricard.

« Les premières grâces et le premier *chic* de Chapelou. » — Lefils.

« Si vous avlez un peu de notre *chique.* »—Balzac.

Dans le premier exemple, *chique* veut dire *distingué;* dans les autres, *cachet, tournure particulière.*

Une femme qui a du chic, Une élégante.

Une esquisse qui a du chic. Une esquisse remplie de verve et d'originalité.

Une tête faite de chic, veut dire au contraire une tête qui n'a rien d'original, qui a toute la vulgarité et la banalité du modèle. Ici, *chic* est à l'art du dessin ce que *ponsif* est à la littérature.

« C'étaient là de fameux peintres. Comme ils soignaient la ligne et les contours! comme ils calculaient les proportions! ils ne faisaient rien de *chique* ou d'après le mannequin. » — La Bédollière.

Rien de plus nuancé, de plus délicat, on le voit, que les diverses acceptions de ce mot.

Chic a de nombreux synonymes, dont plusieurs sont ses dérivés. En voici approximativement la liste :

Chicard, chicandart, chicocandart, chiqué, chocnosoph.

Bath, bahuté, bœuf.

Chouette, chouettard, chouettaud.

Rup, rupard, rupin.

Sterling, numéro 1.

Rien qu'à voir la multiplicité de ces étranges superlatifs, on devinerait que le peuple français est l'un des plus enthousiastes de la terre.

•

Chicard (c'est un peu), l'arlequin du carnaval moderne.

Son costume, bizarre assemblage d'objets hétéroclites, se compose le plus souvent d'un casque du quinzième siècle, d'une perruque de postillon, d'une chemise de flanelle et du pantalon bordé de cuir de la grosse cavalerie. Ses bras à moitié nus s'enfoncent dans des gants à manchettes de buffle. Tel est à peu près le fond de la tenue ; quant aux accessoires, ils varient à l'infini.

Celui qui, le premier, mit ce costume à la mode était un marchand de cuirs, auquel est resté le nom de M. Chicard. Il donna des bals et inventa un pas nouveau.

« Chicard, c'est le type de l'homme abandonné dans les fantaisies de la danse à toute sa primitive liberté. » — F. Deriège.

« Et puis après, est venu Chicard, espèce de Mazaniello qui a détrôné l'aristocratie pailletée des marquis, des sultans, et a montré le premier un manteau royal en haillons.

« Mais déjà Chicard a perdu de sa popularité, sa gloire vieillit ; et la vieillesse en France, c'est la mort. » — M. Alhoy.

« Chicard est français de cœur, sinon de gram-

maire, bien qu'il ne soit pas encore du Dictionnaire de l'Académie.

« L'homme de génie qui s'est fait appeler Chicard a modifié complétement la chorégraphie française.

« Chicard existe, c'est un primitif, c'est une racine, c'est un règne. Chicard a créé chicandar, chicarder, chicander ; l'étymologie est complète. » — T. Delord.

Chicard, candart, cocandart : Qui a du chic.

« Ce mot, usité dans les ateliers de peintres, serait bien ancien s'il était venu d'un nommé Chiquart, dit M. Fr. Michel à propos d'une édition des *Sérics* de Bouchet où il trouve ces mots : *Car on dit brave comme Chiquart.* »

Et son étymologie espagnole de *Chico*, qu'en fait alors M. Francisque Michel ? (V. le mot *Chic.*)

« Une danse aussi grotesque, aussi peu chicandarde que celle de ce garde municipal. » — Louis Huart.

« Une dame très-belle, très-coquette, très-élégante, en un mot, très-*chicandarde.* » — Ed. Lemoine.

Chicarder : « Quand un bal de grisettes est annoncé, le vaurien va chicarder avec les couturières. » — F. Deriège.

Chien de cour : Maître d'études.

Chien de régiment : Caporal ou brigadier.

« Ce dernier est un peu maître d'études, en ce sens que son contact incessant avec les soldats augmente de beaucoup la difficulté d'un service déjà fort pénible.

Chien (sacré-) : Eau-de-vie.

L'étymologie qu'en donne M. Fr. Michel paraît fort douteuse. A propos d'un couplet de sens problématique, il établit qu'on a pu dire dans le peuple De la liqueur de chien pour De l'eau-de-vie, et que cette expression aurait pris faveur à cause du proverbe qui dit que le chien est l'ami de l'homme.

Chien : Avare.

Horace (l. II, sat. 2) emploie le mot *canis* pour signifier avare. — Chez nous, dit Achaintre, l'un de ses traducteurs, on dit encore dans le même sens : Est-il chien!

Chien (piquer un) : Dormir.

On trouve dans Rabelais un exemple de *dormir en chien.*

Chiendent (voilà le) : C'est-à-dire là est la difficulté. C'est le *that ist the question* du peuple.

Ce terme fait sans doute allusion aux difficultés qu'on rencontre en voulant arracher le chiendent dont les racines longues et noueuses sont fort entrelacées.

Chiner : Aller à la recherche des occasions et conclure de bons marchés avec des détenteurs ignorants.

« Remonencq allait *chiner* dans la banlieue de Paris. » — Balzac.

Chineur : Qui fait le métier de chiner.

« Dans le métier de *chineur*. » — Balzac.

« Les roulants ou chineurs, sont es marchands d'habits ambulants qui, après leur ronde, viennent dégorger leur marchandise portative dans le grand réservoir du Temple. » — MORNAND.

CHINOIS : Sobriquet familier dont on orne le premier venu, souvent sans motif.

« *Chinois*, amène les liquides. » — BALZAC, *Père Goriot*.

« Te tairas-tu, Chinois! » — IDEM, *Peau de chagrin*.

« Dis-donc, Chinois! » — IDEM, *Cousin Pons*.

CHIGNER : Pleurer. — Mot bien connu des gamins.

« Ça lui fera du bien de *chigner*. » — BALZAC.

CHIPER : Dérober.

« En chipant les sept cent cinquante mille francs. » — BALZAC.

CHIPEUR : Qui a l'habitude de chiper.

« Chipeur comme un gamin de Paris. » — BALZAC.

CHIPIE : Femme acariâtre, revêche, querelleuse.

CHIQUEMENT : Avec chic.

CHIQUER : Dessiner avec chic, manger.

« Ne pourrions-nous pas chiquer une légume quelconque? mon estomac abhorre le vide. » — BALZAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2

C [suite]

Chocnoso : Brillant. (V. *Chicard.*)

On ne paraît pas bien fixé sur l'orthographe de ce mot.

« Dans cette situation, comment dire?... — Chocnoso... » — Balzac.

Dans *Pierre Grassou*, le même auteur écrit *Chocnosoff*.

« Je m'en vais chez le restaurateur commander un dîner kox-noff. » — Champfleury.

« Ce jeune provincial dont vous riez aujourd'hui, aura une tenue moderne, chicarde, chochnosogue. » — Louis Huart.

Après Louis Huart, vient enfin Commerson qui, dans une pièce sur Théophile Gautier, dit :

On le vit dans mainte strophe
Exalter la cachucha,
Sa plume était Chocnosophe,
Et ses goûts ceux d'un pacha.

Chope : Abréviation de chopine, dont elle a, ou plutôt devrait avoir (ceci à l'adresse des cafés parisiens) la même capacité.

— Une chope de bière.

Les *chopeurs* sont ceux qui boivent beaucoup de bière.

Chose : On appelle ainsi celui dont on ne se rappelle pas le nom.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

« Et moi qui soupe avec mosieu Chose... » — GAVARNI.

« Il y a le nommé... *Chose.* » — RICARD.

« Chose est malade. — Qui ça, Chose? » — H. MONNIER.

Synon. : Machin.

Chose : Sentiment de compassion ou d'amour-propre, prévenance.

« Tu me feras peut-être accroire que tu n'as rien eu avec Henriette? Vois-tu, Fortuné, si tu avais la moindre chose, tu ne ferais pas ce que tu fais... » — GAVARNI.

CHOSE (avoir l'air) : Paraître emprunté, ridicule.

« Ma sainte te ressemble, n'est-ce pas, Nini? — Plus souvent que j'ai un air chose comme ça! » — GAVARNI.

CHOSE (devenir tout) : Se sentir ému, énervé, dans un état anormal.

« Je deviens toute *chose*, toute mollasse. » — RICARD.

CHOU BLANC (faire) : Ne rien gagner, perdre la totalité de son enjeu.

CHOU COLOSSAL (c'est un) : C'est une entreprise destinée à tromper le public par des promesses ridiculement avantageuses.

« Il y a deux ou trois ans, on vit à la quatrième page de tous les journaux un éloge pompeux d'un nouveau chou... Ce chou était le *chou colossal* de la Nouvelle-Zélande, servant à la fois à la nourriture des hommes et des bestiaux et donnant un ombrage

agréable pendant l'été. C'était un peu moins grand qu'un chêne, mais un peu plus grand qu'un prunier. On vendait chaque graine un franc... On en achetait de tous les coins de la France.

«Au bout de quelques mois, les graines du chou colossal avaient produit deux ou trois variétés de choux connues et dédaignées depuis longtemps. La justice s'en mêla. » — Alph. Karr. 1841.

Chouanner : « Avait guerroyé dans la Vendée et quelque peu *chouanné*. » — Balzac.

Chouan et *Chouannerie* désignent de même ceux qui ont autrefois combattu la République dans nos provinces de l'Ouest. C'était une guerre de bois et de haies qui fit donner naturellement à ses acteurs le nom de Chouans (chats-huants).

Chouchouter : Choyer.

«Tu seras *chouchouté* comme un dieu. » — Balzac.

On sait que *mon chouchou* est un terme de tendresse. De là à chouchouter, il n'y avait pas loin.

Choucroute (tête ou mangeur de) : Allemand.

Chouette, Chouettard, Chouettaud : Remarquablement beau et bon.

« Cré chien ! Loïse, t'as là une casquette un peu chouette !... » — Gavarni.

« Elle est bonne votre eau-de-vie. — Oui, elle est chouette. » — H. Monnier.

« Ah ! vous avez là une chouette femme. » — Gavarni.

Voilà sans doute un des premiers exemples du mot :

« Ma femme sera coincte et jolye comme une belle petite chouette. » — Rabelais.

Chouettement : Parfaitement.

Suis-je près d'un objet charmant,
Pour l'allumer chouettement,
Mon cœur est comme une fournaise.

Festeau.

Chuter : Tomber à plat, en parlant d'un ouvrage dramatique ou d'un acteur.

Synon. : Faire four.

« Si elle est bonne enfant, je la soutiendrai à son début au Gymnase... Ah ! je puis faire chuter qui je veux. » — Balzac.

Cinq sous. — V. *Quatre sous.*

Cipal : Soldat de l'ancienne garde municipale.

Claque : Réunion de claqueurs, d'applaudisseurs à gage.

Oublié par le Dictionnaire de l'Académie, qui admet cependant Claquer et Claqueur.

Claquer : Mourir.

Ce mot, qui sort fréquemment de la bouche du peuple de Paris, a inspiré à M. Fr. Michel un commentaire qui nous semble peu compréhensible :

« Claquer, mourir. Terme usité parmi les lorettes parisiennes, qui font ainsi allusion à l'explosion de quelque chose qui crève. Ces dames ont voulu, sans doute, remplacer un plus vilain mot qu'elles prononcent quelquefois cependant, par exemple quand elles veulent dire que le bienfaiteur de l'une d'elles est mort. Que l'on cherche le synonyme de *claquer* lorsqu'il s'agit d'un fouet, et l'on aura ce mot, que

pour rien au monde je ne voudrais écrire. » — Fr. Michel.

Clarinette : Fusil de munition.

Cliché : Invariable.

« Tel est le discours cliché que le vénérable baron Taylor a en réserve pour toutes les circonstances. » — *Figaro.*

Synon. exact de Stéréotypé, qu'on emploie aussi fréquemment au figuré.

Cloporte : Portier.

C'est un assez misérable jeu de mots : *clôt-portes.*

Synon. : Cerbère, pipelet.

« Qu'a dit le vil cloporte? -- Le cloporte a dit : C'est huit sous. » — Champfleury.

Clou : Mont-de-piété.

Synon. : Tante, plan, mont.

« Il avait mis le linge en gage ; on ne disait pas encore *au clou.* » — Luchet.

M. Francisque Michel explique ainsi l'origine de ce mot :

« Allusion au mont-de-piété où les habits engagés sont, du moins à ce que croit le peuple, accrochés à des clous comme chez leurs propriétaires. » — Fr. Michel.

A ceci, faisons observer que le peuple sait très-bien à quoi s'en tenir, puisqu'on lui rend les habits tout pliés dans le linge qu'il est obligé de fournir pour envelopper ses hardes.

Nous croyons plutôt qu'on s'est servi figurément du terme *mettre au clou*, qui a toujours signifié

reléguer en lieu sûr une chose dont on croit ne pas avoir besoin de longtemps.

« De *clou* sont venus naturellement *clouer*, *déclouer* et *surclouer*.

« Jeune insensé, oublies-tu que nous avons passé le 20 du mois, et qu'à cette époque les habits de ces messieurs sont *cloués* et *surcloués !* » — VERGER.

CLOUS DE GIROFLE : Dents gâtées, mal soignées, dont les chicots noirâtres présentent avec les épices susnommées une fâcheuse ressemblance.

Les *dominos* sont, au contraire, de belles dents larges et blanches.

COCARDE : Tête.

En prenant la partie pour le tout, on a dit *taper sur la cocarde* ou sur le *pompon*, pour *frapper sur la tête de quelqu'un*.

On parle aussi d'un homme dont le vin a troublé le cerveau, en disant que la boisson *lui a tapé sur la cocarde*.

COCARDIER : Homme amoureux de son métier, fanatique du service militaire, zélé jusqu'à l'exagération de ses devoirs.

Cette dénomination spéciale à l'armée, et d'ailleurs fort honorable, se sent plus qu'elle ne s'explique. Il s'agit d'un homme qui, aux moments les plus inopportuns, mettra sa cocarde en jeu.

COCO (se passer par le) : Manger.

« On sait qu'on appelle noix parmi le peuple cette nodosité protubérante qui se trouve sur la partie antérieure du cou : de là le mot de *coco* par lequel on

désigne chez nous une espèce de noix des tropiques. » — Fr. Michel.

Cocotte (une petite) :

Ce terme, presque intraduisible, répond exactement à un mot tombé en désuétude. Nos pères disaient *une caillette.*

« Il m'a conduit au Moulin-Rouge avec des cocottes qui nous ont plantés là. » — Monselet.

Cocu (couleur de) : Jaune.

Cœur sur le carreau (jeter du).

Le *Dictionnaire comique* de Leroux définit déjà cette expression : « On dit d'un homme qui a vomi qu'il a jeté du cœur sur le carreau. »

L'allégorie est plus que facile à saisir.

Cognard : Gendarme.

En argot, on dit *cogne.* — Selon M. Fr. Michel, ce mot vient de *cagnetto*, satellite, coupe-jarrets. — L'étymologie nous paraît un peu risquée.

Col (se pousser du) : Se faire valoir, être content de soi.

L'image est parlante ; car passer la main sous le menton en renversant la tête est un geste favori de l'homme présomptueux.

Colle : Simulacre d'examen, examen préparatoire à un examen véritable. — Il n'y a pas à Paris d'institution sérieuse qui n'ait son *colleur.*

La *colle* est une épée de Damoclès constamment suspendue sur la tête des polytechniciens.

« On est toujours tangent à une colle, soit que le professeur vous interroge à l'amphithéâtre, soit que le sort vous ait désigné pour être examiné sur les travaux des huit jours précédents. » — La Bédollière.

Colle signifie aussi mensonge. Dès le dix-septième siècle, nous trouvons ce mot employé dans la *Juliade*, une satire dirigée contre Mazarin :

> Pour mieux duper les amoureux,
> Etre adroit à ficher la colle.

Coller : Embarrasser, interdire.

On a aussi emprunté à la langue du billard Coller sous bande, c'est-à-dire Acculer quelqu'un dans une situation difficile.

Coloquinte : Tête.

Combrousiers : « C'est ainsi que les marchands forains nomment les paysans. » — Priv. d'Anglemont.

Comfort : Bien-être, aisance parfaite de la vie matérielle.

« Il y avait introduit le comfort, la seule bonne chose qu'il y ait en Angleterre. » — Balzac.

On dit également *comfortable*.

Compère-cochon (être) : Etre par trop familier.

Compte (avoir son) : Même signification que le mot ci-après.

Il a son compte veut dire quelquefois : Il a reçu un coup mortel, il en a fini avec la vie.

Complet (être) : Etre soûl de boisson.

Comfortabilisme : Pratique du comfortable.
« Leur philosophie est sans doute soutenue par le comfortabilisme. » - Balzac.

Conjungo : Mariage.
« Un produit de son premier conjungo. — Ricard.
Synon. : *Matrimonium.*

Consomm. : Rafraîchissements.
C'est l'abrégé du mot *consommation.*
« D'une voix insidieuse il engage habilement la conversation en faisant observer qu'il fait bien chaud; que ces dames doivent être altérées par la danse, ce dont elles ne disconviennent pas. Partant de là, il les supplie d'accepter une consommation. » — Mornand.

Copain : « Il est de toutes les parties, de tous les jeux, il a de nombreux *copains.* » — H. Rolland.
« Etre copain, c'est se joindre par une union fraternelle avec un camarade, c'est une amitié naïve et vraie, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'intérêt, qu'on ne trouve guère qu'au collége. » — Idem.
« L'origine de ce mot, dit M. Fr. Michel, me paraît devoir se trouver dans la locution proverbiale et populaire *camarades comme cochons.* »
Nous concevrions plus facilement que *copain* vînt de l'ancien mot *compain*, compagnon. Il est usité, du reste, depuis longtemps et ailleurs qu'au collége.

CORBEAU : Frère ignorantin.

De là vient que certains malappris disent *couac! couac!* en voyant passer les longues robes noires qui sont l'uniforme de cet ordre. Nuls cependant plus que les gens du peuple ne sont à portée d'apprécier leurs services.

CORNET : Estomac.

« Je n'suis pas fâché de m'mettre quelque chose dans le cornet. » — H. MONNIER.

CORNICHON : Imbécile.

« Gros cornichon ! s'écria-t-elle. » — BALZAC.

Ce substantif comporte un féminin :

« Jour de Dieu ! Constantin, fallait-il être *cornichonne!* » — GAVARNI.

COSAQUE : Brutal, sauvage.

Il est à remarquer, comme dit M. Félix Mornand, que le peuple français s'est plu à personnifier plus d'un défaut.

Un arabe est un usurier; un grec, un voleur; un polonais, un homme peu tempérant. On dit aussi Querelle d'Allemand pour une dispute non motivée.

CÔTE (être à la) : Être à sec d'argent.

« Car il est bien mauvaise langue quand il se trouve à la côte » . — BALZAC.

Par contre, on dit *est à flot* quand la fortune vous sourit.

CÔTELETTES : Favoris minces aux environs des tempes et s'élargissant le long des joues.

Couenne : Homme indolent et lâche.

Coulissier : Spéculateur jouant à la coulisse de la Bourse, c'est-à-dire en dehors du parquet des agents de change.

« Ces vingt individus, criant, hurlant, se poussant, sont les coulissiers, ou plutôt leurs commis.

« La Coulisse, comme au théâtre, représente un peu le côté fantaisiste de la Bourse... Elle a plus d'importance qu'une compagnie autorisée; c'est elle qui souvent donne le branle, précipite la hausse ou la baisse. » — *Figaro.*

Coulissier. (V. *Boursier.*)

Coup a monter : « *Un coup à monter*, ce qui, dans l'argot des marchands, veut dire une fortune à voler. » — Balzac.

Coup (monter le) : Abuser, tromper sous un prétexte spécieux.

Coup de pistolet : « Alléché par l'exemple et la perspective de quelques bénéfices énormes, et qui par cela même représentent la mort de milliers de gens, un novice vient tirer *un coup de pistolet* à la Bourse (c'est l'expression pour désigner une opération isolée et sans suite, un coup de main). » — Mornand.

Coupe-ficelle : Artificier dans les régiments d'artillerie.

Coupe (aller faire sa) : C'est, en termes de nageur, aller prendre un bain.

« Au bain comme au piquet, il tire sa coupe. » — Commerson.

« Rodolphe, qui nageait comme une truite... se prit à tirer sa coupe avec toute la pureté imaginable. » — Th. Gautier.

Coupe-choux : Sabre-poignard.

Mon n'hach', ma carabine,
Ma croix, mon coupe-choux. — Festeau.

Couper (se) : Se contredire.

Un homme qui croit en avoir décontenancé un autre, lui dit souvent : *Hein! ça te la coupe.*

Gn'a pas d'milieu,
Faut s'dire adieu :
C'est y ça qui vous l'coupe!
Désaugiers.

Couper dans le pont : Donner dans le panneau.

« Messieurs les gendarmes, mettez-moi les menottes... Je prends à témoin les personnes présentes que je ne résiste pas... Ça te la coupe, monsieur l'enfonceur, reprit le forçat en regardant le célèbre directeur de la police judiciaire. » — Balzac.

« Laisse-la couper dans le pont. » — Idem.

On trouvera dans les lignes suivantes une explication complète de ce terme :

« Faire le pont : plier légèrement les cartes à un endroit déterminé, de façon à guider la main de l'adversaire dans la portion du jeu où elle doit cou-

per innocemment, secondant ainsi les vues de l'aventurier. L'expression est pittoresque. » — MORNAND.

COURAILLER : Donner dans la galanterie facile.

« Vous l'auriez empêché de courailler. » — BALZAC.

Equivalent populaire d'un terme plus ancien. C'est l'ancien Coureur de ruelles qui s'appelle aujourd'hui Courailleur.

COUYON : lâche.

COUYONNER : Embarrasser, chagriner.

Le mot est de toute antiquité. On trouve *coillyanacr* dans *Parise la Duchesse*, un roman du commencement du treizième siècle. M. de Martonne, son premier éditeur, en fut si effrayé qu'il préféra lire, en deux mots intraduisibles, *coilli enfae*.

Tu couyonnes veut dire Tu recules, tu canes.

Est-ce que tu couyonnes ? signifie Est-ce que tu te moques de moi ?

COUYONNADE : Chose de peu de valeur, affaire non sérieuse.

CRACHER : Envoyer des projectiles.

On dit du canon qu'il crache la mitraille.

CRAN (lâcher d'un) : Planter là quelqu'un, l'abandonner subitement sous un prétexte quelconque.

Faire un *cran* : Noter une chose avec idée de lui donner une suite.

CRANE : Distingué, éminent, bon.

« C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme ! » — Gavarni.

« Faut que ce soit un crâne homme. » — Ricard.

« Quand j'étais sur la route de Valenciennes, c'est là que j'en avais du crâne de tabac ! » — H. Monnier.

Crânement : Bien, rondement, avec chic.

« Vous pouvez vous vanter d'avoir été crânement menés. » — H. Monnier.

« Elle prenait la brosse chez un peintre, la maniait par raillerie et faisait une tête assez crânement pour produire un étonnement général. » — Balzac.

« Car je veux être *crânement* belle. » — Idem.

Synon. : Rudement, fièrement.

Crapaud : Ce terme n'est pas toujours pris en mauvaise part. Exemple :

« Tiens ! Potier, je l'ai vu du temps qu'il était à la Porte-Saint-Martin. Dieux ! que c'crapaud-là m'a fait rire ! » — H. Monnier.

C'est ainsi qu'on dit Quel monstre d'homme ! ou Quel monstre d'enfant ! en parlant d'hommes et d'enfants qui ne sont précisément ni laids ni criminels.

Crapaud : Bourse du soldat.

Cette bourse, simple poche de cuir dont l'orifice est fermé par un nœud à coulisse, est d'un aspect roussâtre et généralement aplati qui peut à la rigueur rappeler l'ovipare en question.

Il est à noter qu'on donne le nom de *grenouille* aux fonds dont le sergent-major d'une compagnie se trouve le dépositaire responsable.

Ces deux mots doivent être reliés l'un à l'autre par quelque affinité mystérieuse.

Crétiniser : Rendre stupide, idiot.

« Un Chazelle a vécu à vingt-deux sous par tête et s'est crétinisé. » — Balzac.

Cri-cri : *Grillon.*

« Je sens quelque chose qui trifouille dans mon estomac. Je crois que c'est un cri-cri. » — H. Monnier.

Crin (être comme un) : Avoir l'abord rude et désagréable.

Crinoline : Tissu de crin, dont la roideur et les plis prononcés ont la vertu de gonfler les jupes féminines.

« Une dame belle comme un jour de souffrance, fausse comme une crinoline. » — Commerson.

Cristallisation : « Un homme d'esprit, Stendhal, a eu la bizarre idée de nommer cristallisation le travail que la pensée de la marquise fit avant, pendant et après cette soirée. » — Balzac.

On pourrait inventer des néologismes moins justes que celui-là ; car on sait qu'en vertu de la cristallisation, on peut rapprocher, unir et solidifier les parties d'une substance dissoute dans un liquide.

Cristalliser : Lézarder.

« Permis à tous de se promener dans les cours, de fumer leur pipe, de cristalliser au soleil. » — La Bédollière.

Le mot arrive évidemment du laboratoire de chimie de l'Ecole Polytechnique, où il est fort usité.

Croupionner : Imprimer à sa démarche un certain balancement dont l'exagération des jupes à cerceaux nous donne aujourd'hui le dernier mot.

Croute de pain derrière une malle (s'embêter comme une) : S'ennuyer à périr.

Crouteum : Musée de croûtes, collection de mauvais tableaux.

« Bientôt la boutique, un moment changée en croutéum, passe au muséum. » — Balzac.

Croutonner : Peindre comme un croûton, c'est-à-dire assez mal.

Cuirassier : Homme fréquemment coupable du vice de langage appelé *cuir* (V. le *Dictionnaire de l'Académie*). A ce propos, une charmante épigramme de Roqueplan :

« Parce que M. de Jussieu, secrétaire général de la préfecture de la Seine, porte des habits très-ridicules, boutonnés jusqu'en haut, égayés par deux rangs très-serrés de petits boutons de jais, il ne faut pas croire que ce fonctionnaire soit absorbé par les soins de sa toilette excentrique : il est lettré, fait des épigrammes et des mots au besoin.

« Il accompagnait dernièrement son supérieur, M. de Rambuteau, dans une inspection de tous les tuyaux de pompes placés à l'Hôtel-de-Ville ; ces tuyaux étaient en assez mauvais état, et il s'établit entre les deux fonctionnaires le dialogue suivant, que M. de Jussieu est accusé d'avoir rimé en rentrant dans son bureau.

Rambuteau, visitant les pompes de la ville,
Disait : Tous ces tuyaux sont à renouveler,
Mais il nous faut des cuirs. — Parbleu! c'est très-facile,
Lui répondit Jussieu, vous n'avez qu'à parler.

(1841, *Nouvelles à la main.*)

On sait combien l'orthographe de M. de Rambuteau fut soupçonnée sous le dernier règne.

Veux-tu savoir ta langue et l'ostographe ?
Prends-moi z'un cuir, prends-moi z'un cuirassier.

FESTEAU.

CUIVRE : Monnaie de billon.
« T'as vu que ton *cuivre* déménageait. » — RICARD.
Synon. : Mitraille, patard, etc.

* CULOTAGE. (V. *Fumerie.*)

CULOTTE : Partie de dominos qui, sans être toujours décisive, procure au gagnant un nombre considérable de points. La culotte a lieu lorsque les joueurs, n'ayant plus de quoi *poser*, sont obligés d'abattre leurs dominos. Celui qui est reconnu avoir conservé les moins élevés, bénéficie des points de son adversaire.

« Le joueur de dominos préfère le double-six culotte avec six blancs dans son jeu. » — LUCHET.

Culotte a aussi dans les estaminets une signification un peu différente :

« Plus d'une fois, il est arrivé qu'un étudiant poursuivi par le guignon s'est vu mettre sur son compte toutes les demi-tasses consommées dans le courant de la soirée par tous les habitués du café. Total : cinquante ou soixante francs.

« Cela s'appelle empoigner une culotte. » — Louis Huart.

Se donner une culotte : Faire un excès dans le boire ou le manger.

On le trouve déjà dans le Dictionnaire de Leroux.

« Un ivrogne ferait bien mieux de s'acheter un pantalon que de se donner une culotte. » — Commerson.

Fr. Michel y voit une allusion au culot de la pipe.

Se donner une culotte serait plutôt, pour nous, le synonyme d'un terme fréquemment employé : S'en donner plein la ceinture.

Culotte se prend au figuré :

« Nous nous sommes donné une fameuse culotte monarchique et religieuse. » — Balzac.

Culotté : Aguerri, rompu à telle ou telle chose.

« A présent je suis culotté, vois-tu. » — Gavarni.

Des *yeux culottés* sont des yeux cernés de bistre.

Dans ces deux acceptions, il y a évidemment allusion au culotage de la pipe.

Culotter (se) : Prendre une tournure décisive.

« Voici un pied d'Andalouse, se dit-il à part lui, ceci est d'une bonne couleur, et ma passion se culotte tout à fait. » — Th. Gautier.

Culotteur :

« Tout culotteur un peu versé dans la partie, métamorphose le petit fourneau où brûle son tabac en alambic pour cette production équivoque, la nicotine. » — Aug. Luchet.

Cul-rouge : Soldat porteur du pantalon garance qui compose l'uniforme de presque toute l'armée.

Autres temps, autres... mots. C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle on disait dans le même sens *cul-blanc*, témoin ce passage des *Mémoires* de Bachaumont :

« Le 27 janvier 1774. Il est encore arrivé à Marseille à la Comédie une catastrophe sanglante. Un officier du régiment d'Angoulême était dans une première loge, il s'était retourné pour parler à quelqu'un. Le parterre, piqué de cette indécence, a crié *à bas, cul-blanc!* (le blanc est le fond de l'uniforme de l'infanterie), etc., etc. »

D

Daim : Jeune homme plus ou moins élégant, mais toujours vaniteux et crédule, dont le passe-temps principal est de rechercher la société des *biches* (V. ce mot).

Dandy : Homme à la mode.

(Voir son étymologie dans le *Magasin pittoresque*, t. IX, p. 340.).

Dandysme : La science, l'état de dandy.

« M. de Trailles, la fleur du *dandysme*. » — Balzac.

« Le dandysme actuel se résume malheureusement, comme toutes les classes de la hiérarchie sociale,

en deux espèces d'hommes, les exploiteurs et les exploités. » — F. Deriège.

Dantesque : « Diable ! douze vers dantesques et une ébauche de passion perdus, on regarde à cela. » — Th. Gautier.

« O fortune ! pouvais-tu jouer un tour plus cruel à un jeune homme dantesque et passionné ! » — Idem.

Dardar (arriver) : Arriver tout courant.

Déballage (être volé au) : Se dit d'un homme qui, après avoir triomphé d'une coquette, reconnaît que la plupart de ses charmes sont autant d'emprunts décevants faits aux ressources de la toilette.

Ce terme, brutal mais frappant juste, n'a pas besoin d'explication.

« Il est accablé de rhumatismes, ce qui le fait ressembler, au déballage, à ces statuettes que vous avez sans doute remarquées dans la vitrine des bandagistes. » — Monselet.

Débinage : Médisance.

« Vous saupoudrez de compliments désagréables, d'indiscrétions et de *débinages*, puis vous mêlez le tout. » — Commerson.

(Cuisinière bourgeoise, ou manière d'accommoder les hommes à la sauce dans laquelle ils doivent être servis en société.)

Débine : Misère.

« Vous faites alors un roux de débine, composé d'une forte quantité de passions exigeantes que vous délayez à peine dans un mince filet d'argent. » — Commerson.

Balzac a placé ce mot dans une page de sa *Fausse Maîtresse.*

Synon. : Dèche, pane, bœuf.

J'suis dans la débine
J'l'ai pas mérité;
Car dans ma poitrine
Y'a d'la probité. — Festeau.

Débiner : Médire.

Décaniller : S'enfuir.

« Ils ont tous *décanillé* dès le patron-jacquette. » — Balzac.

Décavé : Homme qui a perdu son argent à la roulette.

« A Bade, les décavés vivent sur l'espérance aussi somptueusement que les princes de la série gagnante. » — Villemot.

Dèche : Ruine, misère.

Le verbe *déchoir* a évidemment présidé à la formation de ce substantif.

Décrocher : Retirer du mont-de-piété.

« Les révolutions m'ont réduite à mettre au clou les diamants de ma famille... faudra que tu me *décroches* ça, mon chéri. » — Lefils.

Clou devait, on le voit, entraîner cette acception de Décrocher. On dit aussi Déclouer.

« M. Auguste s'habille au *décroche-moi cela;* ce qui veut dire en français, chez le fripier. » — Priv. d'Anglemont.

Au Temple, les chapeaux de femme s'appellent des Décrochez-moi ça.

« Un Décrochez-moi ça est un chapeau de femme d'occasion. Que dites-vous du mot, madame? n'est-il pas neuf et expressif?... Au reste, qu'il ne vous fasse pas peur. J'ai vu au carré du Palais-Royal (du Temple) des Décrochez-moi ça qu'on eût pu facilement accrocher au passage du Saumon. » — MORNAND.

DEDANS (mettre) : Mettre en prison.

Synon. : Violon, ours, mazaro. (V. ces mots.)

Il m'a mis dedans, signifie également *il m'a trompé*.

Enfin, on dit d'un homme ivre qu'il *est dedans* (sous-entendu *le vin*).

DÉGOMMER : Prendre la place de quelqu'un.

« Le duc sera forcé de te *dégommer*. » — BALZAC.

« Réélu! — Dégommé! » — GAVARNI.

Il est un peu *dégommé*, c'est-à-dire Il a une triste tenue, des allures qui jurent avec son ancienne prospérité.

DÉGOMMER (se) : S'entre-tuer.

Napoléon, c'vieux grognard,
D'ces jeux où l'on se dégomme
En queuqu's mots résumait l'art. — FESTEAU.

DÉGOULINER : Couler à petit bruit.

« V'là au moins la vingtième (larme) qui *dégouline* sur ma joue. » — RICARD.

Mot remarquable comme harmonie imitative.

Dégouté (pas) : Bien friand, ambitieux.

« Belle dame, vous êtes joliment jolie ce soir! je souperais fièrement avec vous. — Tu n'es fichtre pas dégoûté. » — Gavarni.

Délicoquentieusement : Merveilleusement.

« Pour y retrouver un Arthur *délicoquentieusement* séducteur. » — Ed. Lemoine.

(V. *Supercoquelicantieux.*)

Demi-monde : Une femme demi-monde est ce que Roqueplan appelait en 1841 une femme déchue, c'est-à-dire née dans un monde distingué dont elle a conservé les manières sans en respecter les lois.

Le succès d'une pièce de Dumas fils a fait celui de ce nouveau mot. On dit par analogie Une femme du Meilleur monde, du Quart de monde.

« On écrit en toutes lettres que vous régnez sur le demi-monde. — C'est fort désagréable pour moi. » — Alb. Second.

Démoc-soc : Démocrate socialiste. — Date de 1848.

Démolir : Battre grièvement.

Dernier de M. de Kock : « Ce mot a signifié cocu pendant quinze jours. En ce temps, il venait de paraître un roman de M. Paul de Kock intitulé *le Cocu.* Ce fut un scandale merveilleux... Il fallait bien pourtant se tenir au courant et demander le maudit roman. Alors (admirez l'escobarderie!) fut trouvée cette honnête périphrase : Avez-vous le dernier de M. de Kock? » — Th. Gautier.

« *Lemari.* — Et de cette façon je serais le dernier de

M. de Kock, minotaure, comme dit M. de Balzac. » — Th. Gautier.

Descendre : Mettre hors de combat, tuer.

J'suis ferré sur l'escrime,
J'ai mainte et mainte frime
Qui descend l'amateur. — Festeau.

Descendre la garde : Mourir.

Amis, quand la camarde
M'fera descendre la garde. — Festeau.

Désembonnetdecotonner : Civiliser, donner les allures du beau monde.

« Ma femme est jolie, et je me charge de la désembonnetdecotonner. » — Balzac.

On sait que Bonnet de coton est souvent pris pour synonyme d'Homme casanier, arriéré, qui vit en dehors de son temps.

Détail (c'est un) : Locution employée presque toujours ironiquement par le monde parisien. Dites : un tel s'est cassé le bras, a perdu cinquante mille francs, etc., etc., et un blagueur vous répondra toujours C'est un détail.

Deuil (ongle en) : Ongle malpropre et cerné de crasse.

« J'aurai l'air d'être en deuil depuis la cravate jusqu'aux ongles, inclusivement. » — Alb. Second.

(*La suite au prochain numéro.*)

Un *Supplément* contiendra les additions et rectifications qui nous seront adressées.

Paris. — Du Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 9.

DU 16 AU 30 SEPTEMBRE 1858.

Ginguené et le *Dictionnaire de l'Académie.* — Ginguené et le *Dictionnaire de Bouillet.* — Comment on mange en Franche-Comté. — Carrossier latiniste. — Ce que M. Libri voudrait faire croire au monde littéraire. — Réclame- Busoni. — Réclame-Bryas. — Où M. d'Audigier va chercher ses anecdotes. — M. Jules Lecomte à la tête de la *Chronique parisienne.* — Deux *Corsaires* et une *Revue de la Semaine.* — Echantillons de littérature familière. — Les costumes de M. Dennery. — Les fêtes de Cherbourg dans un miroir. — Propos normands. — Naïveté aptésienne. — La moustache du colonel Tourret. — Le duc de Mecklembourg et Mme Sontag. — M. Levens, d'Alger, et son vinaigre de figues de Barbarie.

[Du 16 septembre.] = Grâce à l'obligeance d'un collectionneur distingué, nous pouvons donner à nos lecteurs copie intégrale d'une pièce intéressante pour notre histoire littéraire. C'est, comme on le verra, une série d'observations émises par Ginguené, au sein même de la commission chargée de publier le Dictionnaire de l'Académie.

Leur date ne doit pas être éloignée de 1815, année où mourut le savant auteur de l'*Histoire littéraire de l'Italie.*

Observations sur quelques mots non admis.

« 1. *Activer.* Puisqu'on se croit le pouvoir d'ad-

« mettre ou de rejeter ces mots nés depuis la Ré-
« volution, et qu'on ne peut guère alléguer pour
« les uns plus que pour les autres le bon usage, il
« me paraît que l'analogie est la meilleure règle
« qu'on puisse suivre pour les juger. Or, l'analo-
« gie est favorable au mot *activer* :

« Captif, captivité, captiver.

« Actif, activité, activer, etc.

« 2. *Garnisaire* est devenu un mot technique,
« employé pour la recette des impositions, imprimé
« sur les billets, etc. Il ne peut jamais passer dans
« la langue écrite et soutenue, mais quel moyen de
« le retirer de l'usage des bureaux où il est relé-
« gué, comme plusieurs autres qui sont réputés
« français ?

« 3. *Guillotine*. Ajournons la chose, même indé-
« finiment si l'on veut ; mais le mot subsiste et
« subsistera, quoi que nous fassions.

« 4. *Incivique* et *incivisme*. Je réclame pour ces
« deux mots la loi de l'analogie, surtout d'après
« l'admission très-juste du mot *civisme*.

« 5. *Législature*. Je ne crois pas que nous puis-
« sions empêcher de dire : *La première, la seconde*
« *législature ; la législature* de l'an 4 ; celle de
« l'an 5, de l'an 6, etc.

« 6. *Régulariser*, singulier, singularité, singulariser. régulier, régularité, régulariser. } analogie

« 7. *Utiliser*. Fertile, fertilité, fortiliser. Utile, utilité, utiliser. } *idem.*

« GINGUENÉ. »

On pourrait aussi examiner de nouveau les deux mots *pétitionnaire* et *réquisitionnaire*, employés souvent dans les lois et les actes de l'autorité, et qui viennent de *pétition* et de *réquisition*, comme *munitionnaire* de *munition*.

= A propos de Ginguené, relisons quelques dates contradictoires données par le *Dictionnaire de Bouillet*.

Nous y lisons en effet :

« Ginguené (B.), littérateur français, membre de l'Institut, né à Rennes en 1748, mort à Paris en 1815.....

« Il fit pendant plusieurs années un cours de littérature à l'Athénée (1803-1816).... »

Fut-ce réellement l'ombre de Ginguené qui vint professer en 1816?

Quand un dictionnaire comme celui-là rapporte autant d'argent à la maison qui l'édite, surtout depuis son amende honorable à la commission de l'*Index*, on devrait au moins en châtier plus rigoureusement le contenu.

[Du 17 septembre.] = On mange vigoureusement en province, et l'un de nos jeunes peintres, parti pour la Franche-Comté avec la ferme intention de s'y livrer à des études sérieuses, a résumé devant nous toutes les surprises de son estomac dans cette répartie assez drôle :

« Que rapportez-vous du Jura? lui demandait-on. Avez-vous fait quelque chose ?

— Ne m'en parlez pas, Monsieur. Je n'ai fait qu'un déjeuner... et encore n'ai-je pu le finir. »

= Paris, qui possède déjà tant de choses surprenantes, compte un latiniste effréné parmi ses carrossiers. Rue Geoffroy-Saint-Hilaire, n° 19, tout près de la grille du Jardin des Plantes, l'œil surpris s'arrête sur cette enseigne, disons mieux sur cette inscription magistrale :

Rhedarii ac equariis ornatus ex omni genere.
Superpolitissime confecti. (Amiart.)

= On lit dans la *Correspondance littéraire* du 5 juillet :

Il a paru dernièrement à Londres le catalogue d'une collection de livres rares et de manuscrits dont la vente a commencé le 23 juin dernier. A la suite du n° 517, qui contient l'annonce de dix-sept brochures relatives à l'affaire Libri, mais où, soit dit en passant, on a eu soin de ne pas faire figurer les plus compromettantes pour l'honneur de ce fameux amateur, nous lisons cette note (p. 29) :

« It may be gratifying to the literary world to know that the French governement has at length made *the amende honorable* to Mr. Libri by the restoration of his property. »

Ce qui signifie : Il peut être agréable au monde littéraire d'apprendre que le gouvernement français *a enfin fait amende honorable* à M. Libri en lui restituant son bien, c'est-à-dire sa bibliothèque.

Qu'on nous permette un petit commentaire.

Lorsqu'en 1848 M. Libri s'est réfugié en Angle-

terre pour se soustraire aux poursuites dont il prévoyait les résultats, il laissa à Paris une fort belle bibliothèque que de fidèles amis transportèrent hors de son domicile, et sur laquelle le magistrat chargé de l'instruction parvint à remettre la main. L'examen de cette bibliothèque amena la découverte d'un très-grand nombre de livres et d'autographes enlevés aux dépôts publics de Paris et des départements, et qui aujourd'hui, ainsi que d'autres pièces saisies postérieurement dans diverses ventes, sont déposés au greffe, où M. Libri se gardera bien d'aller les demander. Après l'arrêt de la cour d'assises qui condamna par contumace notre bibliophile à dix ans de réclusion, le domaine fit procéder à la vente d'une partie de cette bibliothèque. Le produit servit à payer les frais du procès et les indemnités dues aux établissements dépouillés par l'ex-membre de l'Institut. C'est ainsi que la bibliothèque de Grenoble reçut une somme de plus de 2,000 francs, montant de soustractions opérées par lui à son préjudice. Quand tout fut payé, le reste de la collection fut remis à la disposition du condamné.

Voilà ce que M. Libri appelle, avec cette audace qui ne s'est jamais démentie, *l'amende honorable du gouvernement français*. On voit qu'il doit bien compter sur l'ignorance ou la bonne volonté du public anglais pour oser lui débiter de pareilles billevesées.

LUD. L.

= Si impudent que soit d'ailleurs M. Libri, il trouvera toujours des défenseurs parmi nous. Peu s'en faut qu'on n'en fasse un martyr de la science. M. Busoni a écrit ceci dans l'*Illustration* du 18 septembre :

« Un événement qu'on ne peut aujourd'hui vous

donner qu'à l'état d'annonce, c'est la vente prochaine des livres et des manuscrits recueillis avec tant de soins, de persévérance et de labeurs (pourquoi pas de probité?) par M. Libri. Quelle plus belle occasion de placer fructueusement ses fonds (!!!) et même quelle plus belle opération à tenter *par* (*pour*, s'il vous plaît) quelque favori de la Bourse que l'acquisition de ces richesses, le plus pur froment de la pensée humaine !... Le catalogue énumère des raretés qui ne sauraient être sorties d'aucune bibliothèque publique, puisqu'elles n'y entrèrent jamais. »

Voilà des assertions au moins téméraires, si elles ne sont pas écrites en bien bon français. M. Busoni voudrait-il aussi nous donner à entendre que M. Libri est blanc comme neige? Enfin on peut pardonner l'un et l'autre à un compatriote de ce savant peu délicat.

[Du 18 septembre.] = Chacun a sur cette terre ses petits moyens de popularité. Certes, la popularité est une belle chose; mais, pour en affermer à long terme les bénéfices, il faut avoir à son service des réclames plus variées que celles de M. le marquis de Bryas.

Depuis 1855, en effet, ce nom est corné par de grands journaux sous les prétextes les plus innocents. Après l'Exposition, on fit d'abord tapage d'un

grand voyage agricole médité par M. de Bryas, l'illustre agronome.

Puis, on annonça toujours avec les mêmes fanfares, que ce grand voyage agricole était remis par des circonstances indépendantes de la volonté de M. de Bryas, l'illustre apôtre du drainage. Enfin, l'un des derniers numéros du *Pays* (4 septembre) annonce que M. de Bryas, l'ancien député de la Gironde, dont les grandes idées agricoles sont si avantageusement connues, a fait élection de domicile rue Richelieu, où il tient ses lumières à la disposition de qui de droit.

Comment se fait-il donc que, dans un rapport de la Société philomatique de Bordeaux, fait en 1854 sur les produits d'une exposition agricole locale, comment se fait-il que le nom de M. de Bryas ne se trouve pas joint à ceux de MM. Robert, Robineau et du comte Duchâtel, les trois seuls cités comme promoteurs du drainage qui, ajoute le rédacteur de ce rapport, a fait son apparition timidement dans le département?

Quelles ont donc été au juste les relations de M. de Bryas avec le drainage bordelais? Nous avons peur qu'il n'ait vu dans ses tuyaux qu'une trompette de renommée. Seulement, qu'il y prenne garde! cette trompe a toute la fragilité d'une terre cuite.

= M. d'Audigier, qu'on nous avait dénoncé

déjà comme peu scrupuleux, continue à servir aux lecteurs de la *Patrie* des chroniques dont la fraîcheur n'est point le principal mérite.

Comparer l'anecdote que les *Chroniqueurs parisiens* du 2 septembre donnent sous sa rubrique, et celle qui se trouve en tête du numéro 10 de notre 5e volume, *à la date du 1er avril.*

Quand un gros journal comme celui de M. Delamarre se donne la peine d'entretenir trois chroniqueurs, il devrait au moins exiger d'eux des *poissons* moins avancés.

[Du 19 septembre.] = Plusieurs faits sont à noter dans le monde des journaux.

Les Chroniqueurs parisiens changent de nom, de périodicité et de rédacteurs, — un peu comme le couteau de Jeannot. C'est aujourd'hui *la Chronique parisienne*, paraissant trois fois par semaine, sous l'égide d'un journaliste émérite, M. Jules Lecomte. — Puis, comme on ne saurait environner l'abonnement de trop de séductions, chaque abonné recevra *franco* un numéro qui lui donnera le droit de gagner cinquante, vingt-cinq ou seulement dix mille francs au prochain tirage du Crédit foncier. — *Utile dulci!*

— M. Léon Beauvallet est rédacteur en chef d'une feuille hebdomadaire : *la Féerie illustrée.*

—On annonce deux nouveaux *Corsaires* : l'un aura

pour directeur le caissier de l'ancien journal du même nom; l'autre doit s'appeler *Corsaire-Satan*, et compte, dit-on, sur la collaboration de M. About.

— *Revue de la Semaine*. Hebdomadaire. Rédacteur, Jules de Lamarque, 14, rue Vivienne.

Encore un journal en train de se ruiner pour enrichir ses abonnés. En échange de six francs, ceux-ci reçoivent, non-seulement un abonnement d'une année à un journal hebdomadaire qui ne compte pas moins de trente-deux colonnes par numéro, mais encore, à simple titre de prime, « une magnifique aquarelle d'après Delacroix, coûtant seule six francs. »

= Un journal, — que nous ne nommerons pas, parce qu'il a dû être de bonne foi, — nous a montré dans une de ses dernières nouvelles à la main MM. P. Paris et Champollion s'égayant aux dépens d'un brave professeur suédois qui leur aurait manifesté le désir de voir quelques signatures de Charlemagne, et lui répondant que les autographes de ce grand homme étaient à la reliure avec ceux de Ponce-Pilate.

Nous avons d'autant plus lieu de suspecter l'authenticité de cette *charge* d'assez mauvais goût que des signatures du vainqueur de Witikind ne sont pas précisément un mythe. Comme les Mérovingiens ses prédécesseurs. dont nous possédons en-

core quelques signatures, Charlemagne a confirmé de son monogramme plus d'un diplôme, et nos archives conservent encore ces pièces parmi les plus précieuses.

[Du 20 septembre.] = Voici trois phrases extraites de la dernière livraison du *Cours familier de littérature* de M. de Lamartine :

« — Ainsi s'écoulaient en chers souvenirs et en *soupirs devenus vers*, au sortir du cœur, les dernières et sereines années de ce grand homme... » — Page 137.

« — Le nom de Laure de Noves se répand d'Avignon et de Vaucluse, en France et en Italie, comme si un *écho invisible* l'avait laissé *tomber du firmament.* » — Page 150.

« — Les sonnets dans lesquels il épanche ses larmes et *ses parfums* sont comme des psaumes de l'amour *humain et divin.* » — Page 151.

Les pages d'où nous avons extrait ces trois échantillons de style se suivent presque, et il ne faudrait pas se donner grand effort pour en allonger la liste.

« Echo invisible, laissant tomber un nom du firmament, » — et, — « sonnets dans lesquels on épanche ses larmes et ses parfums, » — voilà qui est déjà bien; mais que dites-vous des « soupirs devenus vers au sortir du cœur? »

Ceci dépasse les limites du pathos que tout auteur coté sur notre place littéraire peut offrir à la badauderie de ses concitoyens. Si un pauvre bonhomme de lettres osait en imprimer autant, les amis mêmes de M. de Lamartine crieraient haro sur l'effronté.

Il est à noter qu'Alexandre Dumas et Lamartine ont, de notre temps, eu chacun l'idée d'appeler Causeries ou Entretiens *familiers* leurs petites spéculations de librairie.

Seulement, faut-il l'avouer, nous préférons encore les amplifications du premier à celles du second, — d'abord parce qu'il leur arrive plus souvent d'offrir quelque intérêt, — ensuite parce que l'auteur de *Monte-Cristo* ne fait pas à ses commérages du jour plus d'honneur qu'ils n'en méritent. La première page d'un petit journal lui suffit, tandis qu'une livraison du *Cours familier* de Lamartine affecte au contraire les dehors d'un écrin littéraire. Nos grands génies n'ont jamais été édités avec plus de fracas. Chaque page est à peine couverte d'énormes caractères qui semblent vous dire : Nous sommes des perles dont il ne faut pas trop serrer les rangs.

En voyant de grands auteurs réduits à de si piètres moyens, la pensée compte involontairement les noms de cette pléiade qui fit naguère briller d'un si vif éclat le théâtre, la poésie et le roman français, et l'on est tenté d'appliquer à plusieurs

de ceux-là qui ont survécu le jugement inique que Lamartine lui-même s'est permis de prononcer contre notre premier empereur dans son *Histoire* antinationale *de la Restauration* (T. 4, l. 25, p. 259). Refusant à Napoléon le courage dont il gratifie Wellington, il a osé blâmer le premier de ne s'être fait tuer ni à Moscou, ni à Fontainebleau, ni à Waterloo. M. de Lamartine n'avait pas besoin de tourmenter ainsi nos annales, et un peu de réflexion lui eût permis de ne pas aller chercher si loin les exemples des hommes qui n'ont pas su mourir assez tôt pour leur gloire.

[Du 21 septembre.] = M. Dennery est, — ce que l'on sait, — auteur dramatique, et de plus, — ce qu'on ignore en général, — maire de Cabourg-Dives. Sa personne ayant naguère été appelée à concourir à l'éclat d'une cérémonie officielle, il résolut de se commander un costume qui, par la fraîcheur des broderies et la science de la coupe, pût faire l'admiration des municipalités du Calvados.

Aussitôt pensé, aussitôt fait ! Un valet, dépêché en grande hâte chez Châlons, son tailleur ordinaire, lui annonce, tout essoufflé, qu'il ait à confectionner dans le plus bref délai *un costume de maire*. Puis il repart, comme il était venu, sur l'aile du zéphyr.

Cependant Châlons était plongé dans la plus grande des perplexités. Le nom de M. Dennery était

si bien lié dans son esprit à celui du bourg maritime qu'il vient de doter d'un casino, qu'il avait compris : *un costume de mer*. Or, une simple tenue de bain est peu le fait d'un maître qui, comme lui, est habitué à servir la fine fleur de notre monde dramatique. Après avoir mûrement réfléchi, il se déclare à lui-même que ledit costume ne peut être qu'une conception de haute fantaisie pour laquelle il doit attendre de nouveaux ordres.

Dès la prescription du délai, apparaît M. Dennery palpitant.

« Eh bien, monsieur Châlons, et mon costume?

— Je vous avouerai, monsieur, qu'il n'est pas encore en main. Nous ne sommes pas habitué à entreprendre ces choses-là et... j'ai voulu attendre vos ordres.

— Comment?

— Du reste, tout cela peut, si vous y tenez, être fini dans la soirée, s'il ne vous faut qu'un simple caleçon?

— Un caleçon!... » crie M. Dennery en bondissant.

. . . . . .

Enfin, tout s'expliqua ; mais M. Dennery en fut réduit à mettre son habit noir. Ce fut aussi digne, mais moins éclatant.

[Du 22 septembre.]= On nous écrit de Rouen:

Les fêtes de Cherbourg ont tourné toutes les

têtes. Un original avait écrit au *Journal du Havre* pour lui faire part à ce sujet d'un projet merveilleux.

Il se serait agi d'installer sur le sommet du cap de la Hève un immense miroir magique, non pour incendier les flottes, comme celui d'Archimède, mais pour reproduire dans un cadre amoindri, et par de savantes combinaisons de télescopes et de glaces, tout le coup d'œil de la rade de Cherbourg, l'entrevue de l'empereur et de la reine, les manœuvres des escadres, et les évolutions de toutes sortes qui seront exécutées du 4 au 6 août.

La lettre ajoutait qu'il serait établi sur l'ancien promontoire des Calètes deux tentes colossales, l'une pour abriter les spectateurs de ce diorama fantastique, l'autre pour un restaurant à prix réduit. Pour avoir des billets, on se serait adressé chez tous les opticiens du Havre : premières places, 10 fr. ; seconde places, 5 fr. Ce n'eût été vraiment pas cher !

Il ne manquait à ce projet qu'un appareil acoustique assez puissant pour permettre d'entendre les paroles échangées, à bord de la *Bretagne*, entre l'empereur et la reine Victoria. Et pourquoi pas ? On connaît l'histoire de ce Gascon qui disait à un de ses amis, un Normand, avec lequel il se trouvait sur le parvis de Notre-Dame : « Croirais-tu que j'aperçois une mouche qui se promène là-haut,

tout au bout de la tour ? — Certes, oui, riposta le buveur de cidre ; je l'entends bien marcher, moi ! »

= Un jeune et pauvre petit cultivateur d'une commune voisine d'Yvetot (Seine-Inférieure) vint visiter, l'autre jour, Mme V***, sa propriétaire.

« Bonjour, madame, lui dit-il en entrant.

— Bonjour, Nicolas. J'ai appris avec peine la mort de votre femme.

— Ah ! ne m'en parlez pas, madame ; et puis il m'est arrivé un autre grand malheur !

— Quoi donc encore ?

— J'ai perdu ma pauv' vache, c'qui fait que j'suis ruiné au grand complet.

— Allons, il ne faut pas vous désespérer, Nicolas ; vous comptez beaucoup d'amis dans votre village, et ils vous viendront sans doute en aide.

— C'est exact ça, madame, c'que vous dites-là ; et m's'amis m'aiment tant, que tous m'ont déjà offert eune aut' femme.

— Vraiment ?

— Oui ; mais y n'y en a pas un qui m'ait offert eune aut' vache. »

= Certains journaux font des calembours sans s'en douter, à l'instar de M. Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir. Le *Journal des Baigneurs*, de Dieppe, parle d'un concert monstre auquel doivent prendre part 1,000 à 1,200 exécutants, et qui aura

un immense *retentissement*. Voici venir le *Glaneur*, de Rouen, qui, en parlant d'une représentation au bénéfice d'un artiste dramatique, — *tambour de la garde nationale*, — écrit que certainement la foule ne restera pas *sourde à l'appel* du bénéficiaire. — Qu'on se le dise ! ! !

= A propos du prix de vertu qui vient d'être accordé par l'Académie française à une paysanne du Vaucluse, le *Mercure aptésien* fait la remarque suivante : « Il ne nous reste plus qu'à remercier en son nom les hommes notables qui, à Apt et ailleurs, ont contribué par leur concours et leurs démarches à lui faire obtenir la plus glorieuse des récompenses. »

Puis, après avoir cité les noms d'un médecin, d'un député, d'un sous-préfet et d'un procureur impérial, son rédacteur met en note cette délicieuse observation :

« Si quelques personnes se trouvaient oubliées, elles auraient d'autant plus de raison de nous le pardonner, *que nous nous sommes volontairement oublié nous-même.* »

Est-ce assez naïf?

[Du 24 septembre.] = Nous pillons dans un *Voyage en Orient*, de M. Victor Langlois, — qui, encore inédit, aura pour nos lecteurs tous les char-

mes de la nouveauté, — cette amusante anecdote sur le colonel Tourret :

« Le colonel Tourret fut le philhellène par excellence. Parti pour offrir son épée à la Grèce combattante, il s'y plut si bien qu'il y resta même après l'avoir remise au fourreau. Un jour cependant, il voulut revoir le Paris de sa jeunesse. Deux mois après, un paquebot le ramenait au Pirée, pâle, harassé, moulu. Le souvenir de sa patrie d'adoption l'avait empêché de rester un jour de plus en France, et il rentrait dans Athènes pour y mourir.

« Après la Grèce, ce que le colonel Tourret aimait le plus était le majestueux bouquet de poils qu'il portait au menton. Sans cesse on le voyait en caresser avec amour les proportions belliqueuses. Aussi, lors de la Saint-Barthélemy de mouches, de royales, d'impériales et de barbiches qu'il plut un jour au roi Othon d'ordonner dans son armée, le colonel Tourret fut frappé au cœur. Mais en vain essaya-t-il de se débattre sous le fatal ciseau, la barbiche disparut.

« Au premier bal de la cour, le colonel Tourret reparut donc avec un menton scrupuleusement rasé. Seulement, sa moustache grise avait pris cette teinte noire, dure et tranchée qui annonce l'emploi de l'Eau africaine ou de toute autre composition mélaïnocome. — On s'étonne, on chuchote; mais le colonel Tourret traverse les groupes avec

la muette impassibilité des grandes douleurs et va s'incliner devant Leurs Majestés Grecques.

« — Qu'avez-vous donc, colonel ? fait la reine surprise. Vous me semblez tout changé.

« — Votre Majesté n'ignore pas sans doute les effets de la dernière mesure?

« — Oui, je sais ; mais votre moustache n'était pas, ce me semble, aussi noire.

« Vous avez raison, madame, fait le colonel Tourret en s'inclinant; mais ma moustache a dû prendre le deuil de la barbiche qui avait blanchi avec elle au service du roi. »

[Du 26 septembre.] — Un touriste nous écrit :

Je viens de visiter la chapelle du couvent de Marienthal et j'y ai relevé plusieurs inscriptions. En voici une qui pourra bien avoir son prix aux yeux des collectionneurs. C'est le grand-duc de Mecklembourg qui l'a fait graver sur les feuilles d'or d'une couronne de lauriers que supporte le tombeau d'Henriette Sontag, comtesse de Rossi, enterrée là, à côté de sa sœur Nina Sontag, morte religieuse audit couvent.

A la mejor de las esposas y de las madres
A la mas fiel de las amigas
A la mas hermosa y amable de las mujeres
A la mas grande de las cantatrices
Dedicada por Jorges, gran duque de

MECKLEMBURGO-
STRELITZ.
17 de junio de 1856.

Sur la pierre même du sarcophage, on lit en allemand :

Tu as joui dans ce monde de la félicité la plus pure; l'Art, les Grâces et l'Amour ont tressé la couronne. Maintenant tu reposes dans la paix sainte, radieuse comme les splendeurs du paradis. Tu t'es sacrifiée pour ceux qui t'étaient chers. A toi le salut éternel.

[Du 29 septembre.] = Un parfumeur algérien dont nos lecteurs ont déjà apprécié la faconde poétique, vient d'enfanter un prospectus colossal à propos de vinaigre. En voici les morceaux saillants, car nous ne donnons pas tout :

DU ROLE

QUE LE

FIGUIER DE BARBARIE

EST APPELÉ A JOUER DANS L'AVENIR

PAR

J. LEVENS, de Paris,

PARFUMEUR-DISTILLATEUR-CHIMISTE, A ALGER.

Récompensé par lettres patentes de S. M. le Roi Charles-Albert, reçu par la royale Université de Turin.

Lorsque je jette un coup d'œil investigateur sur les temps passés ; quand je mets en parallèle les enfantements d'alors avec les nôtres d'aujourd'hui, vraiment je suis tenté de croire que les hommes de ce temps restaient toujours à l'état d'enfance ; je m'estime heureux de n'avoir point appartenu à une

époque aussi arriérée, stagnante et privée de mouvement.

Persuadé de ce fait, mon attention s'est portée sur le *vinaigre de toilette*, que tout le monde se mêle de faire, mais à la confection duquel peu de praticiens habiles, d'ailleurs, ont réussi.

Grâce au figuier de Barbarie, désormais il n'y aura plus de femmes laides.

Mon vinaigre n'a pas de base excentrique ni de nom pompeux; son origine est toute modeste; le hasard, cette mère commune de presque toutes les découvertes, vint en aide à mes explorations, et me mit sur la trace d'un secret que j'aurais volontiers payé de dix années de ma plus belle jeunesse : je l'extrais par la fermentation des fruits des figuiers de Barbarie, et je le parfume avec les fleurs et plantes aromatiques que produit le sol de l'Algérie : le restant est mon secret.

Sexe enchanteur, qui vous pressez en foule dans mon sanctuaire des fleurs, semblable à un essaim d'abeilles s'abattant sur une prairie émaillée et bariolée de mille fleurs, aspirant et suçant avec discernement les plus fraîches et les plus suaves; charmantes houris terrestres, qui embellissez notre vie; anges consolateurs, qui nous aidez à passer les aspérités de ce monde, que serait l'existence sans vous ?

Ému, attristé, en pensant à vos charmes, sou-

mis à de si cruelles épreuves et à de si terribles vicissitudes, je vous ai dédié mes veilles; un plein succès a couronné mes laborieuses investigations; j'ai trouvé le précieux talisman qui vous assouplira la peau et vous rendra pour toujours son incarnat, qui vous donnera cette vigueur et cette élasticité sans laquelle la vie est incomplète.

Chastes vierges, qui avez échangé la couronne de l'innocence pour celle de la maternité, si, contre ses habitudes, l'être à qui vous aurez uni vos destinées devient tout à coup froid, taciturne et morose avec vous; si vos pères, vos mères, vos parents, vos amis, vos connaissances sont tristes et silencieux en vous abordant, n'en doutez plus, le terrible cancer qui mine et ronge insensiblement vos charmes, commence à étendre son perfide venin sur vos attraits ; alors vainement vous leur rappellerez ces belles nuits étoilées où, remplis d'ivresse, vous vous juriez amour et fidélité éternelle.

N'attendez pas que ces désastreux mais nouveaux symptômes se manifestent, opposez-leur mon cosmétique, et leurs cœurs, qui étaient sur le point de se détacher de vous, resteront fidèles, dévoués, empressés, soumis au moindre de vos caprices: vous les captiverez, et vos lunes de miel, claires et radieuses, ne s'obscurciront jamais.

Jeunesse dorée, qui en êtes encore au début de

la vie, jeunes adolescents à qui tout sourit, à l'imagination et au cœur qui commence à battre, inondez-vous de mon Vinaigre, vous plairez davantage à la dame de vos pensées, et plus d'une beauté rêveuse, langoureusement penchée à sa croisée, en vous voyant passer, tout bas murmurera votre nom adoré.

Graves et austères vieillards, arrivés aux limites de la vie : cette neige argentée que le bel âge enfui a laissée par places, sur vos têtes vénérables, est l'avant-coureur des infirmités sans nombre auxquelles vous assujettit cette cruelle transformation : abreuvez-vous à ma fontaine de Jouvence, et les rhumatismes, les douleurs, ces maux héréditaires de l'âge avancé vous seront inconnus.

Il est aussi efficace pour les frêles, délicates et intéressantes créatures qui signalent leur entrée dans la vie par des cris de souffrance et de douleur ; l'usage externe leur raffermira les chairs et les exemptera de ces maladies innumérables auxquelles est assujetti l'âge tendre. Je n'en finirais plus si je voulais énumérer toutes les vertus de mon produit indigène. De ma nature je suis *bref et laconique*, et par-dessus tout très-*peu partisan de l'exagération*; or donc, pour le restant, je m'en tiens à celles que le monde élégant et connaisseur n'a pu lui refuser.

Que le Gouvernement nomme une commission

pour analyser mon vinaigre, et il acquerra la certitude que rien de ce que j'avance n'est exagéré. Cette conviction étant acquise, pourquoi ne l'adopterait-il pas pour les hôpitaux civils et militaires, pour les casernes et les navires de guerre, en me proclamant fournisseur breveté ?

Je ne finirai pas sans faire une invocation à celui dont l'oncle, glorieux guerrier, illustra et sauva la France de l'anarchie ; à celui auquel une justice trop tardive a remis entre ses mains les destinées de la France.

Du Salon des Fleurs, à Alger, le 15 juin 1852.

JEANIN LEVENS.

Rue de la Marine, sous l'Hôtel d'Orient, en face la grande Mosquée.

THÉATRES.

Les théâtres ont déployé malgré septembre et malgré sa comète, une activité des plus humiliantes pour notre chronique retardataire. Les reprises fourmillent, les nouveautés croissent et se multiplient, les réouvertures ont lieu par douzaines.

L'OPÉRA-COMIQUE nous a redonné la *Part du Diable*... sans compter celle de Mme Cabel qui a eu aussi son côté merveilleux.

— Il se forme à la porte des VARIÉTÉS des queues qui menacent de se perdre dans le passage des Panoramas, et les *Fugitifs* de l'AMBIGU continuent à être poursuivis par une foule affamée d'émotions.

— M. Jules Lacroix a ressuscité pour le compte du THÉATRE-FRANÇAIS *Œdipe roi*, une pièce grave, et les *Crochets* de la GAITÉ ont retenu jusqu'aux collégiens en vacances.

— Enfin les FOLIES-NOUVELLES ont brillamment

inauguré la quatrième année de leur règne par une revue dont le général Bridault avait savamment réglé l'ordonnance, — *les Folies-Nouvelles peintes par elles-mêmes.*

— Il n'y a pas jusqu'au théâtre Beaumarchais qui ne serve chaque soir à son public deux drames en cinq ou six actes. On pourrait être satisfait à moins.

Réouverture de l'Odéon. — *Maître Wolff*, légende d'enlumineurs gravée sur bois, par Mme Adam Boisgontier. — La taille de cette œuvre d'art n'a peut-être pas toute la finesse désirable, mais il ne faut pas oublier que son auteur nous reporte au moyen âge. — On peut toutefois reconnaître, sans sacrifice à la galanterie frrrançaise, que c'est là un agréable lever de rideau.

Le Marchand malgré lui, — cinq actes et des vers, par MM. A. Rolland et Du Boys. — Les défauts et les qualités de la jeunesse..... ; les qualités surtout, n'en déplaise au prépondérant Bléville. — Mais la plus terrible épreuve dont ils aient eu à sortir victorieux est celle que leur avaient préparée, sans le savoir peut-être, M. de la Rounat et ses nombreux embellissements. Les fauteuils dont cet administrateur a doté l'orchestre offrent au... toucher les jouissances d'un comfort tel, qu'à la première médiocrité, tous les spectateurs risqueront de s'assoupir comme un seul homme. MM. Rolland et Du Boys ont été vigoureusement secondés par Larrey et Guichard, les deux jeunes premiers rôles qu'il fallait à ces deux jeunes premières plumes. Thiron a été grand comme tous les courtiers d'annonces réunis. Il y a là aussi une Mlle Debay qui nous paraît le meilleur des ouvrages de son père.

Concerts de Paris. — Encore ici, nous avons à signaler une brillante réouverture. Tous les abonnés, — car le temple de la rue du Helder a ses fidèles, même en septembre, — ont consacré par de chaleureux applaudissements le succès du nouveau chef d'orchestre, M. Elbel. Sa symphonie de *Berlin la nuit* est appelée pour cet hiver aux honneurs de la popularité.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

D (suite)

Deux sous du garçon : « Voici quatre mots désormais soudés ensemble, et méritant de n'en faire plus qu'un seul, comme *octroi* ou *gabelle.* » —Luchet.

M. Auguste Luchet a dit de fort bonnes choses sur cet impôt, facultatif encore en province, mais insolemment obligatoire à Paris, où il a toute la valeur d'un impôt du quart en sus de la consommation, si l'on veut prendre comme base une tasse de café coûtant 40 centimes.

Déveine : Malheur constant dans une série d'opérations financières, et surtout au jeu.

« La roulette engloutissait toutes ces sommes, car Lacenaire était affligé d'une déveine chronique. » — Cochinat.

Diable : « Une brossée que *le diable en a pris les armes.* » — Ricard.

Dans cette locution fort ancienne, *arme* veut dire *âme.*

Dindonner : Duper grossièrement.

« Avait été *dindonnée* par un Polonais. » — Balzac.

Diogénique : Cynique comme Diogène.

« Un de ces sourires goguenards et *diogéniques.* » — Balzac.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Dix-huit : « Le fabricant de dix-huit s'appelle le *riboui*...

« Le dix-huit n'est pas un soulier remonté ou ressemelé, c'est plutôt un soulier redevenu neuf : de là lui vient son nom grotesque de Dix-huit ou deux fois neuf. Le dix-huit se fait avec les vieilles empeignes et les vieilles tiges de bottes qu'on remet sur de vieilles semelles retournées, assorties, et qui, au moyen de beaucoup de gros clous, finissent par figurer une chaussure. Cela se vend sans aucune garantie, à la grâce de Dieu. La durée est généralement de huit jours. Quant au prix, il varie de quinze à vingt sous. » — Priv. d'Anglemont.

Dix-huitième siècle. (V. *Régence.*)

Dixième (passer au) : Devenir fou.

Ce terme n'est usité que parmi nos officiers d'artillerie. Frappés, à une certaine époque, des camarades que leur enlevaient des attaques subites d'aliénation mentale, ils dirent de tel ou tel malade : *Il est passé au dixième* (*régiment* est sous-entendu), pour expliquer en même temps à quel chiffre élevé montait la proportion de pareilles pertes, sur lesquelles une étude approfondie des sciences abstraites n'est pas, dit-on, sans influence.

Doctrinaire : « On donne ce nom à une secte de gens bilieux mais enchantés d'eux-mêmes, qui avouent que rien n'est plus raisonnable que leur propre raison. » — 1844. Ch. Blanc.

Les doctrinaires, qu'il ne faut pas juger sur cette

acrimonieuse définition, forment en France un parti dont les chefs sont MM. Guizot et de Broglie.

Dominos : « *Jouer des dominos*, signifie manger. » — Balzac.

Quel jeu de dominos ! dit-on aussi d'une femme qui montre deux rangées de dents longues et jaunâtres.

Les petites dents des enfants sont des *quenottes* ou des *bouloutes*.

Donquichottisme : Exagération du sentiment chevaleresque qui porte certaines personnes à vouloir redresser les torts faits à autrui.

« Ce donquichottisme féminin. » — Balzac.

« En dépit de son donquichottisme de passion, il était prodigieusement spirituel. » — Th. Gautier.

Dormir debout (pied à) : Pied démesurément large et long.

« Votre général qui a des pieds à dormir debout. » — Gavarni.

Dos (scier le dos) : Importuner quelqu'un au plus haut degré.

« La grande Mathilde qui te *scie le dos* avec ses comparaisons. » — Balzac.

En avoir plein le dos : Être assommé d'ennui.

« Des voyageurs, ne m'en parlez pas, j'en ai plein le dos. » — Balzac.

Doubler un cap : « Dans la langue des viveurs, Doubler un cap dans Paris, c'est faire un détour, soit pour ne pas passer devant un créancier, soit pour éviter l'endroit où il peut être rencontré. » — Balzac.

Douce (à la) : Passablement.

« Comment qu'ça va, vous, à ce matin? — Mais, merci, à la douce. » — H. Monnier.

Un bon bourgeois répondra à la même demande : Mais, merci, ça boulotte.

Douillard : Homme qui a de l'argent (*douille*).

« Oh ! oh ! fit-il, un public ficelé ! rien que des hommes et des *douillards !* (mot qui veut dire riche en langue sanscrite). » — De Pène.

Douille : Argent.

Douiller : Payer.

Drogue : Femme acariâtre, insupportable.

M. Fr. Michel croit devoir reconnaître dans ce terme une allusion au hareng qui, dit-il, est sec et d'une odeur désagréable. Pourquoi ne serait-ce pas tout bonnement un sens figuré de notre mot *drogue*, qui serait alors une application plus concevable de la répugnance que le peuple éprouve, en général, pour tout produit pharmaceutique?

Le même auteur est plus rationnel lorsqu'il voit dans *droguer*.— attendre infructueusement, battre la campagne, — une métaphore empruntée au jeu de la *drogue*.

Drôle (pas) : Expression singulière, dont le peuple de Paris connaît seul la valeur saisissante. Si quelqu'un est ruiné, blessé, ou frappé par un accident quelconque, on le plaindra sincèrement avec ces

seuls mots : « Ce pauvre homme ! c'est que ça n'est pas drôle. » Un homme sans ressources vous dira de même : « Je ne sais comment je mangerai ce soir, et ça n'est pas drôle. »

« Et ça vous fiche des coups. . — Ça c'est peu drôle. » — GAVARNI.

E

ECHALAS : Jambe maigre.

Synon. : Fil de fer, flûte, quille, fumeron, jambe de coq, échasse.

Les jambes fortes sont des Poteaux.

ECHASSE. (V. *Echalas*.)

ECLAIRER : Avancer sur la table la somme dont on déclare risquer l'enjeu.

Ce terme est spécial aux jeux de hasard.

ECOSSAIS : Se dit, en riant, de tout homme qui n'a pas mis son pantalon.

Une tenue écossaise se compose d'une simple chemise. Nos pères disaient *en paré volant*.

EFFAROUCHER : Voler.

« Qu'est-ce qu'a effarouché ma veste ? » — H. MONNIER.

Elbeuf : Habit de drap d'Elbeuf. On dit de même *un Louviers.*

> Si l'étoile du mérite
> N'orne pas mon elbeuf usé. — Festeau.

Em (parler en) : Soumettre le langage à un système particulier, basé sur l'emploi uniforme d'une même syllabe finale, et sur la transposition de deux lettres, au moyen duquel on peut, à la condition d'aller un peu vite, parler un français purement inintelligible pour les auditeurs qui ne sont pas initiés.

« Et alors que tous les trucs seront *lonbem* (bons). » (Lettre d'un voleur dans la *Patrie* du 2 mars 1852, et rapportée par Fr. Michel.)

Ce système consiste : 1° à ajouter la syllabe *lem* à chacun des mots qui viennent à la bouche ; 2° à troquer la lettre *l* de *lem* contre la première lettre du mot qu'on prononce. Ex. : Femme, *lemmefem ;* gamin, *lamingem ;* pot, *lotpem*, etc. On emploie *luch* avec le même procédé.

Emballes (faire ses) : Faire de l'embarras, se donner de grands airs.

Embêtement : Ennui.

Embêter : Faisons observer ici que le Dictionnaire de l'Académie s'obstine à mettre Embâter, avec la même signification.

« Dis, grand'mère, tu nous embêtes... » — Gavarni.

Synon. : Canuler, bassiner, emmerder (qui signifie aussi *insulter, défier*), pistonner, scier le dos, taonner, etc.

Embrouillamini : Confusion générale.

Empoigner : Critiquer, prendre à partie.

« Attends donc à demain, mon cher, tu verras comment Lucien t'a empoigné. » — Balzac.

On dit d'un drame émouvant qu'il *empoigne son public.*

Emu : Troublé par les fumées du vin.

« L'amphitryon se trouvait, suivant l'expression consacrée, légèrement ému, sans être au niveau de ses hôtes. » — Cochinat.

Enfoncé : Dupé, ruiné, méconnu.

« Il m'apprenait la vie qu'il faut mener pour ne pas être enfoncé. » — E. Sue.

Enguirlander : Entortiller.

« On dit qu'elle *a enguirlandé...* » — Balzac.

Enmerdement : Ennui, insulte.

Enmerder : Embêter, insulter.

Mot trop répandu.

Enquiquiner : Insulter.

Entortiller : Embarrasser quelqu'un dans ses propres réponses, captiver.

> Ma chère, voici comment
> On entortille un amant. — Festeau.

Entraîner un cheval : « Être entraînés, c'est-à-dire animés et enivrés graduellement par la course et par des obstacles légers d'abord, dont le plus grand est le dernier. » — Alph. Karr.

Il y a des *entraîneurs* de profession.

Entre-deux : Manière adroite de se faufiler dans le monde.

« Il a l'entre-deux que voulait Pascal. » — Balzac.

Epater : « Il nous regarda d'une façon triomphante, et il dit à ses admirateurs : Je les ai épatés, les bourgeois. — Il avait raison ; nous étions émerveillés. » — Priv. d'Anglemont.

Epicerie : Sentiment épicier. (V. ce mot.)

« L'épicerie du siècle avait enfin rompu le cercle magique d'excentricité dont Rodolphe s'était entouré pour se garantir de l'épidémie régnante. » — Th. Gautier.

Epicier : « Les romantiques n'avaient de commun que leur haine des bourgeois qu'ils appelèrent génériquement épiciers (1830). La société ne se divisa plus à leurs yeux qu'en bourgeois et en artistes, — les épiciers et les hommes. » — Priv. d'Anglemont.

Epicier s'emploie adjectivement :

« Allons, vraiment, c'est *épicier*. » — Balzac.

Eponge : Synonyme d'épouse. (V. ce mot.)

Epouse : Maîtresse.

« Vous pouvez amener vos épouses, il y aura noces et festins : nous avons Adèle Dupuis, Mlle Millot, ma maîtresse. » — BALZAC.

Un amant est, par contre, *un époux* pour les étudiantes du quartier latin.

ESBIGNER (s') : S'enfuir.

Et l'amant qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j'tarde,
« Si j'm'amuse à la moutarde,
« Nous la gobons tous les deux. » — DESAUGIERS.

ESBROUFFE : Fanfaronnades, étalage de grands airs, fracas.

« Fais pas tant *d'esbrouffe*. » — RICARD.

« Ça fait un esbrouffe du diable. » — BALZAC.

« *Esbrouffe* vient de l'italien *sbruffa*, que le Dictionnaire de Veneroni rend par bouffement, enflure. » — FR. MICHEL.

ESBROUFFANT : Bruyant, fracassant.

« Dont les succès étaient de plus en plus *esbrouffants*. » — BALZAC.

ESBROUFFER : Intimider, en imposer.

« Allons, mouche-lui le quinquet, ça l'esbrouffera » — Th. GAUTIER.

ESCLAVE : Pendant quelque temps, les habitués des restaurants et des cafés se sont plu à décorer de ce nom les garçons chargés de les servir. Le mot, qui

caractérisait, tout comme un autre, la renaissance de notre scène tragique, ne paraît pas vouloir survivre à la mort de Mlle Rachel. Il date du temps où l'on inventa de vraies coupes pour boire du champagne. Aujourd'hui, on retourne visiblement à la *flûte*.

Espalier : Dès la fin du dix-huitième siècle, on trouve ce mot dans certaines brochures théâtrales.

Il s'applique exclusivement aux figurantes de l'Opéra, qui ne sont sujets ni du chant ni de la danse.

« Pour mieux figurer dans les espaliers. » — Ed. Lemoine.

(V. *Marcheuse.*)

Espèce : Être de peu de valeur.

Esquinter : Assommer.

« Je gage qu'il *esquinte* le *dab.* » — Balzac.

« Mais que dirais-tu si, au lieu d'avoir le fouet à la main, tu étais obligé de t'esquinter comme nous à la limonière? » — Max Buchon.

Fr. Michel trouve *esquintar* dans l'ancien provençal. (Dict. d'argot.)

Etrangère (piquer l') : « Il en est qui ne se font point scrupule de *piquer l'étrangère*, *bouquiner*, *piquer un chien*, c'est-à-dire rêver pendant les classes, lire des livres interlopes ou se pelotonner dans un coin pour dormir. » — La Bédollière.

Être (l'). V. *Minotauriser*, dont ce verbe est le synonyme.

Être : « Au bout de quelques mois le marchand de rubans était... ce qu'on est rue Saint-Denis. » — Ricard.

Etroite (faire son) : Se donner pour plus novice qu'on ne l'est réellement.

Etudiante : Femme hantée par un ou plusieurs étudiants.

« Toute étudiante pur sang fume son petit cigare. » — Louis Huart.

F

Facies : Figure. Ce mot a été francisé dans le quartier latin, à l'exemple de *quibus*, etc.

« C'est un rude travail, impossible, s'il ne tire deux épreuves du même facies. » — *Figaro.*

Factionnaire ou sentinelle : Se dit des excréments isolés qui salissent les abords de certaines voûtes, de certains parapets ou de certains gazons, semblant crier aux souliers aventureux : On ne passe pas ici

Fade : Terme injurieux appliqué par les voyous aux gens de mine prétentieuse.

« Eh! va donc, grand fade ! » — Ricard.

Fadeurs (des) : « C'est Anna. — Avec qui est-elle

— Avec son premier amour, je crois... Des fadeurs!» — MONSELET.

Cet exemple expliquera mieux le mot que nous ne pourrions le faire. C'est comme si l'on disait : A d'autres! nous savons à quoi nous en tenir sur ces beaux sentiments.

FAGOT : Aspirant au grade d'élève de l'Ecole impériale des eaux et forêts. C'est dans ces dernières qu'on doit, il est facile de le deviner, aller chercher la raison de ce sobriquet.

FAIRE ALLER : « Aussi l'étudiant n'a-t-il pas de plus grand divertissement que de faire aller, quand il le peut, ces fonctionnaires publics. » — Louis HUART.

FAIRE : Nouer une intrigue galante. L'homme dit : J'ai fait une femme, et réciproquement. Exemples :

« En attendant, il a *fait* une femme superbe, dit un autre en voyant Rodolphe s'enfuir avec la danseuse. » — MURGER.

« Est-ce qu'un homme qui a la main large peut prétendre à faire des femmes? (terme technique). » — Ed. LEMOINE.

« Et toi, ma petite, où donc as-tu volé les boutons de diamants que tu as aux oreilles? As-tu *fait* un prince indien? » — BALZAC.

« Tuas donc *fait* ton journaliste? répondit Florine. — Non, ma chère, je l'aime, répliqua Coralie. » — IDEM.

Dans ce dernier exemple, la portée du mot *faire* est nettement précisée.

Faire : Faire la place, commercialement parlant.

« De tous les points de Paris, une fille de joie accourait *faire son palais.* » — Balzac.

« Je suis heureux d'avoir pris ce jour-ci pour *faire la vallée de l'Oise.* » — Idem.

Faire : Voler.

« Nous sommes arrivés à *faire* les montres avec la plus grande facilité. » — Bertall.

« Son fils qui *fait* le foulard à ses moments perdus. — Commerson.

Faire, refaire au même : Tromper.

« Ce brigand-là, dit-il, ferait le diable au même. » — Balzac.

Les soldats s'imaginent toujours que les sergents-majors les refont au même. » — La Bédollière.

Faiseur : Homme dont le métier est de spéculer sur la crédulité des dupes qu'il rallie à des entreprises peu sérieuses.

On connaît la pièce de Balzac, *Mercadet le faiseur.* Son succès a été tel, qu'elle a doté le mot *faiseur* d'un synonyme nouveau : *Mercadet.*

« Un croquis de mœurs industrielles qui montre dans tout son jour l'habileté de nos *faiseurs.* » — Mornand.

« Un de ces *faiseurs* qui se tiennent en avant des grosses maisons de banque, comme ce petit poisson qui semble être le valet du requin. » — Balzac.

On dit aussi *C'est un faiseur*, d'un écrivain qui travaille plus pour son profit que pour sa gloire.

Enfin, *faiseur* peut, sans signifier un spéculateur

fripon ou un auteur mercantile, s'appliquer à un simple intrigant.

Farces (faire des) : En matière de galanterie, c'est faire des infidélités.

« On ne peut faire de farces à sa Nini... vlà ce qui vous chiffonne. » — Gavarni.

Farceuse : Les bourgeois désignent ainsi les lorettes endurcies et les coquettes par trop compromises.

On emploie dans le même sens *créature*.

Faubourien : « Cet homme était un simple ouvrier, un de ces joyeux faubouriens, espèce de Figaro sans mandoline et sans résille. » — Balzac.

Politiquement parlant, Faubourien a un sens plus sérieux.

« Plusieurs de ces combats que la jeunesse dorée livrait non sans succès aux farouches faubouriens, aux septembriseurs endurcis. » — Roqueplan.

Fédéré : « Bête vous-même, grand fédéré ! » — H. Monnier.

Pour comprendre combien ce terme est pris en mauvaise part, il faut se reporter aux mauvais jours de 1815, où les fédérés, armés pour combattre l'étranger, se distinguèrent autant par leur patriotisme que par leur indiscipline dans les environs de Paris.

Fenasse : Personnage mou, efféminé, paresseux.

Fendre se) : Commettre une prodigalité.

« Oh! oui, sapristi! mille écus! *je me fends!* » — Balzac.

« Descends huit bouteilles. — Puisque vous vous fendez, dit le peintre, je paie un cent de marrons. — Oh! oh!» — Idem.

Ce mot est expressif, et indique bien un jour de largesses inaccoutumées.

Feuille de chou : La guêtre de cuir du soldat; déployée, elle peut, à la rigueur, représenter la forme de ce légume; nous n'osons pas en dire l'odeur.

On appelle aussi *feuille de chou* un mauvais journal.

Ficeler : Habiller avec soin.

« Ma fille, dit Asie, il s'agit de me ficeler; je dois être au moins une baronne... » — Balzac.

« Voilà maman Vauquer belle comme un astre, ficelée comme une carotte. » — Idem.

Les carottes de tabac étaient autrefois ficelées avec beaucoup de soin.

Ficelle : Scène ou procédé de convention, acte de charlatanisme, secret du métier.

« M. Maindron, pour animer la statuaire, emprunte à la peinture quelques-uns de ses procédés; je n'oserais l'en blâmer, si l'austérité naturelle de ce grand art ne repoussait point les ficelles. » — Ch. Blanc.

« Mais il n'est pas en relation avec les directeurs, et d'ailleurs il n'est pas outillé pour le théâtre; il ne connaît pas les ficelles de la scène. » — Priv. d'Anglemont.

« Qui ne sait jusqu'où les acteurs poussent leurs prétentions?

« Il leur faut, que l'ouvrage s'y prête, ou non :

« La scène de folie;

« La prière;

« La malédiction;

« La reconnaissance;

« Un couplet de facture;

« Trois toilettes au moins... et le reste des ficelles consacrées. » — LÉLION-DAMIENS.

« Comme il s'agit d'une petite narration d'amitié... je laisse de côté les trucs romanesques et les ficelles du métier. » — ALB. SECOND.

Ficelle : Rouerie.

« Plus le modèle est vieux, plus il a de *ficelles* à son service. » — LA BÉDOLLIÈRE.

Un personnage convaincu d'être *ficelle* est une sorte de chevalier d'industrie, vivant d'expédients.

FICHAISE : Niaiserie.

« Au lieu de perdre le temps à des fichaises, la voisine ferait bien mieux de tirer l'aiguille à propos de ses moutards. » — FESTEAU.

FICHER : Faire.

« Mais voyons, Limousin, avec un méchant budget d'une cinquantaine de millions, qu'est-ce que tu peux fiche? » — GAVARNI.

Ficher : Donner, appliquer, envoyer.

Pour mieux duper les innocents,
Être adroit à fiche la colle.

L'antiquité de ce dernier exemple, qui date de 1651 (*La Juliade*, Paris, in-4°), prouve combien les acceptions familières du mot *ficher* sont respectables.

Il est à remarquer que la finale de cet infinitif s'élide presque toujours.

« J'y ai fichu des gifles. » — GAVARNI.

« On va te fich' au violon. » — IDEM.

« Fich'moi la paix ! » — IDEM.

FICHE (se) : Se mettre.

« Faut-y que ça soit chiche de pas se *fiche* en sauvage ! » — GAVARNI.

« Pour se *ficher* à l'eau. » — GAVARNI.

FICHER (se) : Se moquer.

« Grand papa s'a fiché de petite maman... » — GAVARNI.

« Quand j'ai mangé la soupe et le bœuf, je me fiche du reste. » — LA BÉDOLLIÈRE.

« Ma fille passait pour bégueule, mais nous nous en fichions. » — FESTEAU.

FICHE (aller se faire) : Synonyme familier d'une locution qui l'est déjà : *Aller se promener*.

« Eh bien ! dis à grand'maman qu'elle aille se faire fiche ! » — GAVARNI.

FICHU : Capable.

« Eh ! là-bas... y sont fichus de ne point ouvrir. . y faut donc enfoncer la porte... » — H. MONNIER.

Fichu : Exécrable, fameux, typique.

« C'est là l'éloquance salote et le *fichu* raisonnement de ce burlesque iugement. (*La Juliade*, Paris, 1651, in-4°.)

« Toinon, je ne vaux rien quand on m'ostine ; je m'connais ! — Une fichue connaissance que t'as là. » — GAVARNI.

« Mosieu, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... mais vous m'avez l'air d'un *fichu* polisson. » — GAVARNI.

« Fichue bête ! » — IDEM.

FIDIBUS : Bande de papier pliée ou roulée tout exprès pour allumer la pipe.

FIL EN QUATRE : « Voulez-vous une gorgée de fil en quatre ? — Je veux bien... Elle est bonne, votre eau-de-vie. » — H. MONNIER.

« Allons, Auguste, un petit verre de *fil en quatre*, histoire de se velouter et de se rebomber le torse. » — Théoph. GAUTIER.

FILS DE FER : Jambes minces.

FILER LE PARFAIT (sous-entendu *amour*) : S'abandonner aux chastes douceurs du véritable amour.

FILLE DE MARBRE : Fille entretenue.

« Faute de mieux, il se contenterait d'une fille de marbre. » — COMMERSON.

Synon. : Marco.

La pièce de Barrière a consacré ce mot, comme celle de Dumas fils a fait celui de camélia, avec cette

différence toutefois que camélia se prend généralement en meilleure part.

FION : Elégance.

> D'nos jours l'sexe a moins de fierté,
> Avec du fion et de l'adresse. — FESTEAU.

FIONER : Affecter un air élégant.

FISTON : Terme amical dont *fils* doit former la racine.

« Allez, mon fiston. » — BALZAC.

Se dit dans le peuple, qui emploie dans le même sens et presque aussi souvent le terme moins intelligible de *mon caneçon.*

FLAFLA (faire du) : Faire grand étalage.

FLAMBANT : Artilleur à cheval.

FLAMBARD : Excellent, supérieur.

« Les caporaux y trouvent une table un peu *flambarde.* » — LA BÉDOLLIÈRE.

« Eugène Sue est cause que la plupart des courtiers s'appellent flambards. » — ROQUEPLAN.

FLAMBERIE : « La joyeuse flamberie dupunch dans une orgie. » — BALZAC.

FLAN (du) : Locution péremptoirement négative, qui compte entre autres synonymes : Des navets ! du vent ! mon œil ! etc.

Flanocher : Flâner tout doucement.

« Il fit la rencontre d'un beau page de Marie-Thérèse qui flanochait en rêvant. » — Commerson.

Flème : Paresse invincible, inertie. Un jour de flème est un de ces jours où il est impossible de travailler.

En argot *battre sa flème* veut dire *flâner*.

Flotte : Réunion d'un grand nombre de personnes. On dit souvent : Nous étions une flotte.

Flouer : Voler.

« Tous les frères flouent plus ou moins leur sœur. » — Balzac.

Cependant faisons nos réserves quant à la valeur propre du mot ; Flouer n'est pas Voler brutalement, c'est plutôt Escroquer avec grâce. Le mot a son vernis de bonne compagnie. On peut dire toujours Flouer ses actionnaires, mais on ne pourra jamais dire Flouer un morceau de pain.

Flouer nous semble une corruption populaire de *Filouter*, n'en déplaise à M. Fr. Michel qui dit :

« Il y a tout à croire que cette expression vient de *flux* ou *flus*, jeu de cartes, le premier de ceux auxquels jouait Gargantua. »

Floueric : Escroquerie.

Floueur : Escroc.

« Bien que notre époque ait donné naissance à une effrayante quantité de *floueurs* de toute espèce. » — Alb. Dubuisson.

Floume : Femme. Dans le peuple et dans l'armée,

pour désigner sa maîtresse, on dit indifféremment : Ma floume, ma sœur, ma ménesse.

FLUT : Particule négative.

Synon. : Zut, nisco, bernique, etc., etc.

Flut vient de la locution populaire : « C'est comme si tu flûtais, ou Comme si tu chantais » dont on use pour refuser à la demande de quelqu'un.

FLUTES : Jambes minces.

FOIRER : Défaillir, lâcher pied au moment d'agir.

On connaît l'influence qu'exerce souvent l'approche du danger sur les intestins.

FOLICHONNER : S'ébattre, plaisanter, folâtrer.

« Puis nous irons retrouver Florine et Coralie au Panorama dramatique où nous *folichonnerons* avec elles dans leurs loges. » — BALZAC.

FOUR : Insuccès.

« Nous faisons four, dit Lousteau, en parlant à son compatriote la langue des coulisses. » — BALZAC.

« Il se jeta alors dans le théâtre et fit un modeste four. » — COMMERSON.

Nous avons fait remarquer ailleurs l'analogie qui relie Boulette, brioche et four.

Ce mot, qui ne s'applique aujourd'hui qu'aux pièces mal reçues, se disait autrefois des comédiens qui, au lieu de jouer, renvoyaient les spectateurs parce qu'ils n'avaient pas assez de monde pour couvrir leurs frais. Cette dernière définition se trouve seule dans le Dictionnaire de l'Académie.

Fourrier (mauvais ou bon) : Être mauvais fourrier c'est s'acquitter de la distribution de certaines choses de manière à satisfaire amplement tout ayant droit, souvent même à son détriment.

Être bon fourrier veut dire précisément le contraire.

On saisit facilement l'ironie de cette locution toute militaire.

Foutaise. (V. *Fichaise.*) Pour le verbe d'où dérive ce substantif, voir également *Ficher* dont il est presque en tout le synonyme.

Foutriquet : Homme de nulle valeur.

« Je serais la première à t'aider de mes conseils maternels... mais correspondre à la passion d'un foutriquet, fi ! » — Festeau.

Frais (faire ses) : Percevoir la récompense qu'on se croit en droit d'attendre après s'être mis en frais d'esprit, d'attentions ou de toilettes.

« J'en obtiens un rendez-vous, et quoi qu'il arrive maintenant... j'ai fait mes frais. » — E. Sue.

Les lorettes affectionnent ce mot, et lorsqu'elles reviennent d'un bal ou d'une soirée pendant laquelle personne n'est tombé dans leurs rets, elles résument la situation en disant : *Je n'ai pas fait mes frais.*

Frappeur (esprit) : Ce mot sert, depuis quelques années, à désigner la cause de certains coups qu'on prétend frappés par des génies invisibles et qu'on s'est imaginé de traduire en langue vulgaire au

meyen d'un alphabet de convention. Les esprits frappeurs ont maintenant leur journal et leurs partisans. Ceux-ci pourraient être nommés à plus d'un titre les *esprits frappés*.

FRIMOUSSE : Physionomie.

« C'est bien là le son du grelot, si ce n'est pas la frimousse. » — BALZAC.

Vient de *frime* qui signifie semblant, mine, grimace. Or sans *frimousse*, la *frime* ne pourrait exister.

FRITES : Pommes de terre frites par les marchands de la rue.

« Donnez-m'en pour un sou de frites. » — UN GAMIN.

FROM : Fromage.

FROUSSE : Peur. Dérive évidemment de frisson.

FRUIT-SEC : « Les *fruits-secs* sont ceux qui, après leur examen de sortie, ne sont pas déclarés admissibles dans les services publics. » — LA BÉDOLLIÈRE.

« Ce sont apparemment des *fruits-secs*, ou des quatrièmes accessit de Conservatoire. » — MORNAND.

FRUSQUES : « Les vêtements, en terme générique, sont des *frusques*; une *pelure* est un habit ou une redingote; le pantalon est un *montant*. » — MORNAND.

Vient de l'ancien mot *frusquin*, qui signifie ce qu'un homme a d'habits et d'argent.

Fumé (être) : Être perdu sans ressources.

Fumerie : Action de fumer une pipe.

« Une pipe dont le culotage annonçait un artiste en fumerie. » — Balzac.

Fumerons : Jambes.

G

Gabelou : Employé des contributions indirectes.

« Un gabelou retiré. » — H. Monnier.

L'impôt sur le sel, le plus haï de tous, portait jadis le nom de *gabelle* : de là *gabelou*.

Le long de nos côtes maritimes, on appelle les douaniers *qu'as-tu là?* en raison de leur demande favorite.

Gai (être) : Être pris de vin.

Galette : Homme nul et plat.

Galette : Contre-épaulette portée autrefois par les soldats du centre.

« Pour revêtir l'uniforme et lesgalettes du pousse-cailloux. » — La Bédollière.

(La suite prochainement.)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2

DU 16 AU 31 OCTOBRE 1858.

M. Buloz à Aix-les-Bains. — M. de Sacy. — Un travailleur obstiné. — *Le Billard*, *le Café*, et *le Siècle progressif*. — Un nouveau bal d'hiver. — *Le Journal des Propriétaires*, aux pieds des concierges. — *La Tribune des linguistes*. — Petites roueries du *Journal Monstre*. — *La Girouette débonnaire et discrète*. — Féroce décret du capitaine Dubois contre les amateurs du tabac et du cognac. — Poésie ostéologique. — Un misanthrope de Mayenne. — Les calembours gaillards du Comité central des artistes. — Excentricités barroises. — L'enterrement du lundi. — Eloquence de lutteurs. — La bastide de M. Capefigue. — Un nouveau journal politique. — Alphonse Karr et ses *Guêpes*. — Les pigeons de M. Danielo. — Un catéchisme à l'usage des grandes filles.

[Du 16 octobre.]=M. Buloz revient du Piémont où l'avait appelé une entreprise sérieuse, — la fondation d'un nouveau journal. Lors de son passage à Aix-les-Bains, il alla naturellement orner de sa présence la petite cour de Mme la princesse de Solms qui est, comme l'on sait, éminemment littéraire. On accueillit le patriarche de la rue Saint-Benoît avec tous les égards et toute la considération qui lui étaient dus. Au théâtre, — car Mme de Solms a voulu avoir sa scène française, — un fauteuil d'honneur lui fut réservé bien en vue au centre du parquet, et,

bon gré mal gré, il dut y prendre place avec toute la dignité requise en pareil cas. Mais, ô revers des grandeurs humaines! notre triomphateur eut l'air constamment inquiet, préoccupé; on le vit plus d'une fois éternuer en cherchant convulsivement dans sa poche un objet dont la privation lui paraissait grande. C'était sa fameuse calotte grecque, que les courants d'air de la salle rendaient mille fois plus nécessaire à son crâne olympien que l'auréole de la *Revue des Deux-Mondes*.

Si le poëte Bonnomet eût vu son embarras, lui qui fit un jour une satire contre ce fameux couvre-chef qui était resté, lors d'une sienne visite, obstinément sur le chef de son propriétaire, il eût été bien vengé.

[Du 17 octobre.] = On ne pourra accueillir sans intérêt ces quelques détails sur M. de Sacy, dont une récente publication (*Variétés littéraires*, 2. vol. in-8°, Didier) vient de faire apprécier à nouveau les éminentes qualités de penseur et d'écrivain.

Petit, légèrement voûté, vieilli avant l'âge comme tous les journalistes qui ont beaucoup milité, le rédacteur en chef des *Débats* n'a rien dans sa personne qui frappe au premier abord. Son chapeau légèrement renversé en arrière, sa redingote de couleur sombre boutonnée jusqu'au menton, veuve de tout

ruban honorifique, ses pantalons gris légèrement racornis par l'habitude qu'il a de les exposer de trop près au feu de la cheminée, décèlent l'homme supérieur à toutes les bourgeoises exigences de la tenue. Sans être réguliers, ses traits sont fins; sa bouche est bienveillante, ses yeux gris ont une pénétration particulière; à son menton scrupuleusement rasé, on devinerait presque l'antipathie instinctive qu'il ressent contre toutes les barbes trop touffues. Voilà pour l'extérieur. Si les couleurs avec lesquelles nous l'avons dépeint sont un peu ternes, elles n'en rehausseront que davantage l'éclat de celles qui nous restent à employer.

C'est en effet dans la conversation que se révèle du premier coup la remarquable individualité de M. de Sacy. Lorsque, adossé au foyer, armé d'une remarquable tabatière à miniature, il se laisse aller au courant de ses souvenirs ou de ses impressions du jour, on peut se recueillir et on peut écouter; car l'esprit du dernier siècle n'a pas, en ses meilleurs instants, allié plus de grâces familières à un jugement plus solide et à une expérience plus consommée.

Nous venons de toucher au dix-huitième siècle. Il revit encore en la personne de M. de Sacy par une politesse invariable à l'égard de tous, et, à l'occasion, par un sentiment exquis de sa propre dignité. Il y a quatre ans environ, la Bibliothèque

Mazarine, dont il est l'administrateur, perdit l'un de ses surveillants, pauvre diable (1) qui mourut dans un dénûment tel, que le Conservatoire dut faire les frais de ses très-modestes funérailles. Lorsque le corbillard du pauvre arriva au cimetière Montparnasse, il était suivi par une seule personne : c'était M. de Sacy. Bien que souffrant lui-même, marchant à pied, tête nue, par une journée de chaleur excessive, il avait voulu accompagner le défunt jusqu'au bout.

La vie de M. de Sacy se passe presque tout entière dans un cabinet situé à l'entre-sol d'un pavillon de l'Institut, où il travaille entouré de ses auteurs favoris du dix-septième siècle et de l'antiquité. Sa bibliothèque particulière compte, en ce qui concerne ces époques, beaucoup d'éditions de choix et de reliures de prix, et c'est un jour heureux que celui où il peut en augmenter le nombre.

(1) Casimir était le doyen et assurément le plus excentrique des surveillants de la bibliothèque Mazarine. Aucune mode et aucun règlement n'avaient pu lui faire changer la coupe et la couleur de l'habit qu'il avait porté depuis 1811, date de son entrée à la bibliothèque. Mais on avait passé volontiers sur ces bizarreries, en considération des services qu'avait rendus un sien frère, travailleur obscur au couteau duquel on doit l'achèvement des petits modèles du musée Pélasgique de feu Petit-Radel, cités sur tous les livrets comme une des principales curiosités du lieu. Cet habile ouvrier avait, bien avant Casimir, succombé aux funestes complications d'une rétention d'urine, causée par sa trop grande application au travail dont aucun motif ne pouvait le détacher.

[Du 18 octobre.] = Périodiques nouveaux :

— *Le Siècle progressif de l'humanité ou la France en famille.* Mensuel. Directeur : E. Raymond, 2, rue Bertin-Poirée, chez l'horloger. Fondé par plusieurs ouvriers, membres de société de secours dans le but de venir au secours des abonnés « qui, comme eux, comprendront les bienfaits de l'humanité par sa propagation. » (???) — En effet, il y est annoncé que « tout abonné faisant partie d'une société de secours mutuels et qui, faisant partie du premier mille d'abonnés, aura payé un abonnement d'un an à la *France en famille*, recevra une indemnité de 25 centimes par jour pour le temps de sa maladie, à partir du premier mille d'abonnés. » — L'intention est bonne, sans doute ; mais on se demande en quoi elle avait besoin d'un journal.

— *Journal de Paris*, paraissant le mardi. Directeur : Chavet, 21, Chaussée-d'Antin. — Cette feuille financière nous a paru posséder un piquant chroniqueur en la personne de M. Auguste Durieu, — l'ancien rédacteur en chef de la *Presse théâtrale.*

— *Le Billard.* Hebdomadaire. Rédacteur : Cochinat, rue Montpensier, 10. — Sur le frontispice se prélassent, entre des branches de laurier, les trois médaillons de Soret, Mingaud et Paysan. Au fond, un billard. Sur le premier plan, des billes, un faisceau de queues, et un volume grand ouvert sur lequel on lit : *Principes du jeu de billard,* par Ber-

ger. — On voit que ce digne professeur a su concilier les intérêts de son amour-propre et les convenances de la modestie. C'est bien le moins qu'on puisse tenter dans un journal dont, comme lui, on est le propriétaire.

— *Le Café*. Rédacteurs : Woinez et Combe. Paraît le jeudi. 8, place des Victoires. — « Le salon est mort, vive le café ! » s'écrie M. Woinez avec un enthousiasme d'autant moins discutable qu'il ne peut être sérieux. Ce journal promet une histoire anecdotique des cafés de Paris et donne un courrier du jeu de billard, avec vignettes, rédigé par M. Burger, un professeur rival de M. Berger.

= On fonde en ce moment une Société ayant pour objet l'exploitation d'un nouveau bal d'hiver qui serait nommé *Casino de Paris*, et situé près le boulevard Montmartre. Le fonds social est fixé à cent vingt-cinq mille francs, représentés par cinquante parts d'intérêt. Le privilége de ce bal est assuré.

[Du 19 octobre.] = *Journal des Propriétaires*, mensuel, 5, rue Coq-Héron. — Nous y remarquons un Courrier signé par M. Galoppe d'Onquaire et une Adresse aux concierges de la capitale. — Le Courrier peut à la rigueur passer pour gai ; mais l'Adresse aux concierges est d'une servilité qui révolte. Les susdits fonctionnaires, chez lesquels se

manifestent depuis quelque temps les symptômes d'un orgueil inquiétant, deviendront certainement intraitables après avoir lu cette lâche protestation :

Avis aux Concierges.

« Quelques concierges se sont imaginé que le *Journal des Propriétaires* avait pour but de louer les logements vacants dans Paris et la banlieue, et de leur enlever ainsi le petit avantage qu'ils retirent en louant eux-mêmes. Il n'en est rien. Au contraire, le *Journal des Propriétaires* a pour but d'être plus favorable encore aux intérêts des concierges qu'à toutes autres personnes. En effet, quel est le concierge qui, avant de louer un appartement, ne s'est pas dérangé dix, quinze ou vingt fois, et n'a pas monté et descendu inutilement soixante à quatre-vingts marches ? Et lorsqu'un concierge exerce une profession, comme la plupart d'entre eux, il leur est très-préjudiciable d'être dérangé à chaque instant, ce qui n'aura plus lieu avec le *Journal des Propriétaires et des Locataires*, qui économisera aux concierges, en général, du temps et de la peine.

« Nous appelons donc l'attention toute particulière des concierges sur ce point important pour eux, et sur l'intérêt qu'ils ont à la publication du *Journal des Propriétaires.* »

— *La Tribune des Linguistes*, mensuel. Directeur : Casimir Henricy, ancien rédacteur du *National*. La

philosophie des langues, les questions grammaticales, et surtout la formation d'une langue universelle « dont le besoin se fait aujourd'hui généralement sentir, » tel est le but de cette Revue. M. Henricy est de plus secrétaire d'une Société internationale de linguistique qui s'est proposé le même résultat. « Puisse notre voix se faire entendre ! » dit-il. — En attendant mieux, sa Revue est écrite en français. C'est déjà quelque chose.

— Si *le Journal Monstre* a diminué l'épaisseur de son format, M. Leo Lespès a, en compensation, redoublé d'éloquence. C'est chose merveilleuse de voir les façons câlines qu'il prend avec ses *chers*, ses *excellents* abonnés, surtout pour demander de nouveaux apports de fonds. S'il les invite à lui prendre pour six francs de livres ou de billets de loterie, n'allez pas croire qu'il y ait là dedans la moindre idée de spéculation. Non ; il a *dû* tout simplement chercher le moyen « de mettre à profit leur bon vouloir, leur sympathie si franche, si flatteuse. » — Et d'ailleurs le *Journal Monstre* ne doit-il pas, grâce à un concours aussi bienveillant, « triompher des obstacles qui ont entravé jusqu'ici sa marche, et prendre prochainement rang parmi les journaux les mieux accrédités, les plus solidement établis ? » — Braves abonnés ! en attendant ces jours de gloire, ils en sont réduits à se contenter de réclames pour la maison

Panis, Bigot et Ce, et de recettes pour la clarification du sucre et la confection de la gelée de groseilles, — un vrai régime de convalescent.

— Le département de la Loire vient de voir paraître son petit journal : *la Girouette débonnaire et discrète*. Hebdomadaire. Rédacteur, Janin. — La première colonne contient l'aveu suivant : « La *Girouette* est forcée de reconnaître que la nécessité d'un nouveau journal ne se fait nullement sentir à Saint-Etienne surtout. Cette ville de cent mille âmes possède avec un seul tout ce qu'elle peut raisonnablement désirer. »

On n'en pourrait pas dire autant à Turin, où l'on compte près de cent vingt journaux de toutes nuances.

[Du 20 octobre.]= Le capitaine Dubois est un réformateur qui a déclaré au tabac, au corset et à l'absinthe, une guerre acharnée. Comme il lui serait difficile d'imposer ses idées en fait, il a voulu du moins les répandre par ses écrits. Nos lecteurs pourront en juger par ce simulacre de décret ; il est extrait du dernier ouvrage qu'il vient de publier chez Dentu :

« Notre conseil d'Etat entendu,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. A dater du 1er janvier 1861, tous ceux de nos sujets qui n'auront pu se déshabituer de

fumer et qui useront plus de deux pipes de tabac ou de deux cigares par jour, priseront sans nécessité, boiront de l'absinthe ou s'étrangleront stupidement la taille, seront considérés comme ne jouissant pas de toute leur raison, et, conséquemment, déchus de leurs droits civils, jusqu'à entière guérison de leurs travers. Il leur sera fait dans leurs moments lucides, à leurs frais, des lectures concernant la propreté, le bon sens et la santé.

« Art. 2. En 1861, également, seront considérées comme sottes ou comme de mauvaises citoyennes toutes les femmes et les filles qui se comprimeront la taille : de plus, les femmes ayant des enfants seront regardées comme de mauvaises mères. En cas de persistance dans leur aberration, elles seront renfermées à temps, à leurs frais, dans des établissements créés exprès. Dans ces lieux leur costume sera une espèce de robe, dite de capucin, jaune à droite et verte à gauche, doublée d'un tissu *mortificateur ;* — on leur pendra à chaque oreille soit un cigare, une tabatière ou une petite fiole d'alcool, pour indiquer leur genre de folie ; leur coiffure sera la *Titus*, comme étant la plus favorable pour laisser pénétrer le *fluide raisonnable* dans les lobes cervicaux.

« Art. 3. Il en sera comme ci-dessus pour les personnes du sexe qui useront du tabac et de liqueurs fortes sans nécessité, auquel cas de nécessité un

comité de trente médecins devra se prononcer à l'unanimité pour que l'autorisation soit accordée.

« Art. 4. En 1861, encore, les enfants qui se livreront à l'habitude sale, ridicule et pernicieuse de fumer, seront mis dans les ménageries de l'Etat ou municipales, aux frais de leurs familles, pendant 15 jours pour la première fois, 3 mois pour la seconde et 6 mois pour la troisième. Ils seront traités, vu leur âge, avec égards et douceur ; seulement, ils seront flagellés trois fois par jour sur la première catégorie, afin de changer plus promptement leurs mauvaises idées.

« Art. 6. Pour éviter de grandes déceptions, des accidents et même de grands malheurs, un livre fait exprès d'une manière succincte, concernant l'hygiène, devra exister dans chaque famille, dans tous les colléges, les pensionnats, où l'on fera la lecture de plusieurs chapitres deux fois par semaine.

« Art. 7. Le présent décret sera imprimé, aux frais de l'Etat, à trois millions d'exemplaires par an, et affiché sur tous les monuments et places publiques, pendant trois années, à partir de ce moment ; ensuite un nombre triple sera distribué dans les familles, jusqu'à nouvelle disposition.

« Art. 8. Notre ministre général est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait au palais de..... le 15 avril 1858.

« X.....

« *Pour copie conforme*,

« Ch. Dubois. »

[Du 21 octobre.] = Sous le titre de *Repas de Satan*, un Angoumois, M. Abel Jannet, vient de publier un recueil de vers qui décèlent une propension singulière à l'étude de l'anatomie. S'agit-il par exemple de dépeindre les amours de la Mort et de Satan dont le poëte fait deux longs squelettes, il dit :

La vie anime en eux jusques aux phalangettes,
Et pourtant ce ne sont que des os adaptés,
Sans muscles et sans chair et sans fils préparés;
Les côtes, le sternum, les trente-trois vertèbres,
Les dents et la mâchoire et leurs rires funèbres,
Le tibia, l'iliaque, et le long humérus,
Le tarse, le fémur, le tournant radius,
Les phalanges, le crâne entier, la clavicule;
Le péroné, les carpe, omoplate, rotule,
Tout se tient, tout se meut par un secret ressort.

La *Gazette des Hôpitaux* en parlera.

= M. H. de Farémont est, dans son genre, non moins fantastique et plus désolant encore. La ville de Mayenne vient d'être toute assombrie par la publication de son livre intitulé *Moi*, — singulier mélange d'orgueil et d'humilité. Jamais la

misanthropie ne s'est, à son insu, faite plus tristement naïve que dans ces lignes.

« Je suis ennemi de tout ce qu'aiment les hommes; j'aime ce qu'ils détestent; comment voulez-vous que je m'arrange avec eux?

« J'étais peut-être destiné pour une étoile ou pour un soleil.

« Je m'ennuie, parce que je ne suis bon à rien. J'ai dégoût, parce que je n'estime rien. Je suis triste, parce que je n'aime rien.

« Je suis petit dans un monde petit. Je suis mauvais dans un monde mauvais. J'ai dégoût de moi, dégoût des autres, dégoût de tout. J'attends la vie qui me fera meilleur et me replacera dans une patrie meilleure.

« Que ceux qui me connaissent ne m'en veuillent pas; qu'ils me plaignent. S'offense-t-on de la colère ou du découragement d'un malade? La douleur est sœur de la pitié.

« J'écris et je songe. — J'écris ce que je songe. Je lis peu. La lecture m'ennuie; *nul livre ne me ressemble.*

« Je n'ai qu'un ami : ma pensée. *Je lui dis tout*, elle me dit tout. Nous causons des heures, des journées ensemble.

« Je me débattrai contre le passé qui me retient, contre l'avenir que je devance. Je ne suis point de mon temps; je ne sais même si demain me recevra mieux qu'aujourd'hui.

« Je passerai sur mon siècle comme ces vents qui précèdent l'orage ; on croit qu'ils apportent la fraîcheur et la vie : — la tourmente les suit. »

[Du 22 octobre.] = Nous en apprenons de belles sur le Comité central (central si l'on veut, mais bien près de la circonférence) des artistes. Le compte rendu de sa dernière fête contient neuf couplets où la muse de M. Auvray, administrateur de ladite Société a trouvé moyen d'aduler chacun de ses collègues en une série d'agréables calembours. « Cette fantaisie de notre collaborateur, ajoute le texte officiel, « a excité l'hilarité générale par son entrain et son esprit d'à-propos. » — Hilarité... c'est possible, mais à la place de M. Lanus, pianiste et compositeur, nous serions médiocrement flatté de ce qui suit :

Nous aimons la bonne musique,
Nous aimons celle de *Lanus*,
Des beaux-arts c'est le plus antique,
Ses sons sont partout bien connus.

Les italiques ne sont pas de nous.

Que le président, M. Chareau, vienne encore après cela se dire fier « d'être placé à la tête d'une compagnie recommandable par les œuvres de ses membres, par l'élévation du cœur, par la distinction de l'esprit... » — M. Lanus pourra lui en donner des nouvelles.

[Du 24 octobre.] = Ci-joint le fac-simile d'un monument assez singulier. Lorsqu'un imprimeur de Bar-le-Duc n'a pas reparu le lundi à son atelier, ses confrères mettent immédiatement en circulation ce faux billet de faire part. Chacun en saisira facilement les allusions :

Bonum vinum!

« M

« Vous êtes prié d'assister aux Convoi funèbre, Service et Enterrement de Monsieur **Charles Joxé**, dit *Méthus*, typo-soulographe, chevalier de l'Ordre des Pochards, membre de la grande Société des Soiffeurs, lequel, après avoir usé ses forces à la recherche de la pierre philosophale, est tombé, à la fleur de l'âge, sous le poids de ses fatigues, le Lundi 2 Août 1858, muni des sacrements de Bacchus, son ami intime.

« On se réunira au lieu mortuaire (auberge de M. Soiffmann), où le corps du défunt est déposé.

« Que la Bière lui soit légère, le pauvre enfant!!

« Bar-le-Duc, 8 Août 1858. »

[Du 25 octobre.] = Cette ville de Bar a eu, à une date plus récente, le privilége de posséder des lutteurs qui nous paraissent de première force... dans la rédaction de leurs prospectus. Nous ne faisons que citer :

AFFICHE N° 1.

« Tivoli Michaut (sous les Saules). Dimanche 5 septembre 1858, à 3 heures 1/2 du soir, grande séance de lutte, donnée par M. Charles d'Haironville et les hommes les plus forts qui se trouvent actuellement à Bar-le-Duc dont les noms suivent ci-dessous :

« Ordre de la lutte : 1° M. Charles d'Haironville et un Amateur ; 2° *Idem* et un Amateur ; 3° Lutte entre deux Amateurs ; 4° M. Charles et un athlète Breton ; 5° *Idem* et le Lutteur du Nord ; 6° Deux Amateurs ; 7° M. Charles et un Amateur masqué, qui se présentera assurément, vu qu'il est parfaitement ingambe pour le moment ; 8° M. Charles et un Amateur ; 9° Lutte entre deux Amateurs de Bar. (Le règlement de la Lutte est le même pour toute la France.)

« Noms des Lutteurs : 1° M. Jules Valton, Lutteur Breton ; 2° M. Hurbain, Lutteur du Nord ; 3° Michel Lebelgenski, Amateur de Bar-le-Duc ; 4° M. Joseph Pomaroux ; 5° N. D., Amateur masqué ; 6° M. J. Bidaubique, Bordelais ; 7° M. C. Gallet ; 8° M. Louis Bonnet.

« Prime du vainqueur de M. Charles d'Haironville : le Profit de l'entrée. La musique remplira les intermèdes de la Lutte. Pour que le *beau sexe* puisse assister à cette Représentation sans scrupule, les Lutteurs auront un costume oriental.

« Entrée générale : 1 franc. Les militaires non gradés et les enfants, cinquante centimes. Ouverture des bureaux à midi, le premier Lutteur entrera en lice à trois heures et demie précises.

« Nota. — En cas de mauvais temps la Lutte aura lieu dans la salle. »

Affiche n° 2.

« Il faut le voir pour le croire ! ! ! Aujourd'hui lundi 6 septembre 1858, à 4 heures du soir, dans le Tivoli Michaut (sous les Saules), M. Charles d'Haironville donnera une seconde séance de Lutte.

« Hier le public de Bar-le-Duc, aussi nombreux que *choisi*, a été témoin d'une Lutte qui, au dire des voyageurs, ne s'est jamais vue à l'Hippodrome ni à la salle Montesquieu, à Paris. Jamais on n'a vu Lutte aussi franche que celle qui s'est donnée hier sous les Saules, par M. Charles (car souvent les athlètes, à *l'exemple des grands* de la terre, ont aussi leur *politique*). (? ? ?)

« La Lutte de M. Charles était terminée selon le programme, quand un jeune homme de bonne mine, à la *tournure élégante et aux formes herculéennes*, se présenta ; il fut aussitôt accueilli par le *Roi de l'Arène*.

« Malgré la démarche assurée de ce dernier champion, le public et M. Charles étaient loin de

croire qu'ils avaient sous les yeux un lutteur aussi formidable.

« La lutte a duré 48 minutes; tenaces et serrés, les deux athlètes se disputaient un pouce de terrain; on voyait le gracieux adversaire de M. Charles, *quoiqu'à l'œil farouche*, déployer une force prodigieuse et tout l'art de la lutte pour terrasser son adversaire. Mais s'il y avait adresse chez l'un, il y en avait aussi chez l'autre; aussi les lutteurs peuvent se vanter d'avoir attiré toutes les sympathies des spectateurs. Après cette lutte opiniâtre, le public a demandé que les choses en restassent là pour que l'amour-propre de l'un ne soit pas froissé par le triomphe de l'autre.

« La lutte continuera donc aujourd'hui pour connaître la *décision*.

« Nota. — L'athlète Breton Valton et l'athlète Hurbain (du Nord), dit le Frisé, paraîtront dans cette séance.

« Pour que tous les amateurs puissent voir cette belle Lutte qui efface tous les Bertrand et autres, il y a réduction dans les prix. Premières, 1 franc. — Secondes, 50 centimes. »

= M. Capefigue a sous presse un nouveau volume sur Mme Du Barry.

Quand donc M. Capefigue se lassera-t-il? Si nous avons bonne mémoire, il affichait, lors de ses débuts dans le monde des lettres, l'intention de se

retirer dès qu'il aurait amassé la somme nécessaire pour acquérir dans son pays natal *une petite bastide*. Mais, à défaut de moellons, les exemplaires réunis de tous ses ouvrages suffiraient aujourd'hui pour lui bâtir une caserne.

[Du 27 octobre.] = On parle un peu de la vente du *Charivari*. MM. de Villemessant et Michel Lévy seraient dans l'intention sérieuse d'acquérir cette feuille légère. Le prix en serait fixé un peu au-dessus de cent mille francs.

= On commence à parler d'un Courrier politique hebdomadaire qui paraîtrait vers la fin de novembre, sous la direction de M. Cucheval-Clarigny. Les relations étendues et les connaissances toutes spéciales de cet ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel* le mettent plus que tout autre à même de mener à bonne fin une semblable entreprise.

= Alphonse Karr se détermine à reprendre la publication de ses *Guêpes*. Pauvres guêpes ! il leur faudra un aiguillon bien acéré pour qu'on en sente ici les effets. Malgré toute la sympathie qui leur est acquise, il est permis de craindre qu'elles ne vaillent pas leurs aînées ; car l'humour de Karr nous paraît, plus encore que celui de tout autre, avoir besoin de s'exercer sur le sol parisien. Et en être réduit à faire de l'humour par voie de correspondance, ce sera pénible.

[Du 28 octobre.] = Si l'oiseau cher à Cypris a jamais eu un ami dans les lettres, cet ami est, à coup sûr, l'ancien secrétaire de Chateaubriand, M. Danielo, dont les premiers-Paris sont remarqués depuis quelque temps à la *Gazette de France*. Sur les confins de la rue Notre-Dame-des-Champs, au bout d'un long chantier de pierres de taille, se dresse une simple clôture en planches dont la porte, digne des temps de l'âge d'or, ferme tout au plus à l'aide d'un simple loquet. La porte franchie, on descend un jardinet profondément raviné, et on se trouve sur le seuil d'une maison de rustique apparence. Tous les instants que son propriétaire ne donne pas au travail sont passés là, au milieu de sa famille emplumée. Aussi est-ce merveille de voir comme du jardin au rez-de-chaussée, du rez-de-chaussée au premier, du premier étage aux combles, et des combles au toit où s'élève un pigeonnier ingénieusement construit, M. Danielo est suivi, pressé par tout un peuple voletant de canards, de poules et de pigeons. Les pigeons surtout sont remarquables par la beauté de leurs plumages et la variété de leurs espèces. Disciplinés par l'instinct, ils se gardent d'aller au loin s'exposer aux cailloux des gamins et aux guet-apens des chats ; — risques auxquels sont mille fois préférables les graines qu'ils savent aller chercher sur la main ou dans les poches du maître. Tous les soins dont ils sont envi-

ronnés sont d'ailleurs inimaginables. Les couveuses et les malades ont leurs cases spéciales ; les mariages se font dans des cages partagées en deux par une cloison mobile destinée à empêcher au besoin les voies de fait peu galantes que le mâle se permet parfois vis-à vis de la femelle. Enfin, le colombier a été construit avec tout le luxe de précautions d'une place de guerre, car son innocente garnison a plus d'un ennemi à redouter dans le voisinage. Dire tout ce que ces petits détails d'aménagement ont coûté de persévérance à leur auteur, — car M. Danielo est un Robinson volontaire, — serait trop long et n'en dirait pas assez à celui qui n'a pu s'en rendre compte par lui-même. Mais n'a pas qui veut accès près de l'ancien secrétaire de Chateaubriand, et il ne se montre pas toujours désireux d'échanger, contre les douces familiarités de ses hôtes, les avantages d'une autre société qui ne gagne pas, assure-t-il, toujours à la comparaison. — Ne terminons pas cependant sans reconnaître que la misanthropie de M. Danielo a ses jours d'amicales causeries et de franche hospitalité.

[Du 29 octobre.] = *Catéchisme à l'usage des grandes filles qui veulent être mariées.* (Chaumes. Impr. Mongel.)

Encore une de ces petites brochures sur papier gris, arrivées peut-être à leur centième édition, et dont le colportage fera toujours la fortune.

Plusieurs des demandes et des réponses qui composent ce catéchisme sont remarquables à divers titres.

« *D.* Les grandes filles qui ne sont pas belles, à quel âge faut-il les marier ?

« *R.* Aussitôt que les garçons les demandent, pour n'en pas perdre l'occasion. »

Si ce dernier avis peut passer pour savamment raisonné, il en est un autre qui ne serait pas du goût de toutes les Parisiennes.

« *D.* Si on fait la collation et que *par hasard* il n'y ait qu'un garçon avec plusieurs filles, que faut-il qu'elles fassent ?

« *R.* Il faut absolument faire en sorte qu'il ne paye pas. »

Ce qui suit nous paraît bien hypocrite :

« *D.* Si la fille est priée d'aller se promener après souper avec plusieurs garçons et filles, que doit-elle faire ?

« *R.* Il faut s'en excuser, pour ne pas *paraître* aimer les promenades du soir.

« *D.* Quand une fille va à la messe avec son prétendu, que doit-elle observer ?

« *R.* Elle doit avoir un entretien modeste et honnête, être dans une posture décente et ne pas rire avec éclat »

Conclusion : il est permis de causer et de rire à l'office divin.

Voici le bouquet :

« *D.* Pendant le repas des noces, qu'est-ce que doit faire la mariée ?

« *R.* Il faut qu'elle prenne garde de ne pas rire si quelqu'un dit des paroles à double sens, contraires à la pudeur, et tâcher de ne point causer descandale. »

LIVRES.

Trois petits volumes :

Un poëme sur *la Guerre d'Orient* (Masgana). — Du feu, de la verve, et une certaine largeur qui convient bien au sujet ; voilà de quoi consoler M. de Bornier d'avoir été seulement mentionné dans le rapport de M. Villemain.

Rêves de gloire, par M. Paul Roger. — C'est trop sérieux pour un songe et pas assez pour une réalité. Mais l'auteur est encore jeune et peut faire assez de chemin pour trouver l'étroit sentier qui mène au but de ses rêves.

Conseils sur la santé et le bonheur, par M. Bidaut (Dentu). Il y a longtemps qu'on a donné ces conseils-là pour la première fois; mais ne fût-ce que pour ne pas les oublier, on peut les entendre encore, surtout quand ils sont donnés avec une concision aussi sage et une aussi douce bonhomie.

THÉATRES.

Porte-Saint-Martin. *Faust.* Quoique un peu attardé, nous arrivons toujours à temps pour parler d'un succès qui grandit tous les jours. A ce propos, nous ne concevons pas pourquoi on parle si souvent de M. Dennery, dont la prose filandreuse avait grand besoin d'être soutenue par l'armée de costumiers, de décorateurs et de machinistes placés sous les ordres de M. Marc Fournier. A ce dernier seul, à son habile direction, reviendra tout l'honneur d'une aussi brillante campagne. — Dumaine est à la hauteur de son rôle, ce qui n'est pas peu dire ; Rouvière serait à la hauteur du sien, sans son regrettable *assent* ; tous deux sont magnifiquement grimés. Mlle Nelly nous a fait regretter Mme Laurent, dont la prestance, les

traits accentués et le jeu dominateur avaient depuis longtemps conquis les rôles d'*Imperia*. — Somme toute, nous ne croyons pas qu'à la Porte-Saint-Martin, le luxe de la mise en scène ait su jamais allier plus d'audace à plus d'habileté, plus de science à plus de goût et à plus de bonheur.

Odéon. *La Vénus de Milo*, pièce antique en vers, par M. d'Assas. — Il paraît que l'héroïsme du nom n'a pas dégénéré ; mais plus heureux que l'officier au régiment d'Auvergne, son homonyme survit à son triomphe. — L'œuvre a été goûtée, et M. Guichard aussi, dans le rôle de Praxitèle. — Nous ne dirons rien de la mise en scène, quoique M. Claudin, le critique du *Courrier de Paris*, se plaigne de n'y pouvoir retrouver « le soleil éclatant de l'Attique et cet air *parsemé de paillettes* qui formait une auréole à la tête d'Aspasie. »

Deux petites pièces, la *Mouche du Coche* et *Frontin malade*, forment avec celle qui précède, un bilan assez satisfaisant de l'activité qui règne en ces parages.

Ambigu. Les débuts de Mlle Camille Lemerle dans les rôles de Mme Lacressonnière lui ont valu ce compliment du critique que nous venons de nommer : « Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'être un peu jeune. On ne peut admettre qu'elle soit la mère des grands enfants qui l'entourent. Et si, pour bien vérifier le fait, on a recours à sa lorgnette, on aboutit forcément à la réflexion que voici : à cet âge on est sans doute la fille de quelqu'un, mais on ne saurait être la mère de personne. » — Ah ! monsieur Claudin ! monsieur Claudin ! vous vous brouillerez avec le beau sexe, si vous lui jetez de pareils pavés.

Gaité. *La Marnière des Saules*, mélodrame. Une intrigue raisonnablement bourbeuse et une toilette savante : — celle de Mme Doche.

Folies-Nouvelles. *Pornic le Hibou*, une mélodieuse bretonnerie, et *le Petit Poucet*, une féerie assez heureusement renouvelée du bon temps ; — nous lui souhaitons une bonne partie de la foule qui court aux *Pilules du Diable*.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Avis. Une livraison de supplément doit parvenir à nos lecteurs le 20 de ce mois.

G [suite]

Gadoue : Femme suspecte et salement accoutrée.
Le Dictionnaire de l'Académie admet gadoue dans un sens qui donne la clef de celui-ci.

Galifard : « Façon de commissionnaire sauteruisseaux qui porte au client les marchandises vendues (dans les magasins du Temple). Il y a des galifardes. » — Mornand.

Galons d'imbécile : Galons de soldat de 1re classe dans les armes où ils se donnent à l'ancienneté.

Galons (arroser ses) : Payer à boire à ses camarades lorsqu'on vient d'être promu caporal ou sous-officier.
« Je ne dis pas que... avec les camarades pour arroser mes galons. » Cormon.

Galop : Réprimande énergique.
« Il faut que je m'en aille. Tu as tant fait que ma mère va me donner un galop. » — Champfleury.
Synon. : Suif, savon, poussée, poil, chasse.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Galvaudage : Désordre.

« Surtout pas de galvaudage ni de chipoteries. » — Balzac.

Gaminerie : Malice enfantine.

« Au-dessus de la gaminerie de Lousteau. » — Balzac.

Ganache : « Le père ganache ou le père dindon, ou bien encore le compère, c'est le nom d'un emploi dans lequel le père Brunet et Lepeintre jeune ont excellé. Ce type du vieillard imbécile et crédule est une création de Térence. On lui a donné le nom de ganache à cause des efforts que fait la mâchoire pour articuler des sons. Les Gogos de la société moderne sont les ganaches du siècle de Néron. » — F. Duflot.

Gandin : « L'œillet rouge à la boutonnière, les cheveux soigneusement ramenés sur les tempes comme deux gâteaux de pommade, le faux-col, les entournures, le regard, les favoris, le menton, les bottes ; tout en lui indiquait le parfait gandin, tout jusqu'à son mouchoir fortement imprégné d'essence d'idiotisme. » — *Figaro.*

Ce nom a été mis en vogue par l'une des dernières pièces du Vaudeville.

Gandiner : Trancher du gandin.

« Le gandin ci-dessus dessiné alla retrouver un groupe d'autres gandins qui gandinaient sur le divan du fond. » — *Figaro.*

Gant (aller comme un) : Convenir.

« Puisque le père Hulot délaisse sa femme, elle m'irait comme un gant. » — Balzac.

Gant jaune : « Il n'y a plus que deux classes d'hommes en France... ceux qui portent des gants jaunes et ceux qui n'en portent pas. Quand on dit d'un homme qu'il porte des gants jaunes, qu'on l'appelle un gant jaune, c'est une manière concise de dire un homme comme il faut. C'est en effet tout ce qu'on exige pour qu'un homme soit réputé comme il faut. Comme, par les raisons que j'ai déduites plus haut, il n'était pas aisé de parvenir à l'aristocratie, on a fait descendre l'aristocratie à la portée du plus grand nombre, — à une paire de gants de cinquante sous. » — Alph. Karr.

« Mais bientôt arrivent l'âge et les créanciers ; le gant jaune commence à perdre de sa considération dans l'arrondissement. » — F. Deriège.

Garé des voitures (un vieux) : Homme prudent et rangé.

L'effrayant tohu-bohu de la circulation parisienne devait enfanter ce synonyme.

Gazon : Perruque mal soignée.

Genou : Tête chauve.

Genre : Ostentation.

Monsieur fait du genre, c'est-à-dire : monsieur tranche du seigneur, fait ses embarras.

« Un éteignoir d'argent, pus que ça de geure ! » — LA BÉDOLLIÈRE.

GÉRONTOCRATIE : Puissance de la routine et des anciennes idées.

« La gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France. » — BALZAC.

Beaucoup d'autres mots sont formés par le même procédé.

GIBERNE (enfant de) : Enfant de troupe. — Taper sur la giberne, c'est-à-dire sur le derrière.

GINGINER : Faire une œillade.

« Elle gingine à mon endroit... » — GAVARNI.

GIRIE : Sornette.

« C'est des giries tout cela, dit-elle. » — BALZAC.

GIROFLETTER : Souffleter.

« Ah ! l'a-t-elle giroflettée ! » — BALZAC.

On sait, que dans le peuple une giroflée à plusieurs feuilles a la valeur d'un bon soufflet.

GLORIA : C'est, dans la bourgeoisie, le petit verre d'eau-de-vie ou de liqueur qu'on verse dans sa tasse de café noir.

« Le gloria qu'il prenait au dessert. » — BALZAC.

Dans certains cafés, le gloria est une *demi* demi-tasse.

« A la chaleur d'une demi-tasse de café bénie par un gloria quelconque. » — BALZAC.

Gniaffe : Cordonnier en vieux.

« C'est le cordonnier gniaffe que nous nous sommes proposé surtout de peindre. Puis aussi le mot *gniaffe*, comme tout ce qui est greffé sur l'argot, nous a semblé plus populaire et plus expressif. L'étymologie d'ailleurs en est brillante : ainsi que la plus grande partie du jargon des voleurs, ce terme est d'origine hellénique et vient du mot grec γναφεύς, cardeur ou peigneur, et dérisoirement racleur ou gniaffe, formé de γναφω, racler, c'est-à-dire racler ou ratisser de vieux cuir. — Péirus Borel.

Il est bien entendu que nous laissons au lycanthrope la responsabilité de cette séduisante étymologie.

Gnognote : Ripopée, marchandise sans valeur.

« Josepha... c'est de la gnognote. » — Balzac.

Gnolle : « Je deviens toute mollasse, toute gnolle. » — Ricard.

Gobelot : Petit cabaret ou petite collation.

Gobichonnade : Régal, festin plantureux.

Synon. : Lichette, noce, festival, balthazar.

« ...C'est un grand amusement d'où résultent des gobichonnages formidables. » — Luchet.

Gobichonner : Se régaler.

« Il se sentit capable des plus grandes lâchetés pour continuer à bien vivre... à gobichonner (mot

populaire mais expressif) de bons petits plats soignés. » — Balzac.

Gobichonneur : Gourmand.
Synon. : Gueulard.

Godan : Blague, mensonge.
« Quand on parle de doctrines nouvelles aux gens qu'on croit susceptibles de donner dans ces godans-là. » — Balzac.

Goddem : Anglais.
M. Fr. Michel fait observer que nos ancêtres disaient *godon*.

Cryant qui vive aux godons d'Angleterre.
(*Poesies de Crétin*, 1513.)

Un gros Auvergnat pique jusqu'au vif,
Au goddem mettant le poing sous le pif. — Festeau.

Synon. : English, milord.

Godiche : Ridicule.
« Que tu es donc godiche, Toinon, de venir tous les matins comme ça! » — Gavarni.
« Mais acceptez donc, godiche ! » — Balzac.

Godiller : Arriver au paroxysme du désir.
Louis Festeau a chanté *M. Godillard*.

Gogo : Dupe.
« Avec le monde des agioteurs, il allèche le gogo par l'espoir du dividende. » — F. Derlège.

Coguenot : C'est la chaise (très) percée du soldat.

« La meilleure place la plus éloignée de la porte, des vents coulis et du *goguenot* ou thomas. » — La Bédollière.

Synon. : Thomas.

Gonce. (V. *Râleuse.*)

Gosse : Mensonge, conte en l'air.

Gouailler : Railler.

« Qui gouaille les voyageurs timides. » — Balzac.

Gouape, Gouapeur, euse : Débauché incorrigible.

Fr. Michel, qui écrit gouêpeur, paraît convaincu que la racine de ce mot est *guêpe* : pareil à l'insecte de ce nom le gouêpeur erre çà et là, butinant pour vivre.

« Un génie gouapeur. » — Balzac.

Gougnotte : « Femme ou fille qui abuse des personnes de son sexe ; » d'où le verbe *gougnotter.* — Fr. Michel.

Gouspin : Mauvais gamin.

« Quarante ou cinquante jeunes gouspins bruyants et rageurs. » — Commerson.

Goutte : Ration d'eau-de-vie que les soldats boivent habituellement le matin avant l'appel, et les ouvriers avant l'heure de se mettre au travail. Elle équivaut ordinairement à un quart (cinquième de li-

tre), entre deux ou trois compagnons. On ne boit jamais seul la goutte.

« Mais pourvu qu'on paie la *goutte* aux anciens, n'est-ce pas, colonel? » — Gavarni.

« Les poëtes de mon temps m'ont couronné de roses, et ce matin je n'ai pas eu la goutte! et pas de tabac pour mon pauvre nez! » — Idem.

Grain (écraser un) : Boire la goutte.

Nous croyons cependant cette expression plus applicable à l'alcool, dans lequel on conserve quelques grains de verjus.

Graillonneur : Homme qui expectore souvent.

« Comme c'est ragoûtant d'avoir affaire avant son déjeuner à un graillonneur pareil! » — H. Monnier.

Graisse : Argent.

Il y a *gras*, c'est-à-dire il y a un bon butin à faire.

« Il n'y a pas gras! » — Gavarni.

Grand Turc : Le Grand Turc et le roi de Prusse jouissent presque à un égal degré, de la faveur d'être employés comme termes de comparaison du moment qu'il s'agit d'une fin de non-recevoir.

« Ma chère, il pense à toi comme au Grand Turc. » — Balzac.

« A qui voulez-vous que je le dise donc? *au Grand Turc?* » — Murger.

Gratte : Pièces retenues en cachette par la couturière sur les étoffes qui lui sont confiées par la pratique.

Nous ne savons si le nom est récent, mais la chose a été pratiquée de toute antiquité. Voir le dialogue du bourgeois gentilhomme et de son tailleur.

Grenouille (manger la) : Dilapider les fonds dont on est le simple dépositaire.

« Les soldats s'imaginent toujours que les sergents-majors mangent audacieusement la grenouille. » — La Bédollière.

Au moment où il résolut de manger la grenouille au profit de Lucien. » — Balzac.

Grises (en faire voir de) : Se dit ironiquement pour se jouer de quelqu'un sans qu'il s'en aperçoive.

« Ma tante Aurélie qui disait l'autre jour à maman qu'elle t'en ferait voir de grises... » — Gavarni.

Griserie : Hallucination causée par l'ivresse.

« Les griseries imprimées d'Hoffmann. » — Balzac.

Groom : Petit valet.

« Savez-vous ce que c'est qu'un petit groom ? Eh bien! c'est un petit bas des reins qu'est pas plus haut que ma botte, et qui trotte, trotte comme une ablette. » — Festeau.

Gueulard : Gourmand ou braillard.

« La gourmandise a aussi une place d'honneur dans le cœur de l'écolier; mais comme c'est un vice réclamé par les moutards, la honte de paraître *gueulard* comme eux en arrête la manifestation parmi l'aristocratie. » — H. Rolland.

Gueule fine : Palais délicat.

« Un régime diététique tellement en horreur avec sa gueule fine. » — Balzac.

Gueule (être sur sa) : Être friand.

« L'on est beaucoup sur sa gueule. » — Ricard.

Gueuleton : Festin, repas plantureux.

« Le tout entremêlé de gueuletons où l'on choque des verres pleins contre des mots vides. » — Alph. Karr.

« Quoi qu'il en soit, le gueuleton d'Arthur Ponroy a inauguré une ère nouvelle. » — Th. de Banville.

On dit *gueuletoner* pour Courir les gueuletons.

Gueuse : « Que j'en ai gagné de c'te gueuse d'argent ! » — H. Monnier.

Gueux : « Les dames des halles se servent toutes de chaufferettes et de ces horribles petits pots no grès qu'on nomme des gueux. Elles les posent sur leurs genoux pour se réchauffer les doigts. » — Priv. d'Anglemont.

Guibolle : Jambe.

« Guibolles, c'est ce que vous nommez jambettes, petites jambes. » — Mélesville.

Guitare : Rengaine, théorie banale ou maxime rebattue placée hors de propos et répétée plus qu'il ne convient dans le courant de la conversation.

« On désigne au théâtre sous le nom de *guitare*

une sorte de plainte incessante, revenant comme une melopée, le son monotone d'une guitare modulant un rhythme triste et sans fin. Madame Rose Chéri, malgré son grand talent de comédienne, est une actrice-guitare. » — Joach. Duflot.

H

Haria : Embarras.

« Henri, allons au Havre. — Et sous quel prétexte? — Je n'ai jamais vu de chasse. — Ce serait bien si le roi y allait; mais c'est un haria que de chasser si loin. » — Balzac.

Arias se rencontre aussi sans H :

« J'ai eu bien des arias avec la douane à cause de mes malles. » — Monselet.

Haricots (être condamné aux) : Être condamné à la prison pour manque au service de la garde nationale.

« A midi, j'arrive à la prison de la garde nationale, hôtel Darricaud, vulgairement appelé des haricots. » — Villemot.

A la bibliothèque Mazarine, les lecteurs portent de temps immémorial le nom de *haricots*, parce que le gardien chargé de compter les lecteurs a imaginé de jeter un haricot dans une boîte toutes les fois qu'il voit entrer un nouvel individu.

Haussier : « Il nous reste à tracer une rapide esquisse des deux grandes catégories qui distinguent les spéculateurs, les haussiers et les baissiers. » — Mornand.

Haute (la) : La haute société.

« Pour les menus plaisirs d'un monsieur de la haute. » — Ricard.

« Jamais aussi le sportman n'a couru les salons et *la haute*, comme on dit au club. » — Rod. d'Ornano.

L'homme du peuple qui se trouve en fonds dit en plaisantant : Je suis de la haute.

Hic (voilà le) : C'est-à-dire voilà la difficulté!

Synon. : Voilà le chiendent!

Homme de paille : Homme qui couvre de son nom des actes ou des écrits qui n'émanent pas de lui.

« Ce Claparon fut pendant six ou sept ans l'homme de paille, le bouc émissaire de deux de nos amis. » — Balzac.

Le journalisme et la finance emploient fréquemment l'Homme de paille.

Horreurs (dire des) : Tenir des propos libertins.

> Quand les bégueules ont des masques,
> Elles raffolent des horreurs. — Festeau.

Par contre, Faire des horreurs, veut dire En venir des paroles à l'action.

Huître : Graillon, crachat.

Hussard de la guillotine : « Le gendarme a différents noms en argot : quand il poursuit le voleur, c'est un marchand de lacets; quand il l'escorte, c'est une hirondelle de la Grève; quand il le mène à

l'échafaud, c'est un hussard de la guillotine. » — Balzac.

Ce dernier terme est usité dans le peuple de Paris et de la province.

Hussard a quatre roues : Conducteur d'artillerie, soldat du train.

« Aussi partagent-ils avec le train des équipages militaires le sobriquet de *hussards à quatre roues.* » — La Bédollière.

I

Illicó : De suite.

« En se promettant bien de renvoyer illicó. » — Balzac.

Impériale. (V. *Bouquine.*

> Il avait six pieds six pouces,
> Les nageoires un peu rousses,
> L'impériale au menton. — Festeau.

Inconséquent : « Lorsque, dans le monde, une jeune dame n'a pas très-bien su étendre le voile par lequel une femme honnête couvre sa conduite; là où nos aïeux auraient rudement tout expliqué par un seul mot, vous, comme une foule de belles dames à réticences, vous vous contentez de dire : « Ah! oui, elle est fort aimable, mais... — Mais quoi? — Mais elle est souvent bien *inconséquente.* » — Balzac.

Inexpressible : Pantalon.

« Les boutons de sa chemise, de ses inexpressibles même, diamants! » — Alb. Second.

« Au sortir des bancs du collége, où nous avions usé, tous deux, pendant huit mortelles années ce que la pruderie anglaise exprime par *inexpressible*. » — MORNAND.

INGRISTE : Peintre de l'école d'Ingres.

« A vous Lehmann, Ziegler, Flandrin, Romain, Cozes et autres *ingristes*. » — CH. BLANC.

« Comme la plupart des ingristes, M. Lehmann regarde la nature à travers un voile de tristesse. » — IDEM.

INODORES : Latrines.

Une plaisanterie qui a grand cours au quartier latin consiste à dire dans les moments où la bonne tenue est exigible : Soyons calmes et inodores. C'est une allusion aux recommandations saugrenues de certains manuels de civilité puérile et honnête.

INTELLECT, TUEL : Intelligence.

« As-tu l'intellectuel racorni ! » — RICARD.

J

JAUNET : Pièce d'or.

D'jaunets tu vas meubler ma poche,
Afin de rigoler à mort. — FISTEAU.

JEAN-JEAN : Conscrit, imbécile.

« Quelques mois encore et le conscrit, par sa tenue, démentira les rimeurs de chansonnettes habitués à le ridiculiser sous les qualifications de *Jean-Jean* et de *pioupiou*. » — LA BÉDOLLIÈRE.

Je donnais à plus d'un Jean-Jean
De l'expérience. — FESTEAU.

JEANFESSE, JEANFOUTRE : Terme insultant dont la portée ne peut être bien définie. Il veut généralement dire Coquin, misérable, canaille.

« Ça c'est un jeanfesse. » — RICARD.

JEUDIS (la semaine des quatre) : C'est-à-dire la semaine qui n'arrivera jamais.

« C'est comme la robe que vous m'avez promise. — Tu l'auras. — La semaine des quatre jeudis. » — H. MONNIER.

JEUNE (tu es trop) : Tu n'as pas la force, l'intelligence ou l'expérience nécessaires à l'accomplissement de telle ou telle chose. Cela peut se dire à un octogénaire. Locution très-usitée à Paris.

JEUNE FRANCE : « Les romantiques se divisèrent en Bousingots et en Jeune France. Les Jeune France conservèrent longtemps leurs pourpoints, leurs barbes fourchues, leurs cheveux buissonneux. » — PRIV. D'ANGLEMONT.

« Il a des cheveux longs comme un marchand de salade et de la barbe comme une chèvre. — A la jeune France. — Oui, monsieur... Oh! ça nous fait rire, toutes les demoiselles du magasin. » — H. MONNIER.

JEUNE HOMME (avoir son) : « Chaque fois qu'il rentrait avec son jeune homme (un peu gris). » — PRIV. D'ANGLEMONT.

M. Joachim Duflot nous a donné dans *Figaro* une étymologie fort amusante de cette expression. Selon lui, Lepeintre jeune, des Variétés, se serait, pendant un certain laps de temps, livré avec si peu de modération à la bonne chère, en compagnie d'un jeune homme de province, grand admirateur de son talent, qu'on avait pris l'habitude de dire : *Il a son jeune homme*, quand il paraissait avoir bien diné.

L'histoire est spécieuse ; mais nous verrions plus volontiers dans cette expression une allusion à la forte mesure de liquides qui dans les brasseries a reçu le nom de jeune homme. Le jeune homme vaut, je crois, deux moos.

Jobard : Imbécile.

« Tu es né pour être autre chose qu'un jobard. » — Balzac.

Jobarder : Mystifier.

« Je ne veux pas être jobardé. » — Balzac.

Jobisme : Détresse, pauvreté.

« Desroches a roulé comme nous sur les fumiers du jobisme. » — Balzac.

Joseph faire son : Vouloir paraître chaste et candide.

— La création de ce mot biblique a entraîné celle de *putipharder*.

Justaucorps bleu (V. *Régence.*)

Juste-milieu : Partisan du maintien d'un ordre de choses politique.

« C'est parce que je suis juste-milieu. » — BALZAC.

JUSTICIARD : Magistrat.

« Tiens ! vous aussi, monsieur le procureur général, vous cherchez des médailles. — C'est le goût de presque tous les justiciards. » — BALZAC.

K

KINSERLICK : Autrichien.

« Il fallait voir les Autrichiens, les Kinserlicks. » — H. MONNIER.

« Les Kaiserlicks ont été étourdis du coup. » — BALZAC.

L

LAÏUS : Discours. (V. *Speach*).

« *Piquer un laïus* est une expression du cru. Dans le dialecte de l'Ecole polytechnique, tout discours est un laïus, depuis la création du cours de composition française en 1804. L'époux de Jocaste, sujet du premier morceau oratoire traité par les élèves, a donné son nom au genre. Les députés à la Chambre, les avocats au barreau, les journalistes dans les premiers-Paris, *piquent des laïus.* » — LA BÉDOLLIÈRE.

LANCIERS (danser les) : « Quant à cet inévitable quadrille des lanciers, je ne vous dissimule pas qu'il commence à m'agacer cruellement le système nerveux. On le danse partout, en haut et en bas, chez les sénateurs en exercice aussi bien que chez les confiseurs retirés. » — 1857. ALB. SECOND.

LANTERNES DE CABRIOLET : Yeux fort saillants.

« Oh ! c'est vrai ! t'as les yeux comme les lanternes de ton cabriolet... » — GAVARNI.

LANTIMÈCHE. Synon. : Chose, machin.

LAPIN : Bon compagnon.

> Ils ont appelé dans leurs rangs
> Cent lapins, quasi de ma force. — FESTEAU.

On dit C'est un fameux lapin dans le peuple, comme dans le monde on dit C'est un homme fort distingué.

« C'est un fameux lapin, il a tué plus de Russes et de Prussiens qu'il n'a de dents dans la bouche. » — RICARD.

Dans l'argot du collége, on appelle aussi *lapins* des libertins en herbe, pour lesquels Tissot eût pu écrire un nouveau *Traité*.

Enfin, Lapin avait aussi sa signification dans le monde des messageries.

« Et puis le jeune homme était un *lapin*, c'est-à-dire qu'il avait place sur le devant, à côté du cocher. » — COUAILHAC.

LARD (faire du) : Engraisser.

« La femme ronfle et fait du lard. » — FESTEAU.

Faire son *lard* : Se rengorger.

LARDOIRE : Epée.

« Vous verrez si je manie bien la *lardoire*. » — RICARD.

LARME : Mince portion.

Synon. : Scrupule, soupçon, idée.

Lascar : Fantassin.

« A-t-il du toupet, le vieux Lascar! dit l'invalide dans son langage pittoresque. » — Balzac.

Lavage : « Le lavage n'est autre chose qu'une opération commerciale qui consiste à vendre des billets de spectacle aux négociants qui font ce commerce.

« Pourquoi laver au lieu de vendre ? Je vais vous le dire.

« Avant que l'institution philanthropique de Porcher fonctionnât avec la régularité qu'on lui connaît, les auteurs dramatiques étaient forcés de vendre au plus offrant les douze places auxquelles la représentation d'une pièce leur donnait droit par jour.

« Théaulon, le fécond vaudevilliste, qui tirait un grand produit des billets qu'il signait, avait pris le parti, pour ne pas être assailli chaque matin par la foule de ces industriels, de remettre aux soins de son blanchisseur le trafic de ses billets.

« On congédiait donc tout le monde, à l'exception du blanchisseur, qui, fidèle à sa consigne et très-dévoué à Théaulon, arrivait chez l'auteur à l'heure de son déjeuner.

« Un jour, le vaudevilliste avait à sa table quelques amis parmi lesquels était Charles Nodier et quelques notabilités politiques, quand le blanchisseur entra pour prendre les billets.

« — C'est mon blanchisseur, messieurs, dit-il. Bernier, ajouta-t-il en se tournant vers lui, vous trouverez mon linge dans ma chambre à coucher ;

sur la cheminée il y a un petit paquet que vous laverez aussi.

« Le petit paquet que Bernier trouva sur la cheminée contenait les billets de spectacle, et Bernier fut obligé de comprendre que laver voulait dire vendre. Depuis ce jour, Bernier ne manquait jamais de dire en entrant chez Théaulon : — C'est le blanchisseur de monsieur; monsieur a-t-il quelque chose à laver ? » — Joachim Duflot, *Dictionnaire des Coulisses*.

Vraie ou non, l'anecdote que voilà a mis au monde un mot qui a pris partout rang de cité. L'étudiant, la lorette et le boursicotier lavent aujourd'hui comme feu Théaulon.

« Les quatre volumes in-12 étaient donnés pour cinquante sous... Barbet n'avait pas prévu ce lavage. » — Balzac.

Laver : Vendre.

« Le cachemire... je l'ai *lavé* et tenez, j'y pense... vous en avez mangé du cachemire. » — Dumanoir et Clairville.

Lever : Enlever.

« Tiens ! Xavier qui vient d'être levé par Henriette. » — Monselet.

Leveur : Vert-galant, homme qui accoste volontiers les filles et cherche aventure par les rues.

Liche (être en) : Se livrer aux plaisirs de la table.
Synon. : Etre en noce, en riole.

LICHER : Faire ripaille.

M. Fr. Michel l'a observé dans « J'aymerois encore mieux ne manger que des choux, et *licher* deux grains avec Diogènes. » — *Dialogues de Tahureau.* 1585.

« Nous gagnerons gros et tu licheras bien. » — E. SUE.

LICHETTE : Petit régal, souper fin.

LICHEUR, EUSE : C'est un noceur délicat, presque un viveur.

« Nous sommes tous licheurs. » — MONTÉPIN.

LIGNARD : Soldat d'infanterie. (V. *Piou.*)

LION : Homme à la mode.

« La mode dit qu'il manquait un roi à tous ces êtres qu'avait formés son caprice.

« Et elle dit :

« Faisons le lion à notre image et ressemblance.

« Que le boulevard soit son empire.

« Que l'Opéra devienne sa conquête.

« Qu'il commande en tous lieux, du faubourg Montmartre au faubourg Saint-Honoré.

« Et le lion parut. » — F. DERIÈGE.

« Un individu que la nature a doué de goûts excentriques, d'un caractère casseur, qui porte des habits à la mode, ne parle que chevaux, chiens et maîtresses, a des créanciers, et dans sa poche quelques billets de mille francs. » — IDEM.

« Le lion existe depuis longtemps en Angleterre, et toutes les sommités, non pas seulement celles de la mode, reçoivent ce titre glorieux. » — IDEM.

« Il est vraiment extraordinaire que, sous ce régime d'épicerie en gros, gouvernés comme nous le sommes par des députés honnêtement cirés à l'œuf, nous tenions tant à avoir des *lions*.

« Depuis que nous avons attrapé ce mot anglais, qui s'applique, à Londres, à toutes sortes de notabilités, nous en avons fait abus comme du calicot et du fil d'Ecosse.

« Il ne se fait pas un vaudeville, un feuilleton, un roman de mœurs contemporaines, qui ne parle des *lions* de Paris.

« Il n'en coûte pas davantage, aujourd'hui, pour être *lion*.

« La moindre chose suffit : avec un paletot jaune, un chapeau neuf, des moustaches, vous êtes reçu *lion* d'emblée.

« Nous avons eu des *muscadins*, des *incroyables*, des *impayables*, des *élégants*, des *beaux*, quelques *fashionables* ; mais appeler *lions* des jeunes gens qui mangent doucement de pauvres patrimoines, des étudiants qui montent des chevaux de louage, des écrivains qui courent en cabriolet, après la faillite de leur libraire, c'est une parodie bien amère. » — ROQUEPLAN.

LIONCEAU : Lion de contrebande.

« Un d'entre eux que l'honorable M. Dupin classerait volontiers parmi les lionceaux (lions sots). » — F. DERIÈGE.

LIONNE : Femme à la mode.

« C'étaient de petits êtres féminins, richement mariés, coquets, jolis, qui maniaient parfaitement le

pistolet et la cravache, montaient à cheval comme des lanciers, prisaient fort la cigarette et ne dédaignaient pas le champagne frappé. » — F. Derège.

Lionnerie : Coterie de gens à la mode.

« Nous étions installés dans un restaurant cher à la lionnerie. » — Mornand.

Liquid : « Liquid est mis ici pour liquidation. Le coulissier, facétieux et ami des belles manières, se plaît à abréger ses formules comme la jeunesse dédorée de l'époque, et elle *liquid* comme on dit : d'autor, d'achar, soc ou démoc. » — Mornand.

Londrès : Cigare de cinq sous.

« Je me rejetai dans le fond de la voiture et j'allumai un londrès. » — Mornand.

Longchamps : « D'autres font une excursion au *longchamp*, cour oblongue, bordée d'une file de cabinets dont nous laissons deviner la destination. Comme c'est le seul endroit où, pendant les heures d'étude, les élèves de l'Ecole polytechnique puissent aller humer l'air, filer, causer, chercher des distractions, le *longchamp* a acquis une grande importance. Il est devenu non-seulement une promenade, mais encore une enceinte sacrée, un asile inviolable dont l'autorité n'ose franchir le seuil. » — La Bédollière.

Lorette : Fille galante.

« Tous les quartiers nouveaux ont une première destination assez curieuse. La nécessité de donner au plus vite les apparences de la vie et du mouvement à leurs bâtisses fraîches et solitaires, rend les propriétaires des maisons neuves peu exigeants sur

la solvabilité de leurs locataires, les portiers plus tolérants sur leur moralité.

« Chassées des quartiers sérieux, les plus ou moins jeunes personnes qui se livrent à la perdition des fils de famille refluent donc vers ces constructions fantastiques, moyen âge, Renaissance, qui forment une espèce de ville nouvelle, partant du bout de la rue Laffitte jusqu'à la rue Blanche, comprenant les rues Neuve-Saint-Georges, La Bruyère, Bréda, Navarin, et prenant son nom de la rue principale, Notre-Dame-de-Lorette.

« L'ensemble de ces rues s'appelle le quartier des Lorettes, et par extension toutes ces demoiselles à qui l'on en fait essuyer les plâtres, reçoivent dans le langage de la galanterie sans conséquence le nom de Lorettes. » — 1841. Roqueplan.

« *Lorette* est un mot décent inventé pour exprimer l'état d'une fille ou la fille d'un état difficile à nommer, et que dans sa pudeur l'Académie a négligé de définir, vu l'âge de ses quarante membres. Quand un nom nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait pas dire sans périphrase, la fortune de ce mot est faite. Aussi la *lorette* passa-t-elle dans toutes les classes de la société, même dans celles où ne passera jamais une lorette. Le mot ne fut fait qu'en 1840, sans doute à cause de l'agglomération de ces nids d'hirondelles autour de l'église dédiée à Notre-Dame-de-Lorette. Ceci n'est écrit que pour les étymologistes. » — Balzac.

(La suite prochainement.

Lorette (à suivre).

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

1858. — Numero 10. — Tome vii.

DU 1er AU 20 NOVEMBRE 1858.

Les erreurs d'un dictionnaire nouveau. — Les mémoires d'une nouvelle *Contemporaine*. — M. de Besselièvre et ses concerts. — M. Charpentier rallié aux volumes à un franc. — Renseignements biographiques sur M. Chavin de Malan. — La photographie utilement appliquée au catalogue des livres précieux. — Les mésaventures d'un héros de roman. — Une société d'autographophiles parisiens. — M. Buloz et les journaux savoisiens. — Une méchanceté impossible de la *Revue des Beaux-Arts*. — Le destin des livres modernes.

[Du 1er novembre.]—Ceci est un avis à la grande publication que M. Vapereau vient de terminer pour le compte de la maison Hachette.

Le *Dictionnaire des Contemporains*, qui fait aujourd'hui tant de tapage, contient assez de renseignements utiles pour mériter une place dans toutes les bibliothèques. En rendant service à beaucoup de lecteurs, son éditeur a donc trouvé moyen de faire là une excellente spéculation.

Ceci posé, permettons-nous quelques remarques dont l'opportunité trouve sa raison d'être dans le succès même du livre auquel elles sont adressées. Faites un peu en courant, elles ont été l'œuvre d'une seule journée, et sont nécessairement bien loin d'être complètes. Bien d'autres encore pourront contribuer avec fruit au remaniement que commandera une seconde édition.

About. — Ce n'est pas là un article, c'est un panégyrique dont l'enthousiasme garde peu de mesure; c'est un plaidoyer dont les conclusions sont en opposition formelle avec cette promesse de l'introduction : « *Nous ne donnons pas de rang à nos contemporains.* » Néanmoins l'on y attribue à l'auteur de *Tolla* « une des premières places de la littérature contemporaine. » Nous confessons avoir cherché en vain à quels personnages revenait l'autre moitié de cet éloge. — C'est tout au plus si l'on reconnaît à Méry quelque esprit; quant à Gozlan, on ne daigne lui accorder que le mérite d'une grande fécondité.

Anglemont. — Il nous semble que Privat d'Anglemont et ses études si curieuses sur le peuple parisien auraient pu, en toute justice, être ici mentionnées avant M. Édouard d'Anglemont, dont on renomme exclusivement « les lauriers académiques. »

Anthoine de Saint-Joseph. — N'est pas entré à l'École militaire de Fontainebleau *en* 1814 ; car à cette époque il était colonel.

Augoyat. — N'a pas *quitté le service actif, pour faire un cours de fortification à l'École d'application de Metz;* il est arrivé à cette École en 1842, en qualité de commandant en second, directeur des études, sans renoncer à l'activité. Ce n'est pas *après* 1830, mais après son admission à la retraite, que le

colonel Augoyat fut nommé conservateur de la galerie des plans en relief à l'hôtel des Invalides.

Avenel (Paul). — Déclarons d'abord que nous ne contestons à M. Avenel aucun de ses titres à la notice relativement étendue qui le concerne, pas même celui de *vice*-secrétaire de la société dite *du jeudi* (??) — M. Avenel a écrit en vers et en prose; M. Avenel a vu imprimer ses œuvres; il avait donc parfaitement le droit de s'attendre à figurer dans un dictionnaire complet de ses contemporains.

Mais, quand parmi ces mêmes contemporains hommes de lettres, nous ne voyons point accorder les honneurs d'une simple mention à MM. Baudelaire et Flaubert, dont les noms sont, ce nous semble, presque aussi connus;

A MM. Asselineau, Babou, Montégut, Forcade, Morel, Assollant, que nous avions crus jusqu'ici des *rewiewers* sérieux, même aux yeux de la *Revue des Deux-Mondes*;

A MM. H. de la Madelène, A. de Goy, Buchon, Drouineau, Deltuf, Bougy, qui ont certes autant marqué dans le roman et dans la nouvelle;

A MM. Jouvin, de la Fizelière, Darthenay, Solié, Desbarolles, Baschet, Eggis, Bataille, Ach. Denis, qui pourraient être à la rigueur ses pairs en journalisme;

A MM. Octave Lacroix, Réné Lordereau, Vulpian, Duflot, Desplaces, Jules de Gères, Albert et Marc

Monnier, Aurélien Scholl, Barrillot, Ostrowski, qui comme lui n'ont pas dédaigné de cultiver le théâtre et la poésie,

... Et bien d'autres encore dont il nous serait facile de constater l'absence...

... A la place de M. Paul Avenel, répétons-nous, et avec le tact, la droiture que nous nous plaisons à lui supposer, nous nous croirions en droit de dire à M. Vapereau : — Votre citation m'honore et m'embarrasse en même temps, car elle donne par son caractère exceptionnel le droit de suspecter l'esprit d'ordre et de méthode que comportait avant tout votre entreprise.

Nous n'oserions donner le même conseil, et pour cause, à M. Gagne, de Montélimart, dont ce Dictionnaire a énuméré jusqu'aux odes avec une rare complaisance.

Qu'en dira l'apôtre Jean Journet?

Après cela, on ne peut contenter tout le monde dans des proportions aussi larges que M. Galimard. Accordant à ses articles de critique et à ses œuvres d'art une part généreuse, n'a-t-on point poussé l'attention jusqu'à citer un simple *Rapport* sur je ne sais quel livre de M. Vitet, et la commande qu'a bien voulu lui confier le ministère d'Etat pour cette année!

Blanqui. — Il nous semble que ce fameux rapport sur les événements de 1839, — dont les

rédacteurs du *Dictionnaire* paraissent se donner beaucoup de peine pour le disculper, — a été trouvé, non « dans les papiers de l'ex-roi, » mais bien dans ceux du ministère de l'intérieur (bureau de la police) et dans le dossier même de Blanqui. — En ce qui touche l'authenticité de la publication qu'en a faite M. Taschereau, ils nous semblent également en désaccord avec l'opinion généralement reçue.

Bouillé (comte de). — Si un nom historique, des services diplomatiques d'une certaine importance, — car M. de Bouillé a eu l'ambassade de Danemark, et une *Histoire* estimée *des ducs de Guise.* (4 vol. in-8°), — peuvent compter à la rigueur pour des titres, voici un absent en faveur duquel on a droit de réclamer.

La même observation peut être faite pour M. Niel, bibliothécaire à l'Intérieur, amateur distingué, auteur d'une *Histoire des Portraits des principaux personnages du seizième siècle*, qui compte déjà deux volumes in-folio.

Blanc (Edouard). — C'est son fils et non lui qui est inspecteur des établissements de bienfaisance. Comme lui aussi, il portait le nom d'Edmond et non celui d'Edouard. Enfin son décès, passé ici sous silence, ne remonte pas à moins de huit années.

Bonnetty. — On le fait naître en 1798 et on lui fait fonder en 1800 un recueil mensuel... — sans doute pour la propagation des tartines.

Calonne. — Né le 17 mai 1818 et non vers 1815. — Il n'est point parent des Calonne de ce nom. — On aurait pu aussi faire observer que si M. Achard avait dû se battre pour M. de Calonne avec Fiorentino, M. de Calonne sut prendre à son tour la place de M. Klasko lors de sa rencontre avec M. About.

E. de Calonne. — *L'Europe artiste* n'a jamais publié son *Docteur amoureux*.

Parmi les diplomates, on a oublié M. le baron de Bourqueney, plénipotentiaire en Autriche; M. Benedetti, secrétaire des conférences de Paris, directeur de la division politique aux affaires étrangères; et M. Thouvenel, ambassadeur à Constantinople, tandis que ses adversaires (Prokesch et Strafford) ont leurs articles.

M. Célestin Port, signalé comme archiviste de Maine-et-Loire, rédacteur en chef de l'*Album Angevin*, et auteur d'un *Essai sur Narbonne*, aura sans doute été le premier à vous signaler l'absence de plusieurs de ses maîtres en science diplomatique et en érudition, à commencer par MM. Bordier, Douet d'Arc, Jacobs et Guessard, récemment chargé par l'Etat de la publication des anciens poëtes de France.

On a omis parmi les orientalistes M. Victor Langlois, numismate et voyageur, dont les écrits sont nombreux déjà et dont les fouilles ont contribué à orner le musée du Louvre.

Chasles. — Si hostile que l'on soit à M. Chasles, on refuserait, après avoir lu ses écrits, de répéter avec M. Vapereau : « Malgré ses titres et ses positions, il a trop gaspillé son esprit et son talent pour acquérir cette sorte d'autorité personnelle que souvent de moindres travaux donnent à l'homme de lettres. »

Méchanceté (pour ne pas dire plus) bonne à rapprocher de cette promesse de M. Vapereau (déjà nommé) : « Très-sobre d'appréciations littéraires et artistiques, nous nous sommes *abstenu* en politique, en religion, dans la *science*, de ce qu'on peut proprement appeler un jugement. » — (V. la préface).

Fillias. — ici, nous nous contentons de citer :

«... M. Victor Fillias, né en décembre 1828, élève du collége Stanislas et de l'Ecole normale, a été professeur d'histoire à Vendôme et à Limoges. Compromis en décembre 1851, il s'est tourné vers le journalisme. Il dirigeait, vers la fin de 1857, le *Progrès* de Chambery. »

Sans contester tous les titres que M. Fillias peut avoir à l'attention de ses contemporains, nous nous

contentons de faire observer que sa notice oblige M. Vapereau d'en consacrer une foule d'autres à des journalistes non moins remarquables et aussi peu remarqués ; — mais il paraît que la patience lui a manqué dès le début.

Fournier. — Quand on parle d'un opéra-comique de M. Edouard Fournier, intitulé *les Deux Epagneuls* « et joué aux Néothermes » (?) en 1854, pourquoi ne pas même citer le nom de M. Narcisse Fournier, auteur de *l'Homme au masque de fer*, de *Struensée*, et autres drames, que de grandes et de véritables scènes ont représentés avec succès?

Fromentin. — Il n'est pas élève de Cabat. — Il n'a jamais mis le pied en Orient ; il a visité seulement l'Algérie. — Il n'a jamais écrit dans le *Pays*. Il n'a jamais travaillé pour le Comité des monuments historiques.

Furne. — Nous avions cru jusqu'ici que M. Furne comptait dans l'histoire de la librairie française. — Et M. Didier? — Et M. Curmer? — Et M. Tardieu! Ils peuvent du reste se consoler de l'oubli en bonne compagnie. — V. Jannet.

Garibaldi. — Dans l'article un peu trop flatteur consacré à ce chef révolutionnaire, on dit qu'il sortit de Rome avec 2,500 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes *ennemies* (ce mot

a-t-il bien été écrit par un Français?), et se retira à Saint-Marin (31 juillet).

Loin de chercher à traverser nos lignes qui se trouvaient du côté des portes Portese et Saint-Pancrace, il sortit par la porte Saint-Jean, le 3 juillet 1849 au matin. La première division fut lancée à sa poursuite le 3 au soir en se dirigeant sur Albano ; mais Garibaldi ne fit qu'y passer, et, se rabattant sur Tivoli, il s'enfuit dans les Marches.

Hachette. — A tout seigneur tout honneur ! — On devait certainement à cet estimable bibliopole une place dans le livre qu'il édite. Toute charité bien ordonnée doit commencer ainsi. — Seulement, pourquoi donner à cet notice un aussi fâcheux air de réclame ! Qu'y viennent faire ces mentions surabondantes de la *Bibliothèque variée*, « appelée (nous aimons ce mot) à réunir les œuvres des contemporains les plus célèbres ; » — de la *Collection des Guides itinéraires*, « qui, après avoir *absorbé* les publications commencées par plusieurs autres éditeurs (attrape !), se compose déjà de près de 150 volumes ; — de la *Bibliothèque rose illustrée* pour les enfants et les *adolescents* (heureux âge !), » etc., etc?

Qu'on fasse valoir les services rendus par M. Hachette aux questions d'assistance, d'organisation sociale et de propriété littéraire, rien de mieux ! — Mais nous n'avons pas besoin pour cela

de connaître le chiffre du tirage du *Journal pour tous*. — En revanche, V. Jannet et Furne.

Haillot. — Est né en 1795 et non pas *en* 1805, Il est mort en 1854, le 17 octobre.

Herbillon. — N'est pas né en 1789; car il aurait aujourd'hui 69 ans, et serait depuis quatre ans au cadre de réserve. Il est encore en activité, première section. (Voir l'*Annuaire militaire* de 1858.)

Houssaye. — Puisque l'on parle si complaisamment de la campagne qu'ouvrit contre lui M. Alfred Michiels, on aurait pu, pour être conséquent, parler d'une polémique non moins vive, non moins péremptoire que ce dernier engagea aussi avec M. Planche. Quand on est sévère, il faut l'être pour tous.

Jannet. — Pourquoi l'éditeur d'une collection comme la Bibliothèque Elzevirienne n'occupe-t-il pas ici sa place légitime ? — En serait-il par hasard moins digne que M. Delalain, que M. Fournier, que M. Garnier et ses publications légères (le mot n'est pas de nous), que M. Hachette enfin, sans compter MM. Breton et Templier, ses deux gendres? nous le demandons à tous les amis de notre histoire littéraire. — La plupart des érudits qui ont concouru aux publications de M. Jannet ont du reste, pour ne citer que MM. Ch. Livet, Fournel, Boiteau, d'Hé-

ricault, Moland, A. de Montaiglon, L. Lacour, etc., été condamnés à la même obscurité.

Laurent (de l'Ardèche). — Il s'appelle Thomas et non Marie. — Le pseudonyme dont il a usé est Uranelt et non Ibranet, qui ne pourrait fournir l'anagramme de Laurent. — Enfin, il n'a jamais été décoré.

Lesguillon. — En tête de l'énumération de ses pièces de théâtre, nous lisons avec surprise ceci : « Il fit représenter successivement avec un succès d'estime assuré d'*avance* à la conscience du travail et au mérite du style, etc., etc. — Est-ce une épigramme ? Est-ce un éloge ? C'est égal, *d'avance* nous paraît impertinent.

Louandre. — On l'a confondu avec son père. — Ce dernier seul a été archiviste d'Abbeville et auteur des ouvrages relatifs à la Picardie qui sont ici mentionnés. — Enfin, il n'a jamais fait d'édition de Voltaire.

Mallet. — Si vous donnez une place à M. Alfred Mallet parce qu'il a été régent de philosophie à Saint-Quentin, puis directeur d'une fabrique de produits chimiques à Belleville, produits pour lesquels il a obtenu trois médailles, avouez, entre nous, que vous auriez dû, aux mêmes titres, admettre plusieurs centaines d'industriels également honora-

bles et par conséquent également fondés à s'inscrire contre votre oubli.

Moreau. — Ici nous trouvons trois personnages confondus en un seul nom.

Ainsi on a attribué à un abbé Moreau :

1° Des traductions de saint Augustin et une place à la bibliothèque Mazarine qui appartiennent en propre à M. Moreau, le dernier éditeur des œuvres de Balzac;

2° Une bibliographie des mazarinades dont le véritable auteur est M. Moreau, de la Société de l'histoire de France.

Pelissier. — L'illustre maréchal pourrait certainement se flatter d'appartenir à une famille d'honnêtes cultivateurs, malheureusement il n'est que le fils d'un commissaire des poudres.

Petroz. — Il est possible qu'il y ait eu un M. Petroz, pharmacien, mais il y a aussi une célébrité médicale du même nom que le rédacteur de cette notice ignore ou feint d'ignorer. Si c'est une *niche* d'allopathe à homœopathe, nous la trouvons au moins mesquine.

Poujoulat. — Il n'est pas de l'Institut. — Il n'a pas accompagné Michaud en Orient.

Vapereau. — On nous assure que M. Vapereau s'est laissé décerner à lui-même les honneurs de son

propre dictionnaire. — Après avoir lu et relu sa notice, — tâche assez longue, car elle n'absorbe pas moins d'une colonne, — nous n'osons encore croire qu'elle s'applique bien au publiciste dont le nom brille, à l'exclusion de tous autres, sur la couverture de ce gros volume et dans les annonces de la maison Hachette. Nous aimons mieux présumer qu'il y a là-dessous une autre personne du même nom, un frère ou un cousin de M. Vapereau, peut-être quelque Sosie associé par lui à la direction de son travail et dont il n'aura su réfréner l'ardeur inquiète. Seulement que M. Vapereau y prenne garde, on l'accusera de faire du népotisme.

D. Yvan. — Il n'est pas le fils du baron Yvan.

Vinçard. — On a confondu ici M. Vinçard oncle, ex-saint-simonien, qui a publié des chansons socialistes, et M. Vinçard neveu, ex-secrétaire de rédaction de la *Presse*, auteur de l'*Histoire du travail et des travailleurs*, et du *Banquet des sept gourmands*.

[Du 9 novembre.] = L'annonce des *Mémoires d'une* nouvelle *contemporaine* a mis en émoi le monde, — toujours trop nombreux, — des gens qui ont eu, dans leur vie, quelques heures compromettantes. Cette moderne Saint-Elme, dont on ne prononce pas trop haut le véritable nom, me paraît être une Egérie bien connue dans le journalisme. Son es-

prit et ses grâces familières, un assez joli train de maison, un salon connu dans les arts et dans les lettres, une collection d'autographes aussi riche que dangereuse, la consolent aujourd'hui d'une beauté qui, sans avoir jamais brillé d'un bien vif éclat, a subi la loi du temps. Femme de tête, d'ailleurs, elle supporta le poids de sa renommée galante en véritable Laïs. On en jugera par cette anecdote; elle nous a été contée par un homme fort au courant des choses de ce temps.

Appelée sous le dernier règne au cabinet d'un juge d'instruction pour je ne sais quelle affaire politique, on lui posait narquoisement la question d'usage :

Quelle est votre profession?

Elle s'avança vivement, et relevant la tête :

— *Mais, monsieur*, dit-elle, *ne le voyez-vous pas... je suis* courtisane!

Si le sublime a jamais comporté divers genres, ce mot peut être acquis à l'un d'eux.

[Du 10 novembre.] = En attendant qu'on prononce sur le sort de l'ancien hôtel d'Osmond, les Concerts de Paris ont gaiement émigré rue du Helder. Ce n'est pas tout à fait aussi large, aussi grandiose ; mais M. de Besselièvre courait encore le risque de rencontrer une bonbonnière moins confortable, près des boulevards surtout. Autour d'une salle de concert entourée de galeries d'où

l'on peut voir polker deux fois par semaine, il a su grouper encore une demi-douzaine de salons élégants. Si les lions et les lionnes qui honorent ces lieux de leur présence n'y sont pas tous conduits par le fanatisme de la mélomanie, l'orchestre d'Elbel nous paraît assez bon pour tenter des conversions aussi difficiles.

=Quand les directeurs de théâtre ne reçoivent point vos pièces ou lorsqu'on ne veut pas les leur offrir, il reste encore un moyen dont M. Xavier Forneret vient d'user avec succès en la ville de Gray. Il a formé une troupe et lui fait jouer ses drames, avec accompagnement d'affiches dont une prochaine livraison donnera le superbe spécimen.

[Du 11 novembre.] = Chaque libraire paraît vouloir faire feu d'un journal à lui : Michel Lévy a l'*Entr'acte* et l'*Univers illustré ;* Jacottet avait le *Monde illustré;* Hachette a la *Revue de l'Instruction publique ;* Aubry, son *Bulletin du bouquiniste ;* —M. Charpentier fait paraître à son tour une grosse Revue, ou peu s'en faut, ayant pour titre *le Magasin de la librairie*, et pour rédacteurs feu Musset et Saint-Marc Girardin. — C'est trop beau pour commencer, disent les envieux ; jamais il ne pourra donner chaque mois des articles de cette valeur, qui d'ailleurs ne peuvent manquer de paraître bientôt sous forme de volumes. — Néanmoins, ne

débute pas encore ainsi qui veut, et nous ne pouvons que souhaiter à M. Charpentier d'en offrir autant chaque mois.

En attendant, le voici qui démocratise les revues en mettant la sienne à un franc la livraison. — Ses idées ont donc bien changé depuis le jour où, tout colère, il accusait les fondateurs de la Librairie nouvelle d'avoir ruiné la librairie en n'en faisant pas davantage.

[Du 12 novembre.] = Les premiers, nous avons donné aux détournements de feu M. Chavin de Malan la publicité qu'ils méritent.

Aujourd'hui que cette affaire est rendue publique, nous croyons bon d'ajouter à ce que nous avons dit déjà, quelques détails biographiques. Nous les garantissons exacts.

M. Chavin de Malan appartient presque autant à l'ordre laïque qu'au clergé. Entré d'abord dans un séminaire, il s'éprit éperdument, un jour de vacances, d'une sienne cousine, jeta en l'épousant le froc aux orties et vint occuper à Versailles une place dans l'enseignement. Plus tard, ses protecteurs, — car son esprit et sa bonne mine n'en manquèrent point, — furent assez puissants pour le faire nommer bibliothécaire du Luxembourg. Mais le chagrin que lui causa la mort de sa femme ne put être à ses yeux compensé par cette fortune

naissante, et, rentrant dans le giron de l'Eglise, il revint à Dôle, sa patrie, comme aumônier d'un collége ecclésiastique. Il était fort considéré en ce pays où des services rendus lors du dernier choléra lui valurent même une médaille. Il va sans dire qu'on y admirait de confiance sa bibliothèque. Il mourut subitement d'un anévrisme, apres avoir laissé un testament dont les clauses bizarres ont été, autant que possible, tenues sous silence.

Fils d'un honorable employé dans l'administration des eaux et forêts nommé Chavin, il prit comme bien d'autres le nom d'une petite propriété appelée Malan.

Dans son numéro du 5 novembre, la *Correspondance littéraire* a donné les détails les plus singuliers sur la manière dont opérait ce nouveau Libri :

« M. l'abbé Chavin s'était présenté, il y a environ dix-huit ou dix-neuf ans, à la bibliothèque Sainte-Geneviève comme le protégé de l'archevêque de Paris, des évêques d'Orléans, de Langres, de Saint-Claude, de Rennes, de M. de Falloux et du R. P. Lacordaire. C'était plus qu'il n'en fallait pour gagner la confiance des employés supérieurs de l'établissement. Il entra même si avant dans les bonnes grâces de l'un d'eux, M. Robert, vieillard âgé et infirme, qu'il obtint de lui l'autorisation de travailler à la bibliothèque les jours de fêtes et les

dimanches, et même pendant les vacances, c'est-à-dire en l'absence des employés, et par conséquent à l'abri de toute surveillance. Ce grand point obtenu, M. l'abbé Chavin *travailla* à son aise. Muni de toutes les clefs, il fouillait les armoires les plus secrètes, puis emportait et emportait toujours ; car semblable à l'homme de Gil Blas, comme il s'agissait du bien d'autrui, il aurait emporté l'arche de Noé sur ses épaules. Seulement parfois le fardeau était trop lourd ; alors il amenait avec lui un commissionnaire, sur le dos duquel il entassait sans pitié des piles énormes de livres. — C'est ainsi qu'il put faire passer de la bibliothèque Sainte-Geneviève dans la sienne les *Annales* de Baronius et les *Œuvres* de Denis le Chartreux, le tout formant 39 volumes in-fol. — Le dernier ouvrage avait été généreusement donné par l'abbé au savant directeur de l'école des Carmes, M. l'abbé Cruice, qui s'est empressé de le restituer.

« Les visites de M. Chavin à la Bibliothèque impériale ne furent pas moins désastreuses, surtout au cabinet des estampes et au département des manuscrits. Protégé malheureusement contre les méfiances des conservateurs et des employés par l'habit sacré dont il était revêtu, il emporta encore de cet établissement livres, estampes et surtout autographes. Donnant pour prétexte de ses recherches cette histoire de dom Mabillon dont nous

avons parlé plus haut, il obtint qu'on mît à sa disposition la correspondance manuscrite des bénédictins. Il dit lui-même dans la préface de son livre : « J'avais à ma disposition des trésors inconnus; je les ai exploités. Tous les cartons du *résidu de Saint-Germain*, conservés à la Bibliothèque royale, ont été dépouillés par moi. » *Dépouillés* est bien le mot propre que le digne abbé a peut-être employé avec malice, car la Bibliothèque a fait saisir et revendiquer à sa succession : 1° 123 lettres et 4 manuscrits de Mabillon ; 2° 144 lettres adressées à ce dernier ; 3° 49 lettres de la correspondance de d'Achery. — Sur ces 514 pièces, qui, évidemment, sont loin de représenter la totalité des autographes volés, il y en avait quinze que M. Chavin annonçait dans son livre comme tirées d'une collection « gardée avec amour, disait-il, par un *savant chrétien* que je voudrais pouvoir nommer. » *Amour*, je ne dis pas; *savant*, cela est douteux; quant à *chrétien*, Dieu le sait. »

= Pendant que nous touchons à l'intégrité des bibliothèques de l'Etat, signalons une application de la photographie qui en plusieurs occurrences pourrait leur rendre un service signalé. Assisté de M.-A. Tournachon, M. Pinçon, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, a eu l'ingénieuse pensée de reproduire sur des cartes de médiocre dimension, des réductions — remarquables, comme fini et comme

exactitude — de quelques pages de manuscrits et de livres précieux. On conçoit de quel secours pourrait être, dans certains cas litigieux, le témoignage de ces sortes de signalements.

[Du 16 novembre.] = Le rôle d'un héros de roman est parfois flatteur, mais il a bien ses désagréments.

L'une de nos grandes Revues publie en ce moment un voyage en Suisse. L'auteur de ce voyage a fait, comme c'est son droit, entrer en scène deux de ses compagnons de route.

Deux individualités égayent toujours la monotonie du récit.

Comme, à part quelques embellissements, celles-ci sont fort transparentes, M. X*** n'a pas tardé à être reconnu par ses amis. Dans certain salon surtout où M. X*** a, dit-on, un mariage en train, on lui en a beaucoup parlé, et il s'en est défendu d'autant moins au début qu'il n'avait pas à se plaindre du rôle qu'on lui faisait jouer.

Par malheur pour ses combinaisons matrimoniales, un dernier article vient de le mettre sur de cruelles épines, en le peignant comme trop sensible aux charmes des beautés helvétiques, et cet infortuné X*** désavoue son personnage avec autant d'ardeur qu'il a mis de complaisance à le laisser deviner.

= Une Société d'autographophiles parisiens vient de s'organiser sous l'impulsion de M. Rathery, de la Bibliothèque Impériale. Bien qu'elle n'ait pas encore de siége social ni de statuts imprimés, ses séances n'en ont pas moins lieu avec régularité. Se réunissant à tour de rôle chez un de leurs confrères, ses membres écoutent et commentent la lecture des autographes les plus intéressants qui ont pu tomber entre leurs mains.

Ces séances pourront influer heureusement sur les progrès de notre histoire littéraire.

[Du 18 novembre.] = M. Buloz vient d'acheter la *Gazette de Savoie* qui végétait depuis trois ou quatre ans. — La pensée de l'illustre Savoisien serait de créer un journal international. Des tentatives d'achat auraient été faites d'abord auprès d'un autre journal de Sardaigne, l'*Indipendente*; mais l'influence de M Ratazzi l'aurait repoussé. — S'il faut en croire les bruits de Chambéry, les compatriotes du directeur de la *Revue des Deux-Mondes* ne verraient pas son arrivée sans malice. On cite le mot suivant d'un homme illustre :

« M. Buloz croit connaître nos affaires parce qu'il est né en Savoie ; il me rappelle ce monsieur qui se croyait médecin parce qu'il était né dans la rue de l'Ecole-de-Médecine. »

= Avant de repasser les Alpes, apprenons

une chose à la France étonnée : c'est que la *Revue des Beaux-Arts* vient presque de faire ici quelque bruit. La cause de ce phénomène est un assez long article de M. de Saint-Didier. S'il s'agissait de tout autre organe que de la *Revue des Beaux-Arts*, qui sert uniquement aux menus plaisirs d'une société débonnaire, je ferais chorus avec ceux qui voient là dedans une calomnieuse dénonciation; mais cette feuille est depuis si longtemps connue pour son humeur paisible qu'avec la meilleure volonté du monde, elle ne pourrait parvenir à être méchante. — En cette occasion, permettez-moi de la comparer à un bourgeois pacifique qui aurait mis, sans le savoir, son bonnet de coton de travers.

[Du 20 novembre.] = Quand on veut savoir à quoi s'en tenir sur l'avenir qui attend les produits de la librairie moderne, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cases des bouquinistes du quai.

A côté des reliures solides de nos pères, qui, après un, deux et trois siècles d'existence, bravent encore avec courage les hasards d'un étalage en plein vent, quelle figure font nos livraisons à vingt centimes et nos volumes à un franc? Ceux-ci, sous leurs couvertures sales et recroquevillées, montrent les feuilles plucheuses d'un papier qui n'a pas deux ans à vivre; celles-là, sillonnées de déchirures bénites, ne trouveraient pas même leur placement chez l'épicier voisin.

Cela est triste à dire ; mais le premier exemplaire venu des *Révolutions* de l'abbé Vertot, avec sa reliure de veau plein et son solide papier vergé, a plus de chances de durée que tous les ouvrages de M. Thiers.

LIVRES.

L'amour en chansons, par Jules Andrieu (chez Taride, 2, rue Marengo). — L'auteur a sans doute voulu nous prouver que l'amour est de tous les pays ; car ce ne sont que chants exotiques et lointaines ballades. — Si l'amour français y perd un peu ses droits de citoyen, ne nous en plaignons pas, car l'originalité du sujet y gagne.

C'est encore un de ces coquets petits livres à chemises roses que le libraire Taride lance depuis quelque temps dans le courant des productions légères. Mais, chut! ne vient-il pas d'acheter pour une somme folle le manuscrit d'*Hélène Peyron* ! — Décidément, les éditeurs ne se refusent plus rien.

—Chargé par son département d'aller inspecter un village fondé en Algérie par des cultivateurs francs-comtois, M. Méry, chef de division à la préfecture de la Haute-Saône, vient de résumer dans une brochure fort intéressante les observations qu'il a pu faire sur cet essai de colonisation. Au moment où les yeux se tournent plus que jamais vers ce côté, nous croyons bon de signaler cet opuscule, d'où l'on pourra tirer plus d'un renseignement utile.

Un mot aussi en faveur de la nouvelle traduction de Térence que M. le major Taunay vient de faire paraître à la librairie Dentu, et dont nous avions annoncé prématurément les deux volumes (texte et traduction avec gravures).

THÉATRES.

Théâtre-Français.— *Le Luxe*, comédie en 4 actes, par M. Jules Lecomte.

De l'esprit, beaucoup d'esprit; des mots, plus qu'on n'en veut, jolis, piquants, acérés, profonds parfois. – Pas beaucoup d'action, — ainsi qu'il convient à une pièce de caractère, où le sentiment se développe plus que l'intrigue; – des sentiments honnêtes exprimés en belle prose, serrée, soignée, littéraire en un mot : telle est l'œuvre de M. Jules Lecomte. L'auteur sentait qu'il livrait une bataille à son public : il l'a gagnée.

Odéon. — On l'a déjà dit avant nous : un succès peut s'obtenir à Paris ; mais deux succès, c'est bien une autre affaire. Aussi regardons-nous celui-ci comme doublement mérité. — M. Louis Bouilhet se maintient à la hauteur des sympathies qui l'ont grandi. – Son *Hélène Peyron* a de beaux vers, des situations émouvantes, des coups de scène à mater tout un public, quand il n'en prolonge pas inutilement l'effet. En un mot, c'est un drame à voir et dont la donnée est pour nous bien supérieure à celle de *Madame de Montarcy*. — Mlle Periga a joué comme un ange déchu son rôle de courtisane repentante. Depuis deux ans aucune actrice n'a fait de progrès plus sensibles.

Opéra-Comique. — *La Bacchante*, imbroglio amusant et mieux soutenu par la partition de M. Gautier que certains critiques ne l'ont dit; — mise en scène excessivement soignée comme toujours. — Mme Cabel a fait pour la pièce ce que la pièce avait fait pour elle, — beaucoup. — Jourdan, qui la seconde si bien, semble avoir enlevé à Mocker le peu de voix qui lui restait.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2

On nous assure que la publication de notre Dictionnaire des *Familiarités françaises* effarouche certaines pudeurs.

Ces pudeurs-là méritent peu de ménagements. Leur indignation nous paraît trop savante en certaines matières, auxquelles nous avions touché seulement pour mémoire. — Nous n'avons donc pu les surprendre, car nous ne leur avons rien appris.

Les vraies pudeurs ont à nos yeux le don rare de s'ignorer elles-mêmes; elles ne crient pas au viol, parce qu'elles ne connaissent pas même la valeur du mot et parce qu'elles n'ont jamais songé à s'enquérir de l'acte qu'il pouvait représenter. Sans avoir été fait pour elles, ce répertoire croit les avoir soigneusement respectées.

Nous défions les critiques d'y trouver une définition aussi complaisante que leurs propres commentaires.

Moins indignés, d'autres verraient presque dans notre travail une compilation scandaleuse.

Scandaleux est un mot plus facile à prononcer qu'à définir.

Avec un peu de bonne volonté, *scandaleux* peut être appliqué à tout par nos censeurs modernes.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Qu'un homme peu délicat se livre à de sales tripotages, on dira : Voilà des opérations bien scandaleuses ? Qu'un autre homme, dans un accès d'honnête indignation, les dénonce au mépris public, on dira encore : Voilà de bien scandaleuses révélations ! Auquel entendre ?

Si, en principe, *scandaleux* a donc pour nous l'inconvénient de ne rien signifier, en fait il suppose du moins une grosse notoriété que la modestie de notre recueil n'a jamais cherchée. — *Scandaleux* veut un tirage beaucoup plus élevé que celui de 650 exemplaires : — chiffre auquel se borne aujourd'hui la *Revue anecdotique*.

Dernier dilemme :

Un dictionnaire est-il fait pour expliquer et réunir tout ce qui *se dit* ou tout ce qui *doit se dire* ?

Nous croyons être logique en obéissant autant que possible à la première de ces deux méthodes, la seule que nous croyions rationnelle :

En suivant la seconde, on en vient à attaquer tous les dictionnaires connus, y compris celui de l'Académie française, sous la prévention d'outrage aux mœurs ; — ce qui a été, du reste, déjà fait.

Nous engageons les incrédules à lire une brochure qui a paru en 1836 contre les *indécences* du Dictionnaire de l'Académie.

L (suite)

Lorette (suite) :

« Bien des feuilletonistes se donnent les gants d'avoir signalé à l'attention publique l'apparition de la lorette... Je dois à la vérité de l'histoire de dire que c'est Nestor Roqueplan, le spirituel rédacteur des *Nouvelles à la main*, qui le premier a découvert cet astre. » — M. Alhoy.

« Les lorettes, moi, j'aime cela : c'est gentil comme tout, ça ne fait de mal à personne!... Quoi! des petites femmes qui... — qui gagnent à être connues... » — Gavarni.

Louloutte : Dent de petit enfant, mot d'amitié.

On dit : Mon loulou, ma louloute, comme mon bichon, mon minet.

Loupe : Fainéantise, flânerie.

Loupe, loupeur et louper viennent, dit M. Fr. Michel, du hollandais *looper*, coureur, *loop*, course.

Il y a de plus le verbe *louper* et l'adjectif *loupeur*.

Lucarne : Lorgnon du genre monocle.

« Du malheureux monde comme ça, ça n'y voit que d'un œil et core pas sans lucarne. » — Gavarni.

Syn. : Carreau de vitre, troisième œil.

Lune (pleine). V. *Ballon*, dont ce mot est synonyme.

M

Macaire : Le nom de ce personnage de comédie caractérise aujourd'hui toute une classe de la société.

« Incapables de crimes aussi bien que de vertus, ils ont laissé de leurs poils aux buissons de la police correctionnelle, et c'est tout : leur basse histoire n'a pas même eu toujours les honneurs du bulletin des tribunaux ; ils se croyaient des Macaires et n'ont été que des filous. » — Luchet.

Macairien : Doué de tous les vices du Macaire.

« On ne voyait chez Mme Schontz qu'un seul homme à réputation macairienne. » — Balzac.

Machin : Celui dont on ne peut se rappeler le nom. (V. *Chose.*)

« De qui diable peut bien être la pièce de Machin ? » — Alb. Second.

Madeleine : (V. *Lorette.*)

Major : « Le chirurgien, le tambour major, le sergent major, enfin le gros et inévitable major, sont dénommés indistinctement *majors.* » — L. Huart.

Dans les troupes à cheval, le maréchal des logis chef est de même appelé *chef* tout court.

Mal (tu me fais) : Tu me fais pitié. Fréquemment employé.

MALHEUREUX (mari) : Mari trompé.

La pudeur de notre époque a doté la langue d'une foule de ces ingénieux équivalents. Il est malheureux qu'on ne puisse adoucir la chose en même temps que le mot. (V. *Inconséquent.*)

MAN. (V. *Mar.*)

MANCHE (avoir dans sa) : Disposer à volonté de quelqu'un.

« Prenez garde! ils ont la gendarmerie dans leur manche. » — H. MONNIER.

« Diable! c'est une autre paire de manches. » — BALZAC.

C'est-à-dire c'est une bien autre affaire.

MANCHE DE VESTE (jambe en) : Jambe trop arquée.

« Mosieu Belassis, moi j'ai pas des jambes en manches de veste. » — GAVARNI.

Au whist, la manche représente une des parties *liées* qui composent le *robber*. *Etre manche à* se dit lorsque chaque partenaire a gagné sa partie, et qu'on en va jouer une troisième décisive.

« Ça nous met manche à manche. A quand la belle? » — E. SUE.

MANIÈRES : Faux air d'importance.

« Ça fait des manières et ça a dansé dans les chœurs .. » — GAVARNI.

Qui n'a entendu crier dans la rue : *As-tu fini tes manières?*

Mannezing : Cabaret ou cabaretier.

« Quel est celui-là ? — un ami, un vrai, un marchand de vin... — Un mannezing! » — G. Bourdin.

On écrit aussi *malzingue*.

Maq : Souteneur. — C'est le diminutif d'un mot qu'on devine.

Synon. : Marlou, homme sans nom, paillasson.

Maquillage, *Se maquiller* — C'est une corruption du vieux verbe mâchurer, qui veut dire barbouiller, peindre, noircir.

« Le maquillage est une des nécessités de l'art du comédien ; il consiste à peindre son visage pour le faire jeune ou vieux, le plus souvent jeune.

« Voici la liste de tous les produits chimiques et autres employés à cet effet :

« Rouge végétal,

« Rouge liquide, carmin,

« Blanc de baleine,

« Poudre de riz,

« Poudre d'iris,

« Pommade de concombre,

« Cire vierge fondue et parfumée,

« Toutes choses à l'usage des femmes.

« Puis l'ocre,

« Le bistre,

« L'encre de Chine,

« A l'usage des hommes.

« Toutes ces couleurs, poudres et pommades sont consacrées au teint. Quant aux cheveux, quelques actrices parmi, les courageuses, osent porter la perruque; les autres, moins courageuses, ont recours à

l'eau de la Floride pour retrouver la nuance primitive de leurs cheveux.

« Il y a quelques actrices de bon goût auxquelles il faut savoir gré de ne point *se maquiller* le visage. Madame Doche est un de ces rares exemples, — elle n'use de ces couleurs artificielles que dans les cas extrêmes.

« Dans certains théâtres on voit de jeunes aspirantes qui se font des yeux jusqu'aux oreilles et des veines d'azur du corset jusqu'aux tempes ; ce ne sont pas des femmes, ce sont des pastels. Cette première catégorie de *grues* s'appelle *les maquillées.* » — Joachim Duflot, *Dict. des Coulisses.*

Du théâtre, le mot *maquiller* que nous venons de trouver si bien défini par M. Joachim Duflot, n'a fait qu'un saut dans le monde de Breda-street et même du quartier latin ; mais ici l'arsenal est moins compliqué, on n'y trouve plus que le rouge végétal susnommé, la poudre de riz et des allumettes chimiques à moitié comburées pour accentuer le sourcil et fendre les yeux en *amande.*

Maqui en argot, veut dire fard.

M. Fr. Michel fait venir avec quelque raison *maqui* de *masque*, et cite un passage d'Henri Etienne où l'on montre que les masques étaient enduits de certaines compositions propres à corriger la trop grande rougeur ou pâleur du visage.

Mar : Désinence arbitrairement employée.

« Quant au reste de la langue, on se bornait (en 1830) à retrancher la dernière consonnance pour y substituer la syllabe *mar.* On disait Epicemar pour

épicier, Boulangemar pour boulanger, Cafemar pour café, et ainsi de suite. C'était de l'esprit dans ce temps-là. Il est vrai que nos pères ont tous ri à se tordre en mettant le mot *turlurette* à la fin de chaque couplet de chanson. Que signifiait *mar*? Que voulait dire *turlurette?* Absolument la même chose. Personne n'a jamais pu le savoir. » — PRIV. D'ANGLEMONT.

Méfie-toi... Le jeune épicemar est très-fort au billard et au piquet — CHAMPFLEURY.

Man s'emploie aussi dans le même sens que *mar*. (V. *Rama.*)

MARCHEUSE : « La marcheuse est un *rat* d'une grande beauté que sa mère, fausse ou vraie, a vendue le jour où elle n'a pu devenir ni 1re, ni 2e, ni 3e sujet de la danse, et où elle a préféré l'état de coryphée à tout autre, par la grande raison qu'après l'emploi de sa jeunesse, elle n'en pouvait pas prendre d'autre. Pour qu'un rat devienne *marcheuse*, c'est-à-dire figurante de la danse, il faut qu'elle ait eu quelque attachement solide qui l'ait retenue à Paris, un homme riche qu'elle n'aimait pas, un pauvre garçon qu'elle aimait trop. C'est un débris de la fille d'Opéra du dix-huitième siècle. » — BALZAC.

« Les marcheuses dont le nom si, tristement significatif, indique qu'elles seraient mieux sur l'asphalte où on les a prises que sur les planches de l'Opéra. » — Th. GAUTHIER.

« Les comparses femmes (de l'Opéra) ont fini par s'appeler Marcheuses. » — ROQUEPLAN.

Voici une signification toute autre du même mot :

« Un simple bonnet la coiffe; sa robe est d'une

couleur foncée et un tablier blanc complète ce costume. Les fonctions de la marcheuse sont d'appeler les passants à voix basse, de les engager à monter dans la maison qu'elle représente, où, d'après ses annonces banales, ils doivent trouver un choix : Voici de jeunes personnes dans la maison de tolérance de première ligne. Il y a ordinairement plusieurs marcheuses dont l'emploi principal est de promener les filles d'amour sur les boulevards et dans les passages. » — F. Béraud.

Marco. (V. *Fille de marbre.*)

Margoulette : Mâchoire, visage.

Souvent, au milieu de la nuit,
La margoulette enfarinée. — Festeau.

« Buvez.... si vous voulez entretenir convenablement votre margoulette. » — Balzac.

« Tu ne sortiras pas d'ici sans avoir la margoulette en compote. » — Vadé.

Marivauder : Tomber dans l'afféterie.

« Allons un peu plus vite... tu marivaudes. » — Balzac.

Marlou : Voyou. (V. *Maq.*)

En argot pur, il veut dire *malin.*

Marquise : Sorte de bischoff composé de vin blanc, d'eau de Seltz, de sucre et de citron.

Marronner : Bouder, murmurer. Très-usité.

« Taisez-vous donc et ne marronnez plus. — Carmouche.

Marseillaise : Pipe courte et à terre plus poreuse que les autres.

« Et tout en parlant ainsi, il chargeait et allumait sa Marseillaise. » — Luchet.

Mazaro : Prison militaire.

Ne pas confondre la prison avec la salle de police (*ours*). Tandis que l'homme puni ne fait que passer la nuit dans celle-ci sur une paillasse, dans l'autre il reste jour et nuit sans autre coucher qu'un lit de camp en bois. Après le *mazaro*, vient le cachot qui est la prison, au régime cellulaire près.

Mécaniser : Embarrasser, vexer.

« Et... Canalis regarda fixement Dumay qui se trouva, selon l'expression soldatesque, entièrement mécanisé. » — Balzac.

Etre mécanisé, c'est, à proprement parler, perdre toute présence d'esprit, être réduit momentanément au rôle d'une mécanique, d'un simple automate.

Méchant (pas) : Encore une expression populaire éminemment parisienne dont la portée est plus grande qu'on ne pense. On dit d'une toilette mesquine, comme d'un homme inepte, ou d'un livre sans valeur : « Ça n'est pas méchant, ça ne mord pas. » Ce qui donnerait presque raison à ceux qui veulent voir dans les personnalités un des plus grands éléments de succès au dix-neuvième siècle.

Mèche (il y a ou il n'y a pas) : Il y a ou il n'y a pas moyen.

> Nisco, mon Jésus,
> Va, t'as beau t'enfler, y a pas mèche. — Festeau.

M. Fr. Michel a trouvé :

> Soit mis dedans cette caverne
> De nul honneur il n'y a maiche.

dans une *Moralité* de la vendition de Joseph, quinzième siècle.

Médaille : « La jolie voix, dit Schaunard en faisant chanter les pièces d'or. — Comme c'est joli, ces médailles, ajouta Rodolphe. » — Murger.

Medium : Homme qui prétend servir d'intermédiaire entre ses semblables et certains esprits plus ou moins infernaux.

Tous les journaux ont cité M. Hume comme un *medium* remarquable.

Ses évocations sont désignées aussi par un adjectif nouveau : *médianymique*.

Mêlé : Mélange d'eau-de-vie et de cassis en usage depuis le temps où Vadé écrivait :

« Aimez-vous l'eau-de-vie. Dame ? on vend y tout du mêlé. » (1755. *Bouquets poissards*).

Melon : « Il ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement nommée *melon* dans les ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille

vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques. » — BALZAC.

Le même nom est donné aux candidats à l'école de Saint-Cyr.

Cantaloup s'emploie avec le même succès.

« Ah ça! d'où sort-il ce cantaloup? sur quelle couche M. son papa l'a-t-il récolté, ce jeune légume? » — RICARD.

MAYEUX: Bossu. — A. Ricard a fait un roman en quatre volumes sur M. Mayeux. La popularité de ce type a fait celle de son nom.

MÉTAL. (V. *Os.*)

« Et t'as pas de métal. » — RICARD.

MERLAN : Perruquier. Ceux d'autrefois étaient toujours enfarinés comme des merlans qu'on va frire.

« M'adressant à un *merlan* qui filait une perruque. » — CHATEAUBRIAND.

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire du chef des merlans.
(*Journal de Barbier*, 1744.)

« Jeudi, au soir, un autre merlan (garçon perruquier), âgé de seize à dix-sept ans, raccroche une fille près le Palais-Royal. » —*Correspondance secrète*, 1780.

« Par un coiffeur du genre *merlan*. » — BALZAC.

Par un merlan de la banlieue
Mon voisin est fait cornard. — FLESTEAU.

Je viens de me faire *merlander*, c'est-à-dire *coiffer*.

Métier : Habileté d'exécution.

« Il a du reste une touche vive, un pinceau gras, un métier *d'enfer*. Ce n'est pas un peintre, c'est une palette. » — Ch. Blanc.

Synon. : Patte.

Miché : Entreteneur, homme se laissant volontiers duper par les femmes.

M. Fr. Michel a reconnu plusieurs fois ce mot dans le théâtre du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, on a divisé cette intéressante famille en deux classes : la première comprend les *michés sérieux* qui font fidèlement honneur aux traditions libérales de leurs devanciers. Dans la seconde sont placés les *michés de carton*, hommes indélicats, promettant plus volontiers qu'ils ne tiennent, et de la race qu'a chantée La Fontaine dans *A femme avare galant escroc*.

Miette (une) : Un rien.

« Pas un'miette, je l'antipathe. » — Gavarni.

Milord : On donne moins ce nom aux Anglais qu'à ceux dont les largesses rappellent l'opulence britannique. Milord est souvent synonyme du *miché sérieux* décrit plus haut. Exemples :

« Le notaire est son milord. » — Balzac.

J'allons faire sauter les sacoches
De ce bon mossieur, ton milord. — Festeau.

« Etre sur le boulevard de Gand, se donner un air *milord*. » — Ed. Lemoine.

Milord : Voiture mi-découverte à quatre roues.

« Une de ces voitures nouvellement mises en cir-

culation sur les places de Paris et nommées des *milords.* » — BALZAC.

MINOTAURISÉ. (V. *Malheureux.*)

« Quand une femme est inconséquente, le mari serait, selon moi, minotaurisé. » — BALZAC.

MIOCHE : Bambin.

Synon. : Moutard, môme, momignard.

MIROBOLAMMENT : Merveilleusement.

« A meubler mirobolamment sa maison. » — BALZAC.

MIROBOLANT : Merveilleux.

« La cravate *mirobolante.* » — Ed. LEMOINE.

« Je me sens d'une incapacité mirobolante. » — BALZAC.

MITRAILLE : Monnaie de cuivre. (V. *Os.*)

MOBILE : Garde mobile.

De 1848 à 1850 on a dit souvent *la mobile, un mobile.*

On a joué aux Variétés *Un petit de la mobile* de Clairville et Cordier.

MODERNE : Fashionable.

« J' t'en va donner du gougeat, moderne! » — GAVARNI.

MÔME. (V. *Mioche.*)

MONACOS. (V. *Os.*)

MONNAIE! (plus que ça de) : « Mon homme a la

croix d'honneur. Pus que ça d'monnaie! » — RICARD.

MONARQUE : Roi de cartes.

« Ou si c'est un roi qu'elle relève, elle s'écrie : *Je pince le monarque.* » — M. ALHOY.

Monarque : Pièce de monnaie.

« Il va nous donner quequ' vieux monarque pour y boire à la santé... » — GAVARNI.

MONSIEUR : Entreteneur.

« Elle a conseillé à son monsieur. » — BALZAC.

Synon. : Miché, milord. (V. *Amant de cœur.*)

« On ne peut pas parler à mademoiselle. Et le mosieur... n'y est pas. » — GAVARNI.

MONSTRE : Colossal.

« Elle lui apporte un bouquet monstre. » — M. ALHOY.

MONTANT. (V. *Frusques.*)

MONSTRICO : Petit monstre.

« Ce petit monstrico. » — BALZAC.

MONTEUR DE COUPS : Faiseur.

Je serai le seul monteur de coups,
A qui tu r'pass'ras en arrière
Tes gros sous. — FESTEAU.

MONTMORENCY : C'est ainsi qu'à Paris on appelle les cerises du nom de l'endroit où elles sont le plus ré-

NAVETS (des). (V. *du Flan.*)

NÉNAIS : Seins.

> Ton plus beau casaquin
> Et tes nenets de rechange. — FESTEAU.

« Petite maman s'est fait des nénais avec du coton. » — GAVARNI.

Synon. : Nichon, avant-scène, boîte au lait.

NÉO-CATHOLIQUE ou NÉO : « Ceux qui ne croient pas, mais qui croient croire. » — 1841. Ch. BLANC.

NEZ (faire son) : Faire triste mine, avoir l'air confus. C'est un synonyme d'*avoir le nez long.*

Avoir du nez : Flairer. Il a eu du nez, il a deviné la situation.

Nez : « Est-ce que frère Jean a si beau nez? — Parce qu'il fût des premiers à la foire des nez. » — RABELAIS. L. I, ch. 41, p. 147.

Avoir dans le nez : haïr.

NIGAUDINOS : Nigaud.

« Vous vous êtes en allé fâché, désespéré, nigaudinos. » — BALZAC.

Synon. : Nigaudon, niguedouille.

NIOLLE, NIOLLEUR : « Un niolle est un chapeau d'homme retapé. Les niolleurs sont les marchands de vieux chapeaux. « — MORNAND.

NISCO : Non.

> Nisco, mon Jésus. — FESTEAU.

On dit aussi fort souvent : *nini, c'est fini.*

Noce : Débauche.

« V'là deux jours que je fais la noce. » — H. Monnier.

Hier, moi, Fifine et Chonchon,
Nous fîmes une noce unique. — Flesiac.

Noceur : Débauché.

« Ce grand noceur de Louis XV. » — La Bédollière.

Noeud (filer son) : Partir. C'est à la marine que nous devons évidemment ce terme

« Viens-tu ? ou je file mon nœud. » — H. Monnier.

Noyaux : Espèces monnayées.

« Je vas chez M. Evrard pour toucher mes noyaux. » — *Œuvres badines de Caylus.*

« Tu jouis des noyaux du défunt banq'rout'mard. » — Festeau. (V. *Os.*)

Numéro 1 : Superlativement bon.

« Il faut que je domine mon homme par ma blague numéro 1. » — Balzac.

Aller au *numéro* 100 : Se rendre aux lieux d'aisances.

Connaître le *numéro* de quelqu'un, c'est-à-dire être fixé sur sa valeur morale.

Les amateurs raffinés du loto représentent aussi les numéros du jeu par des mots de convention, basés sur certaines ressemblances :

7, c'est la potence ou la pipe;

4, le chapeau du commissaire;

11, les jambes de Trois-Etoiles;

20, le vin de la récolte prochaine. Tout le monde s'écrie alors : *à combien?* et attend avec anxiété l'appel du numéro suivant qui est censé devoir donner le tarif de la bouteille;

22, les deux cocottes;

33, les deux bossus;

44, les deux baraques;

69, bout-ci bout-là;

13, Thérèse.

On trouve une partie de ces exemples dans un vaudeville du répertoire de M. Dennery, *la Dette à la bamboche.*

O

Objet : Sous-entendu, de ma flamme amoureuse.

Toi, mon objet. — Festeau.

« Quand on aime, on aime tout de son objet. » — Balzac.

Occas : Occasion.

« Deux francs cinquante de bénef., profitez de l'occas. » — Alb. Second.

Œil : Crédit.

« C'est que la mère Bricherie n'entend pas raillerie à l'article du crédit. Plutôt que de faire deux

sous *d'œil*, elle préférerait, etc. » — PRIV. D'ANGLEMONT.

« Il t'a pris pour un seigneur russe... désormais tu as l'œil. Eh ! mon Dieu ! un jour ou l'autre, tu le payeras. » — Ed. MARTIN.

Faire ouvrir l'œil : Accorder du crédit.

Fermer l'œil : Ne plus vouloir en accorder.

« En m'achetant à l'œil ma plus belle marée. » — RICARD.

M. Fr. Michel va chercher l'étymologie du terme à *l'œil* (à crédit) dans l'italien *a uffo*, pour rien. C'est un peu hasardé.

Œil (avoir de l') : S'emploie surtout en matière l'impression, en parlant d'une affiche ou d'un frontispice bien composé. On dit aussi en parlant d'un tableau à effet qu'*il a de l'œil*.

Œil (faire l') : « Le *faiseur d'œil* n'a pas de prétention positive. Il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux ; il a toujours l'air d'un Européen lâché au milieu d'un sérail... Pourtant aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il fait l'œil et voilà tout. Il aime à distance et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux. » — ROQUEPLAN.

Œil (se battre l') : Se moquer.

« Je me bats pas mal l'œil de ta maison. » — RICARD.

Mon œil! est un synonyme de : Du flan ! des navets ! du vent !

Tourner ou tortiller de l'œil : Mourir.

du mot *os*, a jamais connu les jetons et si ceux-ci ont toujours été en os comme aujourd'hui.

Pourquoi ne dirait-on pas *de l'os* au figuré, quand on dit *le nerf* de la guerre.

« Dans la langue populaire parisienne, on appelle *os* le numéraire. — F. Mornand.

Os de boudin (tourner en) : Tomber à rien, puisque l'os en question n'existe pas.

« Je savais bien que cela tournerait en os de boudin. » Balzac.

« C'est une fortune qui s'en ira en os de boudin. » — H. Monnier.

Ossianiser : Prêter à quelque chose un air de poésie.

« En ce temps fantastique-là on ossianisait tout. » Balzac.

Ours :

« Ce Léchard était un ancien compagnon pressier que, dans leur argot typographique, les ouvriers chargés d'assembler les lettres appellent un *Ours*. Le mouvement de va et vient qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier à la presse, leur a sans doute valu ce sobriquet. » Balzac.

Ours : Salle de police, — c'est le violon de l'armée.

(*La suite prochainement.*)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

1858. — Numéro 12. — Tome VII.

DU 1er AU 15 DÉCEMBRE 1858.

Deux nouvelles revues artistiques. — La Gazette de M. Asseline. — Les moustaches de Dumas. — *Le Carnet*, *l'Unité* et le *Charivari*. — Une publication exceptionnelle de H. Monnier. — Encore le Dictionnaire-Vapereau. — Du journalisme considéré dans ses rapports avec les pédicures. — Les nerfs de M. Octave Feuillet.

RÉPONSE

A UNE LETTRE DE M. PIGEORY

Directeur de *la Revue des Beaux-Arts*.

Nous allons faire dans ce numéro beaucoup de polémique. — Que nos lecteurs nous pardonnent cette débauche ! — Nous abuserons le moins longtemps possible de la permission de les ennuyer.

La *Revue anecdotique* se voit, avec un sincère regret, contrainte d'insérer et de réfuter à la fois une missive revêtue de la signature de M. Pigeory.

Nous insistons sur le mot de revêtue, car nous nous plaisons à croire que si M. Pigeory avait eu la patience de la transcrire lui-même, il en eût mieux pesé les termes.

Malheureusement l'un de ses secrétaires sans

doute a bien vite copié un brouillon hâtif, l'a présenté à sa signature, et l'a envoyé à notre adresse, — sans laisser à M. Pigeory le temps de réfléchir sur la riposte qu'il pouvait s'attirer.

Il est certains cas où l'on gagne peu à être trop bien servi.

Pour nous qui n'avons pas le plus petit expéditionnaire, et qui d'ailleurs aimons à réfléchir avant d'entrer en campagne, — commençons par édifier le public sur les origines d'un débat qui pourrait bien lui sembler fort nuageux.

Voici le résumé scrupuleux des faits :

La *Revue des Beaux-Arts*, organe officiel de la Société libre des Beaux-arts, a publié dans son N° du 15 déc., sous le titre de *Souvenirs de voyages*, et sous la signature de M. H. de Saint-Didier, un article où l'on parle beaucoup de M. Bias, ex-fermier des jeux d'Aix-les-Bains, et plus encore, — mais avec moins d'éloges, — d'une Mme de S...., initiale discrète si l'on veut, mais rendue des plus transparentes par ces mots : « Mme de S... appartient par les femmes à la famille des Césars. »

Il est certains noms auxquels on ne doit pas toucher, et il eût mieux valu nommer Mme de S... que de l'escorter de cette phrase maladroite.

Néanmoins, on a tant parlé de Mme de S..., que nous nous prîmes, par extraordinaire, à lire curieusement les quatre colonnes qui la concernaient. Elles nous firent d'abord l'effet d'un morceau de

sucre très-vinaigré. Le blâme et l'éloge s'y heurtaient d'étrange sorte. — Ce serait un petit monument de gérontocratie galante, si son auteur n'avait jugé à propos de le rehausser par des lignes incroyables.

> « Faut-il s'étonner qu'à dix-huit ans... Mme de S... ait voulu jouer *le rôle de Mme de Montpensier.*
>
> « A notre époque, les ligues durent peu, *les intérêts publics n'étant plus renfermés dans quelques mains formant un centre* (???); et, dans *l'héritage de l'étoile de la Ligue* (?) LES CISEAUX préparés pour TONDRE LE VALOIS, sont devenus ridicules, même dans une blanche et petite main. »

Déplorable pour la forme et pour le fond, cette affirmation, — car c'en est une, — n'importe à quel point de vue, nous paraît de la plus haute inconvenance.

Le ministère public a seul le droit d'en formuler de pareilles.

Et du ministère public à la *Revue des Beaux-Arts* il y a loin, quoi qu'en dise son directeur. — (V. la dernière phrase de la lettre de M. Pigeory).

Nous l'avouerons franchement, nous n'aimons pas qu'on plaisante avec l'histoire. —M. de Saint-Didier a pu trouver joli de parler de *ciseaux*, de *Valois*, *d'héritage de l'étoile de la Ligue*, *d'intérêts publics renfermés dans quelques mains formant*

un centre, — mais a-t-il bien réfléchi qu'il assimilait ainsi Mme de S... à la femme qui s'écria, en apprenant la mort d'Henri III :

« *Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas vu avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup.* »

Fort de notre sentiment personnel, élevé dans un éloignement salutaire de toute question politique, n'ayant d'ailleurs jamais eu l'honneur de voir Mme de S..., nous croyons donc et nous croirons toujours avoir légitimement usé de notre droit de publiciste en relevant, disons le mot, une grosse maladresse, car nous persistons à ne pas vouloir remarquer autre chose.

A notre sens, M. Pigeory s'est donc complétement mépris en nous envoyant la lettre ci-jointe. Nous regrettons qu'il ait jugé à propos de la faire insérer avec un titre offensant dans son propre journal avant que nous ayons pu lui faire les honneurs du nôtre. — Mais on ne peut pas toujours avoir tous les bonheurs à la fois.

Voici donc la lettre de M. Pigeory. Nous en avons numéroté les principaux passages afin de faciliter notre réponse, dont l'impression est faite, on le verra, en caractères un peu plus gros :

« I. *Réponse à un petit pamphlet non signé, intitulé :* REVUE ANECDOTIQUE. »

(1) *Petit*, — nous sommes forcé de l'avouer.

Pamphlet. — Ah ! monsieur, avez-vous oublié déjà une soirée de ce dernier hiver où vous avez daigné faire l'éloge de notre *charmante petite Revue.* — C'était, si nous avons bonne souvenance, dans les salons de M. Louis Enault.

Non signé ! — N'auriez-voue pas dû dédaigner cette vulgaire attaque ! — Notre adresse et notre heure sont *clichées* sur notre couverture. — Notre anonyme n'existe donc qu'aux yeux de ceux qui ne cherchent point à le pénétrer.

---

2. « Monsieur,

« Quelques lignes relatives à la REVUE DES BEAUX-ARTS, dont je suis le directeur, ont été publiées dans votre numéro du 20 novembre. Les insinuations qu'elles renferment pouvant porter un préjudice matériel au recueil que j'ai l'honneur de diriger, je me vois dans la nécessité d'y répondre.

« Vous dites : « Avant de repasser les Alpes, ap-
« prenons une chose à la France étonnée, c'est que
« la REVUE DES BEAUX-ARTS vient presque de faire ici
« quelque bruit. La cause de ce phénomène est un
« assez long article de M. de Saint-Didier. S'il s'a-
« gissait de tout autre organe que de la REVUE DES
« BEAUX-ARTS, qui sert uniquement aux menus plai-
« sirs d'une société débonnaire, je ferais chorus
« avec ceux qui voient là dedans une calomnieuse
« dénonciation ; mais cette feuille est depuis si
« longtemps connue pour son humeur paisible,
« qu'avec la meilleure volonté du monde elle ne
« pourrait parvenir à être méchante, etc., etc. »

(2) La *Revue anecdotique* serait-elle influente à ce point qu'en neuf lignes elle pût porter un préjudice matériel au recueil qu'a l'honneur de diriger

M. Pigeory ? — C'est réellement lui faire trop d'honneur.

« 3. Pareil langage laisse supposer que le rédacteur de ces lignes a été chargé de se faire le champion de la personne qui, seule, pourrait avoir à se plaindre de l'article publié par la REVUE. »

(3) Depuis quand l'expression d'un sentiment personnel sur tel ou tel écrit a-t-elle nécessité un mandat ?

Que M. Pigeory le sache bien, notre opinion ne fait les commissions de personne.

Nous lisons dans la *Revue des Beaux-Arts* des allusions déplacées, et nous usons de notre droit en leur infligeant un blâme. — M. de Saint-Didier aurait-il été le mandataire de quelqu'un, en comparant Mme de S.... à une princesse régicide, sinon de fait, du moins d'intention ?

Il regarderait avec raison ce rôle comme au-dessous de sa dignité personnelle. — Qu'il ne s'étonne donc pas si nous nous regardons comme au-dessus de tout mandat.

« 4. J'ai entre les mains des preuves incontestables que ce qui a été écrit *lui* a paru gracieux, presque bienveillant, et, en tout cas, dit dans d'excellents termes. »

(4) Mme de S.... peut trouver *gracieux*, *presque bienveillant et dit en d'excellents termes*, le passage attaqué par nous, — cela prouve uniquement en faveur de sa miséricorde, vertu que M. Pigeory ne paraît pas cependant lui avoir reconnue dans

son article. — Mais son opinion ne fait pas la nôtre, et nous aurons toujours le droit de trouver mauvais un article de M. de Saint-Didier,—dût ce donquichottisme nous valoir souvent des lettres pareilles.

« 5. Je cherche donc en vain dans cette appréciation le mot de *calomnieuse dénonciation*. Un recueil qui calomnie inspire le dégoût ; il est indigne d'être lu par les honnêtes gens, et, toujours, il est justiciable des tribunaux. Je vous en laisse juge, Monsieur... »

(5) Pourquoi tenir autant à nous faire dire ce que nous n'avons pas écrit ? (Voir notre texte.)

« 6. Quant au paragraphe où il est dit que la REVUE DES BEAUX-ARTS *ne sert uniquement qu'aux menus plaisirs d'une société débonnaire*, ceci est dit avec l'intention de faire supposer que la REVUE DES BEAUX-ARTS n'a pour abonnés que les membres de cette honorable société ; ce qui est une méchanceté toute gratuite. Nos registres à souche et nos livres de caisse prouveraient, au besoin, que nous avons pour abonnés les sommités de l'art et tout ce qui manie le pinceau, l'ébauchoir et le burin, non-seulement à Paris, mais dans nos départements et à l'étranger. »

(6) Que vient faire ici cet arsenal de registres à souche, de livres de caisse, de sommités de l'art, de pinceaux, d'ébauchoirs et de burins ? Nous n'avons contesté ni les déboursés, ni le mérite, ni le nombre des abonnés et sociétaires de la *Revue des Beaux-Arts;* nous avons dit seulement et nous disons encore que leur caractère débonnaire se prête peu à des sorties aussi compromettantes. — Et nous croyons être dans le vrai pour tous ceux qui connaissent la

Société libre des Beaux-Arts et qui, depuis 1830, ont eu la constance de lire ses procès-verbaux.

« 7. Pour terminer, Monsieur, permettez-moi de vous rappeler amicalement que quelquefois le magistrat peut faire justice de ces sortes d'insinuations plus malveillantes que dangereuses.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations.

« FÉLIX PIGEORY.

« Paris, le 20 novembre 1858.

« Cette lettre a été adressée au Directeur de la *Revue anecdotique*, qui, nous n'en doutons pas, la publiera dans son prochain numéro. »

(7) *Amicalement* nous plaît; *amicalement* est une ironie charmante, — *magistrat* est plus sérieux; *magistrat* serait presque inquiétant pour un esprit moins en repos que le nôtre. — Mais, grâce à Dieu, le ridicule n'a pas encore en France son tribunal; et nous croyons que là-dessus M. Pigeory est au fond du même avis que son humble servante,

LA REVUE ANECDOTIQUE.

[DU 5 DÉCEMBRE.] = Périodiques nouveaux : La *Gazette des Beaux-Arts* de M. Charles Blanc va reparaître. — La déconfiture de M. Prost, qui devait soutenir l'entreprise, en avait, si nos lecteurs se le rappellent, arrêté les débuts.

— Le *Moniteur des Arts*, Revue des expositions et des ventes publiques, paraissant le samedi. Rédacteurs : R. Fleury et Audiffred, 43, rue Saint-Georges. — Ce journal paraît bien conçu dans sa

spécialité. Le bric-à-brac, dont le mouvement est si grand aujourd'hui, a là sa chronique complète et intéressante.

— *La Gazette de Grimm.* — Directeur : M. Asseline, à Versailles. — Un petit volume par mois.

Pourquoi Grimm? Nous ne voyons rien dans cette gazette qui puisse rappeler son œuvre. Allons, monsieur Asseline, pas de fausse modestie, et dites tout bonnement *Gazette de M. Asseline.*

Ce sera plus vrai et moins compromettant.

— Dumas vient de changer encore la vignette de son *Monte-Cristo.* C'est lui, cette fois, qui en fait les frais en costume de Lapon, — y compris les moustaches.

— *Le Carnet*, recueil autographié de notes, d'anecdotes, de cancans, de nouvelles du monde et de la littérature, envoyé aux abonnés tous les samedis sous enveloppe affranchie, moyennant six francs par trimestre. — J. Gay, éditeur, 2, rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

Chaque livraison contient huit pages in-octavo d'une écriture serrée dont le texte roule indifféremment sur tous les bruits de Paris. — L'idée est bonne et M. Gay paraît bien la comprendre, sous le rapport de la simplicité et de la concision.

Malheureusement, leur lecture n'apprend rien à ceux qui se tiennent un peu au courant du mouvement littéraire. Beaucoup d'anecdotes ont l'inconvénient de n'être pas neuves ; certaines énu-

mérations de livres et de gravures sont inutiles. C'est, en un mot, l'œuvre d'un homme qui lit beaucoup et partout, mais qui n'a pas encore su se constituer un office de renseignements bien à lui.

Comme de pareils essais sont surtout difficiles au début, nous espérons néanmoins la réussite et l'amélioration du *Carnet*.

— Après plusieurs bruits de vente fort sérieux, mais qui n'ont pu se réaliser, le *Charivari* vient d'accomplir une petite transformation. Son format est plus grand ; ses articles sont presque sérieux. — Est-ce un progrès ? — En attendant, nous avons remarqué une *intéressante* monographie des correspondants entretenus à Paris par les journaux étrangers.

— Des gens bien informés assurent que M. de Girardin se rendrait volontiers propriétaire du *Courrier de Paris*.

— *L'Unité scientifique et littéraire*. Directeur : Jean Laroque, 268, rue Saint-Jacques. — Bi-mensuel. Rédigée par un seul, cette Revue a la valeur d'une manifestation individuelle qu'on est obligé de juger d'autant plus sévèrement qu'elle est fort sérieuse. — Nous dirons donc à l'*Unité* que sa préface n'est pas assez claire, qu'il y a de bonnes choses dans son article de l'*Indifférence*, enfin que ses imitations d'Anacréon devraient céder le pas à des sujets plus pressants et surtout plus en rapport avec sa profession de foi. — Du reste, ce premier nu-

éro ne laisse rien à désirer sous le rapport typo-
raphique.

[Du 7 décembre.] = Outre les *Scènes popu-
ires* que tout le monde connaît, Henri Monnier
ı avait en portefeuille d'autres dont les familia-
tés galantes n'avaient pas eu jusqu'ici les hon-
eurs de la publicité.

Il vient d'être autorisé à les faire tirer à cent
xemplaires.

Chaque exemplaire ne coûtera pas plus de cent
ancs.

= En dehors des réclamations légitimes qu'on
tait en droit d'adresser à l'éditeur du *Dictionnaire
'es Contemporains*, il s'est passé à ce sujet des
cènes du plus haut comique.

On a donné dans ce dictionnaire une place à
n littérateur qu'on n'a pas voulu nous nommer,
nais dont les titres auraient pu paraître insuffi-
ants dans un choix rigoureux.

Voyez l'inconséquence des vanités humaines !
Notre *contemporain* lit son article sans en être sa-
isfait ; il ne le trouve point assez étendu, ni as-
ez détaillé ; il regrette qu'on ait oublié ceci et cela,
et puis autre chose encore... Bref, il saisit son
chapeau et court aborder M. Templier au mo-
ment où ce potentat de la maison Hachette procédait
au dépouillement de sa correspondance.

Mais à peine a-t-il fait l'exposé de ses griefs

que M. Templier saisit une lettre fraîchement décachetée et la lui présente.

On y lisait ceci :

« Comment, Monsieur, avez-vous pu oublier une foule de talents distingués, de capacités de premier ordre, alors que M. X*** (c'était le nom de notre mécontent) y occupe un rang certainement indigne des services qu'il a rendus aux lettres? etc., etc. »

On ignore si M. X*** a l'intention de persévérer dans ses réclamations.

[Du 9 décembre.] = M. Gilly n'est pas un pédicure ordinaire. Après avoir procédé pendant une vingtaine d'années à l'extirpation des cors, oignons et durillons de ses contemporains, il a éprouvé le besoin d'élever un monument plus durable encore à l'histoire de son art.

Il a fait imprimer un recueil des certificats à lui décernés « par les personnes de distinction qu'il a eu l'honneur d'opérer jusqu'à ce jour, 10 novembre 1858. »

Un ordre imposant règne dans cette liste aristocratique : on n'y compte pas moins de douze classes contenant : les magistrats, depuis les préfets jusqu'aux employés de mairie ; les hommes de loi, les hommes de culte ; — parmi ceux-ci, nous remarquons le suisse de Bonne-Nouvelle ; — les médecins, les pharmaciens, les journalistes ; — Nous allons revenir sur cette intéressante catégorie. —

Les hommes de lettres. — La pénurie qui se fait

sentir dans cette dernière division nous a péniblement surpris. —L'auteur n'a eu affaire en sa vie qu'à deux *hommes de lettres*. L'un est M. Ravier, habitant Saint-Chamond (?), et l'autre est un imprimeur de Saint-Etienne;

Les hommes de théâtre, — depuis M. Bartholy, directeur du théâtre Beaumarchais, jusqu'au machiniste des Folies;

Les militaires, — au nombre desquels nous remarquons l'auteur du certificat ci-joint :

« Je soussigné certifie que M. Gilly me soigne les pieds ainsi que ceux de ma famille dont je suis très-satisfait. Domicilié à la Glacière, rue du Pot-au-Lait, 19.

« FABRY,

« *Chevalier de la Légion d'honneur.* »

Paris, le 13 octobre 1858.

Enfin, les hommes d'emploi, les industriels et les rentiers, trois classes aussi nombreuses qu'intéressantes.

Voici maintenant la reproduction des certificats donnés par les journalistes. — Nous devions aux lettres la conservation de fragments qui seront probablement oubliés dans le Recueil complet de leurs œuvres.

JOURNALISTES.

47. — Je certifie que depuis six à sept ans que le sieur Gilly me soigne les pieds, je n'ai eu qu'à me

louer de son habileté, et que les souffrances que j'éprouvais ont complétement cessé.

CHOLLET,

Ancien rédacteur au *Constitutionnel.*

Paris, le 14 septembre 1858.

49. — J'ai toujours été très-content des soins apportés par M. Gilly dans la coupe des cors que j'avais aux pieds, et qui ont vécu, hélas ! plus de six ans. M. Gilly est un opérateur très-habile, et je me plais à le reconnaître.

Charles VINCENT,

Directeur du *Moniteur de la Cordonnerie.*

Paris, le 15 septembre 1858.

55. — Je certifie qu'il y a plusieurs années j'ai été opéré par M. Gilly, pédicure, de plusieurs cors, dont je me trouve parfaitement guéri.

Émile DE LA BÉDOLLIÈRE,

Rédacteur au journal *le Siècle.*

Paris, 26 septembre 1858.

72. Je certifie que M. Gilly est un très-brave garçon, très-expert dans son art, si j'en juge par les résultats qu'il obtient depuis cinq ou six ans dans sa lutte contre mon cordonnier.

Léon PLÉE,

Rédacteur au journal *le Siècle.*

Paris, le 2 novembre 1858.

[DU 10 DÉCEMBRE.] = La susceptibilité nerveuse de M. Octave Feuillet est telle, qu'il ne peut supporter le moindre trajet, soit en wagon, soit en toute autre voiture publique. Pendant son dernier séjour à Compiègne, il apprend que Mme Feuillet

était tombée subitement et gravement malade. Presque au même instant, les artistes qui venaient d'interpréter sa pièce devant Leurs Majestés regagnaient Paris par un train spécial. Les moments étaient précieux, et l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* avait pris sur lui d'accompagner ses interprètes; mais au dernier moment, ses forces le trahirent; — il dut partir, comme il était venu, dans une voiture particulière.

LIVRES

M. de la Fizelière, — un gourmet en fait d'érudition historique, — vient de publier chez l'éditeur Aubry (16, rue Dauphine) l'*Histoire de la crinoline au temps passé*. — Le piquant du titre est encore soutenu par l'à-propos des recherches de l'auteur. Quant au livre en lui-même, on l'achèterait rien que pour sa couverture, — un charmant sujet de chromo-lithographie. — Avouons-le, du reste, c'était le cas ou jamais de faire un peu de luxe typographique.

— Oserons-nous bien annoncer la nouvelle brochure de M. Assézat sur l'enlèvement du jeune Mortara? Si l'appréciation des faits ne nous regarde point, nous rendons du moins hommage à la manière logique dont ils sont envisagés par l'auteur.

— On peut, avec plus de hardiesse, constater le bon accueil fait au dernier livre de M. Fournel : *Du rôle des coups de bâton dans la littérature*. — Nous ne saurions trop l'engager à continuer ses intéressantes recherches avec une légère modification dans le titre (*Du rôle des coups d'épée*, etc.). Le besoin s'en fait tristement sentir aujourd'hui.

THÉATRES

Maigre est, pour cette quinzaine, le contingen de nos théâtres. Chacun d'eux vit sur ses succès et la somme en est longue.

Il y a cependant un *Faust* dont il est encor temps de parler, car il attirera toujours aux Folies Nouvelles bonne partie de la foule qui sort du théâtre de M. Fournier. Paul Legrand y prodigue ses plus délicates singeries. Il ne pouvait faire moins pour l'œuvre de Commerson, ce maître parodiste.

L'Opéra a vu réussir un début sur lequel sa direction ne paraissait pas trop compter. — celui de Mme Barbot, la femme d'un des bons ténors qu'ait eus l'Opéra-Comique.

L'Odéon voit, malgré Jouvin, prospérer *Hélène Peyron*. — *Le Luxe* a son retentissement, bien que certains échos lui aient fait défaut dans la presse. — L'Ambigu court jouer *Fanfan la Tulipe* à Compiègne. — Le Vaudeville en revient avec son *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Elle est fine, elle est délicate, elle est distinguée, cette pièce de M. Feuillet ; mais elle ressemble un peu à un salon de bonne compagnie. On est heureux d'y entrer, on y demeure avec quelque charme, mais la civilité vous empêche souvent d'en sortir aussitôt qu'on le voudrait. — En un mot, c'est trop long.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 9.

AP
20
R438
v.7

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY